

Alpa

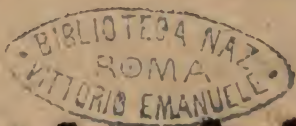


415/620

CONTRE
LA NOUVELLE APPARITION
DE
LUTHER, ET DE CALVIN,

Sous les Reflexions faites sur l'Edit
touchant la Reformation des
Mônasteres.

*Avec un échantillon des faussetez
& des erreurs contenües dans le
Traité de la Puissance Politique
touchant l'âge necessaire à la pro-
fession solemnelle des Religieux.*



S. Andrea Della Valle.

M. DC. LXIX. 6

THE ...

...

...

...

2. ...

+

34

5
CONTRE LA NOU-
*velle Apparition de Luther
& de Calvin, sous les Re-
flexions faites sur l'Edit tou-
chant la Reformation des
Monasteres.*



Oute la bile de Lu-
ther, & de Calvin;
du premier en Alle-
magne, & du se-
cond en France, n'a
point esté si ardente
contre les Reguliers, que celle de
l'Auther des Reflexions sur l'Edit
touchant la reformation des Mo-
nasteres. C'est un brasier dont les
flâmes surpassent en hauteur, & en
furie celles de la fournaise du cruel
Nabuchodonosor. Ainsi ces deux
insignes Apostats, ennemis de l'E-
vangile, & des pauvres Evangeli-

ques remontent sur le theatre, & tout de nouveau leur declarent la guerre par de pernicieusesmaximes.

Parmy les fruits de la venuë du Messie, un Prophete disoit que le fer des épées seroit converty en socs de charruë, & celuy des lances en faûx pour couvrir les campagnes de riches moissons, & le Reflexionnaire change les Rosaires en baidriers, & les sacs de penitence en casques & en piques. Le nombre des Autels luy est odieux, & il ay-me mieux voir des sacrifices sanglans dans les tentes de Mars, que des victimes innocentes lever les mains sur la montagne avec Moysë.

Pour intimider les plumes, il se couvre de l'autorité du Roy, mais ce grand Prince, la gloire, & l'admiration de son siecle a de plus fortes lumieres pour rédre son Royau-me florissant que celles de ce ridicule Pedagogue de la Religion, & de l'Estat. Sous le regne de S. Louis

la vie Religieuse fut attaquée par des gens de cette trempe. Le bon Roy permit à Saint Thomas , & à Saint Bonaventure de se defendre ; ce qu'ils firent avec tant de succez, que leurs ennemis sentirent aussi-tost les foudres du Vatican, & du Louvre.-

De tous les Sujets, j'ose dire qu'il n'y en a point de plus soûmis aux puissances que ceux qui se sont consacrés à Dieu par des vœux solennels : ils sçavent que leurs biens & leurs vies appartiennent au Roy : tous les jours, qu'on les étudie tant qu'on voudra, ils ouvrent la bouche pour implorer de Dieu les benedictions du Ciel sur sa personne sacrée ; l'Autheur des Reflexions ne le peut nier s'il hante leurs Eglises, & quoy que sa passion soit sans bornes aussi bien que ses moyens sans verité, il souffrira neantmoins qu'on les examine ; ce qui se fera avec sincerité & avec brieveté. L'on

y auroit plutôt satisfait, mais l'on esperoit que la patience triompheroit de l'impieté ; elle est revenue à la charge par un traité tres-pernicieux *touchant l'âge nécessaire à la profession solennelle des Religieux* ; après quoy le silence seroit injurieux à la foy Catholique, Apostolique & Romaine.

ARTICLE I.

*Qui est une protestation de soumission
aux Ordres du Roy.*

T Ous les Heretiques quoy qu'Ennemis de la Royauté ont toujours commencé par le zele qu'ils feignent avoir pour l'autorité des Celars, ainsi que par l'Ecriture, pour corrompre les fideles. Il faut n'avoir jamais leu Tertulien pour ignorer que toutes les persecutions contre les premiers Chrétiens estoient pretextées de leur desobeis-

sance aux loix des Empereurs. Nous sommes graces à Dieu sous le Regne du fils aîné de l'Eglise qui aura bien la bonté de souffrir qu'on dise au Reflexionnaire, que s'il n'accorde pas le droit d'infailibilité aux decrets des souverains Pontifes, il ne trouvera pas mauvais qu'on le denie aux moyens qu'il donne pour la reformation des Monasteres.

Il y a des Edits auxquels l'on doit une obeïssance aveugle non seulement par les principes de la politique, mais aussi par ceux de l'Evangile : quand ils se trouvent en concurrence avec les droits de l'Eglise, comme il est de la prudence de ceux qui ont l'honneur d'estre employez au Ministere de ne commettre pas ces deux puissances sans de pressantes raisons, aussi est-il permis, aux Docteurs de montrer le mauvais sens qu'y donnent les Ennemis de la Religion, & aux oppressez de se deffendre des calomnies dont on

les veut noircir. C'est sur ce pied que ie proteste une pure, sincere & cordiale soumission aux ordres du Roy, mais qui est trop juste pour avoir desagreable qu'on leve le masque del'inconnu Reflexionnaire, & qu'on decouvre ses foiblesses aussi bien que ses impostures.

ARTICLE II.

*Qui traite des objections que forme
le Reflexionnaire.*

SI le Reflexionnaire répondoit aussi bien á l'argument del'Adversaire, qu'il le propose, il seroit ce qu'il n'est pas, je veux dire aussi solide qu'il est foible. Par là il pretend avoir fermé la bouche aux ignorans, mais il ne convainct pas les doctes qui sçavent mettre de la distinction entre l'objection & la solution ; entre l'apparent, & le vray. Sa Rethorique vaut mieux, que ses raisonnemens, & sa diction

est plus pompeuse que ses preuves. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que son dessein est pernicieux, & que les réponses qu'il donne à la fin de son ouvrage aux argumens qu'il a proposé dès les premières pages ne souffrent cette grande distance que pour cacher la foiblesse des résolutions, & pour faire oublier la force des objections. Pour cette raison nous nous reservons à joindre les unes avec les autres, afin que le Lecteur connoisse l'artifice du Reflexionnaire, & l'équité de notre procédé.

ARTICLE III.

Sommaire de l'Edit du Roy.

IL est de la piété des Princes de travailler utilement à la reformation de leurs Estats sans en excepter les Cloistres. Les surpelis & les frocs n'ostent point le caractère de sujet ; & lors qu'ils s'écartent de la discipline Ecclesiastique,

le Souverain qui en est le protecteur & le vengeur peut & doit les obliger à revenir de leurs égaremens, & appliquer autant qu'il est en luy les remedes convenables pour remettre les choses en leur ordre. C'est à quoy vise nostre incomparable Monarque dans son Edit, qui a pour tître. *Edit du Roy contenant les formalitez necessaires pour l'establissement des maisons Religieuses, & autres Communantez.*

Dans la suite des temps, quelques défauts qui s'y étoient glissez ont donné lieu aux reformatations de certaines maisons, plusieurs se trouvant dans l'abondance, & d'autres dans la necessité par la facilité des Etablissements faits sans les Lettres du Prince ; Voila le sommaire de l'Edit. *De maniere* dit-il, *qu'en beaucoup de lieux les Communantez tiennent, & possèdent la meilleure partie des Terres & des revenus ; qu'en d'autres elles subsi-*

stent avec peine pour n'avoir été suffisamment dotées. De l'établissement le Reflexionnaire passe à l'extinction, & sans se ressouvenir que nous sommes en la loy de grace, il fait revenir le couteau de la Circoncision, aussi bien pour les Congregations, dit l'Arrest de l'enregistrement, non seulement exemptes de tous reproches, mais qui vivent avec une telle edification qu'elles n'ont pas besoin de reforme, comme sur les autres qu'on dit estre relâchées.

D'un bon principe le Reformateur tire de funestes consequences, & des justes desseins du Roy, de reflexions appuyées de moyens pour ruiner l'état de la vie religieuse au lieu de la faire refleurir. Il veut des vigneron pour des Predicateurs, & le plus souvent des indevots dans les Armées au lieu de Sacrificateurs dans les Temples. La permission du Prince pour les éta-

bliffemens est nécessaire, qui le nie ou qui le peut contester ? Donc il faut faire jouer des mines sous les murailles de ceux où il y a quelques défauts, ou des autres qui se sont innocemment laissé tromper aux gens qui faisoient leurs affaires.

Pag. 3. C'est l'esprit du Reflexionnaire, & qui sans doute nous garde à une nouvelle edition le modèle d'une plus exacte reformation sur celui des Turcs, pour procurer par ce moyen un peup'e abondant à l'Etat capable d'estre utilement employé au commerce, à l'agriculture, aux colonies, & à la guerre. La France a vu des hommes pour Josué & pour Moyse, & le dernier levant les mains sur la montagne abbatoit plus d'Ennemis que le premier dans les campagnes. Mais il faut descendre aux moyens que donne le Reformateur dans ses reflexions, & à leur examen, où il a réservé ses preuves.

13
ARTICLE IV.

*Qui contient le premier moyen que
donne le Reflexionnaire pour la
reformation des Monasteres.*

R Ecuser les vœux des jeunes Pag. 17.
gens faisant deffences aux
Superieurs & Superieures de rece-
voir ceux des mâles deuant l'âge de
vingt cinq ans, & des filles deuant
l'âge de vingt ans accomplis.

Mais avant que ce grand Defen-
seur de la vie religieuse entre dans
les preuves de son examen, vous
remarquerez qu'il donne une fu-
rieuse & honteuse atteinte à ce saint
institut, n'attribuant son origine
qu'à la cranite & non à l'amour, au
desir de sauver une vie animale, &
non au zele d'embrasser une vie plus
parfaite. *Il est necessaire, dit-il, Pag. 20.*
d'observer que la profession Mona-
stique n'a été introduite dans l'E-
glise que par occasion, lors que la fui-
te des Chrestiens aux plus sanglantes

solides de l'amour qu'on porte au divin Maître qui y appelle les siens. du milieu de la Croix?

Le Reflexionnaire passe plus avant, & dit. *que la solitude entiere* ^{pag. 22.} *& perpetuelle n'a ny commandement ny aucun conseil dans l'Evangile, & qu'il la faut mettre au rang de entreprises étranges des Stylites, & d'autres semblables réclus.* Voila comme parlent les centuries de Magdebourg, voila comme dit Calvin au livre quatriéme en ses Institutions chapitre 13. de la session 11. *Vitam Monasticam nusquam esse vel una syllaba à Domino approbatam.* Mais parce que le Reflexionnaire ne répand son poison qu'en passant, sans s'arrester sur ce sujet à prouver foncierement son dire, je le renvoye & le lecteur aux Bibliothèques pleines des veritez contraires, & me contenteray de dire icy sommairement, qu'à la verité la vie religieuse n'est point

absolument de nécessité à salut, que les commandemens de Dieu suffisent, & que quiconque tient cette regle, & l'observe, trouvera la vie éternelle; mais pour bien prouver que cette solitude perpetuelle; & profession monastique ne se réduit pas aux conseils Evangeliques. Il faut auparavant retrancher de la Bible le dix-neufième chapitre de S. Matthieu, où le fils de Dieu répondant à un jeune homme qui aspirait à une vie sublime, il jette le plan de la perfection Religieuse, comme disent cent interpretes sur ce lieu.

Et pour dire le vray, comme le fils de Dieu est venu au monde pour tous les hommes, il a mené une vie éminente en laquelle les fideles ont trouvé des fondemens pour arriver à leur fin, c'est à dire au salut éternel, mais par des voyes les unes plus communes, & les autres plus rares sans qu'on en puisse oster la gloire

à ce divin Sauveur, & le mérite à ces genereux sectateurs. Pour luy même JESUS-CHRIST ne fit aucun vœu, car le vœu n'estant que pour arrester l'homme dans ses bons propos, la qualité de comprehenseur l'affermissoit & le rendoit impeccable, mais cela n'empêche pas que les interpretes de ce passage, *Votamea Domino reddam*, je rendray mes vœux au Seigneur, ne luy attribüent la fondation des vœux pour les Apostres & pour les autres pauvres volontaires qui sont les membres de son Corps mystique. *Loquitur autem de corpore suo quod est Ecclesia: Apostoli autem intelliguntur novisse pertinentia ad perfectionis statum quando Christum relictis omnibus secuti sunt eum. S. Tho. 2. 2. q. 88. art. 4. ad 3.*

Ce n'est pas tout le Reflexionnaire pour dégôûter les ames aspirantes à cette perfection, ajoute que cette separation extreme & pour tou-

te la vie peut estre de perilleuse consequence si elle n'est extraordinairement inspirée de Dieu. Que veut-il conclure de là qu'on ne puisse employer contre ce qu'il y a de plus auguste dans l'Etat, & de plus sacré dans la Religion ? les thrônes & les sceptres sont environnez d'écueils : toutes les delices se presentent à eux, tout courbe devant eux ; donc leur condition peut estre d'une perilleuse consequence si elle n'est extraordinairement aydée de Dieu : donc il faut r'abbatre de l'éclat, & du respect que nous devons aux images vivantes de Dieu en terre, parce que leur condition est bordée de precipices. Quant aux choses saintes peut-on en remarquer d'un plus noble caractere que le tres-saint Sacrement de l'Autel ? neantmoins S. Paul n'inspire-t'il pas le tremblement, quand il dit que ceux qui s'en approchent indignement mangent & boivent leur propre

condamnation ? donc parce que ses approches sont d'une perilleuse consequence il faut en détourner les fideles. Ce sont les belles consequences du Reflexionnaire , mais qui n'ont point d'approbation en la faculté de Robert de Sorbonne.

Après avoir donné une si cruelle atteinte à la vie Religieuse , il entre dans une longue discussion de la différente maniere des temps & des âges , où les enfans entroient dans les Monasteres, soit par la devotion des parens, soit de leur propre mouvement. Mais elle me semble superflüe : car nous sommes d'accord, (je ne sçay pourtant pas, si le Reflexionnaire y donnera les mains) que l'Eglise à laquelle appartient la conduite des ames peut avancer , ou reculer le temps de la profession Monastique. Le S. Esprit qui la dirige , & qui luy communique sans cesse ses lumieres, luy fait connoître dans la suite des ren-

ARTICLE V.

*A qui il appartient de regler l'âge
des professions Monastiques.*

NO STRE judicieux & equitable Reflexionnaire tranche net, & dit, qu'il n'y a presentement Pag. 42.
que les Evesques dûment assemblez, qui sous la puissante protection du Roy puissent faire sur ce sujet un Reglement convenable. Qui ne voit que par là au préjudice des decrets du Concile de Trente, il veut engager Nosseigneurs les Evêques à regler la profession Monastique pour les mâles à vingt-cinq ans, & pour les filles à vingt ans accomplis. Voicy son raisonnement. En effet, dit-il, les Evesques ont pouvoir de faire Pag. 47.
des loix en leurs Dioceses, les Conciles Provinciaux dans leurs Provinces, & les Assemblées du Clergé dans toute l'estendue du Royaume, pourveu qu'elles ne contiennent rien qui soit contraire aux Constitutions ge-

nerales, ou aux Coustumes de l'Eglise universelle qui sont approuvées & receües. Passe. Or il est certain, continuë le Reflexionnaire, qu'il n'y a point de Loy generale, ny de Coustume universelle dans l'Eglise, qui ordonne qu'on laissera la liberté aux enfans de faire des vœux au dessous de vingt-cinq ans pour les mâles, & de vingt ans pour les filles. Donc les Evêques assemblez peuvent fixer les professions Monastiques au terme du Reflexionnaire.

Le poison, & l'equivoque inseparables de l'heresie, sont cachez sous la mineure. Il est vray qu'il n'y a point maintenant de Loy dans l'Eglise, qui ordonne qu'on laissera la liberté aux enfans de faire des vœux au dessous de vingt-cinq ans pour les mâles, & de vingt ans pour les filles, en sorte qu'il leur soit loisible de faire leurs vœux à douze, à treize, à quatorze, & à quinze ans, parce que l'Eglise a donné le pou-

voir de faire profession à seize ans accomplis pour l'un & pour l'autre sexe; mais qu'il soit au pouvoir d'une autorité inferieure à celle de l'Eglise universelle de reculer la profession Monastique jusques à vingt-cinq ans pour les mâles & de vingt-ans accomplis pour les filles, de maniere qu'auparavant ny les uns ny les autres ne puissent valablement faire profession, il n'y a point de veritable Theologien qui le puisse soutenir, si l'ordre étably en la nature & en la grace n'est renversé par un principe extravagant qui mette les inferieurs au dessus des superieurs, & rende les reglemens de ceux-cy sujets au changement par la discipline de ceux-là.

L'equivoque decouvert, tout ce que dit là dessus le Reflexionnaire est infirme. *Premierement*, dit-il, *on ne peut alleguer une Coutume universelle, puis que le contraire est* 48. *prattiqué par l'usage & par les sta-*

tuts de plusieurs Ordres Religieux, & que selon le sentiment des Docteurs une resistance de cette nature peut toute seule empêcher l'établissement de la Coûtume. Mais cét homme fait bien voir qu'il est aussi ignorant en la pratique des Ordres Religieux, qu'il a de venin contre ces saints Instituts. Quoy ? il se figure que les dix-sept ans pour prendre l'habit chez les Capucins, & les dix-huit ans en quelques Provinces chez les Minimés font une resistance capable toute seule d'empêcher l'établissement de la Coûtume, c'est à dire, du decret du S. Concile ? où a-t'il appris que ne recevoir l'habit qu'à dix-sept ans chez les uns, & à dix-huit ans chez les autres, c'est une chose qui rüine la liberté qu'un chacun des fidelles a, & que l'Eglise approuve de faire profession à l'âge de seize ans accomplis ?

Ce devout Reflexionnaire qui fait resister ces bonnes gens aux Ordres
du

du Concile ne sçait-il point que les Reglemens faits par les Congregations des Religieux n'ont de vigueur qu'autant que l'approbation & la confirmation des souverains Pontifes leur en donnent ? & par consequent, quoy que cette maniere de reception ne soit pas un formel reculement de la profession, toutefois elle a sa confirmation de la même Eglise qui parle par la bouche des successeurs de S. Pierre, de sorte que toute la resistance de ces Ordres Religieux, n'est qu'en l'imagination de nostre Reflexionnaire.

Suivant ces veritables réponses la diversité de la discipline des Provinces & des statuts qui ont précédé Alexandre III. & qui ont porté jusques au Concile de Trente ne peut servir de preuve au dessein de l'adversaire : il faut se tenir à la dernière décision. Autrefois on communioit sous les deux especes, pour

de bonnes raisons l'Eglise ne le permet plus. Les anciens Canons ne donnoient qu'un benefice, les plus zelez de nos grands Reformateurs en prennent autant qu'ils s'en presente, mais non pas autant qu'ils voudroient.

Cela est bon, dit le Reflexionnaire, mais *Frapaolo*, & le *Cardinal Palavicin* racontent dans leurs histoires du Concile de Trente, que cette matiere touchant le temps de la profession, fut balancée en trois opinions differentes. Hé bien voulez-vous prendre la discussion pour la decision, & le balancement pour le decret ? cela montre que l'affaire fut bien examinée, & non precipitée comme vous ozez dire ailleurs, & qu'il soit licite de ne pas s'en tenir au reglement qui en fut fait.

Oüy ! dit le Reformateur, la derniere resolution qui est de ce Concile declare les vœux nuls, lors qu'ils sont faits avant l'âge de seize

ans, sans neantmoins qu'il exhorte les fideles de les professer à cet âge, où la raison est encore foible, & les résolutions incertaines. Tout d'un coup ce superbe Reflexionnaire redouble son equivoque, & condamne le décret du sacré Concile. Car puis qu'il determine le temps où il est permis aux fideles de faire une bonne action, cette permission n'est-elle pas une virtuelle exhortation ? & S. Paul en choses de cette nature, ne dit-il pas qu'il n'a point de precepte à donner de la part du Seigneur, mais bien un conseil salutaire comme ayant reçu cette misericorde de Dieu. Sur lesquelles paroles S. Thomas dit parfaitement bien. *Ponit virginibus permanendi in virginitate consilium* 1. ad Cor. c. 7. lec. 5. & cela est sans doute une separation perpetuelle du mariage, & un vœu de virginité pour toute la vie.

En suite de quoy S. Hierôme ex-

B ij

pliquant ces paroles du Fils de Dieu, *qui potest capere, capiat*, parlant aussi des Vierges, ajoute, *vox hortantis Domini est*. Et bien que cette exhortation du Seigneur ne donne en S. Matthieu qu'à la substance du vœu, neantmoins il en determine le temps en une Congregation non seulement de deux ou trois fideles, mais d'un tres-grand nôbre d'Evêques, de Cardinaux, de Prelats, de Docteurs venus de toutes les parts de la Chrétienté, & assemblez en son nom au sacré Concile de Trente.

Mais l'audace du Reflexionnaire qui oze censurer une si sainte & si celebre Assemblée de Peres n'est-elle pas punissable, lors qu'il dit que l'âge de seize ans, qu'ils ont arresté, pour pouvoir faire les vœux, est un âge où *la raison est encore foible, & les resolutions incertaines*? comme si en cet article les lumieres du S. Esprit s'estoient retirées de ces Pe-

res, & qu'ils eussent avec peu de prudence & de conduite, déterminé un temps incompetant pour une action de si haute consequence. Sa temerité ne finit pas là, sa malice porte jusques au trouble des consciences. Car si les professions de tant d'hommes, & de filles, qui ont fait leurs vœux à seize ans sont des *resolutions incertaines*, ne peuvent-ils pas douter de leur validité? Une resolution incertaine n'est-elle pas distinguée d'un propos ferme & deliberé, tel que demande la profession Monastique? Ne pensez-vous pas qu'en jettant des scrupules dans les ames avec les tentations du démon qui rode continuellement, nous ne voyions bien que vous voulez ouvrir la porte des Cloistres aux libertins, ou aux mécontents qui pourroient s'y trouver?

Voilà les dignes Reflexions de nostre Reformateur qui doivent en donner de l'horreur à ceux qui ont

encore quelque reste du Christianisme. Qu'il réponde, attend-on à l'âge de seize ans à mettre des filles sous le joug du mariage plein d'angoisses & de croix aux termes de S. Paul ? cet âge est-il plus fort, & les résolutions moins incertaines pour des filles qui doivent avoir la conduite d'un ménage, que pour des garçons qui sont obligez d'obeir plusieurs années avant que de commander aux autres ? Mais ailleurs nous pouvons nous étendre davantage sur cet argument. Suivons notre homme.

Pag. 50. Aussi par un sage temperament de prudence le Concile ne prescrit aucun temps au delà de seize années, auquel on soit obligé de faire des vœux, & cette prudente precaution, qui n'altere ny les Reglemens, ny les coutumes des Ordres Religieux conserve en même temps aux Evêques la libre disposition de leurs Ordonnances.

Au bout de la dernière période ce

Prothée vient de censurer le Concile, parce qu'il a réglé les professions Monastiques en un âge où la raison est encore foible & les résolutions incertaines, & en la suivante il louë son sage temperament, & sa prudente precaution, qui conserve di-il aux Evêques la libre disposition de leurs Ordonnances, c'est à dire comme il s'explique luy-même, le pouvoir de reculer les professions pour les mâles à l'âge de vingt-cinq ans, & pour les filles à vingt ans accomplis. Que cette consequence est defectueuse de la liberté que le Concile laisse aux coutumes des Ordres Religieux pour le temps de faire la profession, conclure le pouvoir des Evêques pour la reculer au terme qu'ils voudront.

Certainement, si le Concile sur cet article avoit attribué cette autorité aux Evêques, comme il a fait en d'autres choses, il n'y a ny cucu-

les, ny chapeaux qui pûssent y contredire , mais comme il ne paroît point que ce droit leur soit accordé par ce decret , tant s'en faut qu'il leur lie les mains ainsi que nous allons montrer, le Reflexionnaire demeure sans preuve , mais non pas sans opprobre.

Pour mieux faire voir cette verité supposons une constitution d'un ou de plusieurs de Nosseigneurs les Evêques, disons, de tous assemblez en France qui ordonnent (ce qu'ils ne feront jamais) que les fideles de l'un & de l'autre sexe qui sont libres , ne feront dorenavant leurs vœux qu'à l'âge de vingt-cinq ans pour les mâles , & de vingt ans accomplis pour les filles. Ceux ou celles qui auroient inspiration de ne pas demeurer si long-temps au monde exposez aux fougues de la jeunesse, & de la corruption du siecle n'auroient-ils pas sujet de se plaindre d'un decret qui les retient

dans les perils ? ne pourroient-ils pas dire avec justice , puis qu'un Concile general qui, à l'assistance infailible du S. Esprit, nous a donné cette sainte liberté: pourquoy un Concile National no⁹ prive-t'il de cette grace ? Est-ce qu'une autorité inferieure peut limiter la superieure , & mettre un joug plus pesant sur nos épaules que celui qui a esté réglé avec tant de circonspection ?

Les Superieurs des Ordres Religieux après avoir fait leurs tres-humbles remontrances à Nosseigneurs les Evêques, n'auroient-ils pas incontinent recours au Vicaire general de JESUS-CHRIST pour sçavoir , & pour suivre ses volonte^z là dessus ? & luy-même ne seroit-il pas obligé de soutenir les interets du sacré Concile , & de ne pas souffrir que sans l'intervention de son autorité , celle d'une si sainte & si celebre Assemblée receût une telle atteinte ? Aussi le Clergé de France

assemblé & pressé avec chaleur par quelques-uns de tenter quelques reglemens en choses qui n'étoient ny si claires, ny de si grande importance, que celle que nous traitons à toujours, dit que ces Ordonnances ne seroient point executées qu'après que le Souverain Pontife y auroit donné les mains.

L'on ne peut contester que les Evêques n'ayent l'autorité de faire des Ordonnances dans leurs Diocèses, cela est vray, pourveu qu'elles ne dérogent point comme elles feroient, au sujet dont il est question, puis que ce n'est pas aux sphères inferieures de regler le premier mobile. Et partant si le Concile de Trente avoit en cette rencontre donné le pouvoir aux Evêques de ce temps, que celui du sixième de Constantinople ainsi cité par le Reflexionnaire accorde à ceux qui ont vécu jusques au changement de cette discipline, les Reflexions sur l'E-

dit & leurs contredits ne se veroient point sur le papier. Nous avons déjà remarqué que pour de bonnes raisons l'Eglise en a autrement ordonné, & qu'il faut s'en tenir là.

Toutefois d'autant que le Reflexionnaire s'appuye fortement sur le *quarante sixième Canon du sixième Concile de Constantinople*, comme il dit, qui laisse selon son sens aux Evêques une faculté si ample, & si claire pour reculer les vœux, *qu'après cela il n'est pas permis d'en douter*, je veux en premier lieu, l'avertir que son Imprimeur a pris le quarante-sixième Canon pour le quarantième; Je veux encore qu'il sache que je luy épargne plus d'un mois qu'il luy faudroit pour courir, & pour prouver que les Canons de ce Concile sont receus. Mais je ne puis luy celer que sa passion est si violente qu'elle efface la plus grande partie des choses qu'il a dites, &

qui le rendent ridicule. Car ce Canon (luy faisant grace de le recevoir) montre evidemment qu'en ce temps-là le terme pour faire les vœux étoit réglé à dix ans : & d'autant que tous les esprits ne sont pas d'une force égale en cet âge, qui n'est encore celuy de puberté , le Concile laissoit prudemment à chaque Evêque en son Diocèse le pouvoir de reculer les vœux de ceux qu'ils ne jugeroient pas encore assez meurs ; mais cela ne ruïne point la loy generale qui estoit à dix ans.

Le judicieux Reflexionnaire sçaura derechef que ce Canon qu'il louë tant, luy creve entre les mains : car il porte en termes exprés que dans les professions Monastiques, il ne faut rien precipiter, mais qu'il faut bien examiner, & *se tenir au terme fixé par les Peres*, qui étoit à dix ans, comme nous avons dit, & qu'il marque estre un âge où la raison est déjà ferme, & où la connoissance &

Le jugement paroissent. *Vt vita secundum Deum professionem, ut jam firmam, & à scientia ac judicio factam, tunc admittamus post rationis complementum.* Si donc ce Concile a crû que celuy ou celle qui faisoit profession à dix ans n'ignoroit pas ce qu'il faisoit, que la raison en cet âge étoit déjà ferme & judicieuse, comment le Reflexionnaire peut-il appeller l'âge de seize ans déterminé par le Concile de Trente pour faire les vœux, *une precipitation, & un temps où la raison est encore foible, & les resolutions incertaines?* Quelle distance de dix ans à seize ans? Le Concile de Trente ajoûte par dessus le Concile de Constantinople, ou comme disent mieux les autres, le Concile in Trullô; celuy-cy n'a point de precipitation en son decret, celuy-là n'a qu'une raison foible; comment accordez-vous cela? Ouy! mais par le Concile de Constantinople il est donné pou-

voir aux Evêques de reculer le temps de la profession ; à cela nous avons répondu que ce n'étoit que pour quelques-uns, & que la regle universelle étoit à dix ans.

Le Reformateur passe plus avant, il soutient que l'autorité que le Concile de Constantinople donne aux Evêques de reculer les vœux, continuë encore chez eux après le Concile de Trente *suivant cette fameuse regle de droit, qui porte que les anciennes loix subsistent dans leur entier lors que par les Reglemens postérieurs elles ne souffrent point de dérogation.* Or est-il, selon le sentiment du Reflexionnaire, que le Concile de Trente n'a point derogé au pouvoir accordé aux Evêques par le Concile de Constantinople, touchant la prolôgation des vœux, donc ils peuvent nonobstant le Concile de Trente qui permet aux Superieurs & aux Superieures de recevoir les Novices à la profession,

s'ils ont seize ans & s'ils sont capables, reculer les professions à l'âge qu'ils jugeront à propos, comme à vingt-cinq ans pour les hommes, & à vingt ans accomplis pour les filles. Mais je laisse aux Novices de quinze ans de juger de la validité de cette conséquence.

Je m'adresse au Reflexionnaire, & luy réplique, puis qu'à vostre avis le Concile de Trente n'a point révoqué celui de Constantinople pour l'âge des professions, donc quand les Evêques trouveront des esprits fort avancez à dix ans, comme il s'en trouve quelques-uns en cet âge plus raisonnables que d'autres à seize ans, ils pourront recevoir leurs vœux à cet âge de dix ans : il faut que vous y donniez les mains, mais il faut aussi à même temps que vous passiez pour un homme qui n'y connoissez rien.

Ah ! mais le Concile de Trente

declare nulle la profession qui fera faite au dessous de seize ans. Et par tant il deroge au Concile de Constantinople, qui l'avoit reglé par la loy commune à dix ans, & c'est une derogation suffisante, quoy que ces termes exprés, Nous derogeons au VI. Concile de Constantinople, qui permettoit de faire profession à dix ans à ceux qui avoient le complement de la raison, ne soient pas formellement exprimez dans le Concile de Trente. Voilà qui est docte. Mais le même Concile de Trente qui dit que les Superieus sont tenus, s'il n'y a quelque grande cause, comme l'interruption d'une longue maladie ou chose semblable, de recevoir les Novices à profession apres leur année d'approbation s'ils sont capables, ou de les renvoyer au siecle, s'ils sont discolés, ne deroge-t'il pas aussi au decret du sixième Concile de Constantinople, qui donnoit pouvoir

aux Evêques de recevoir à dix ans pour la profession, ou de la reculer tant qu'ils voudroient, & par consequent le Concile de Trente a revoqué la faculté que le Concile de Constantinople, supposé que ses Canons fussent receus, donnoit aux Evêques de reculer les vœux de seize ans à vingt-cinq ans pour les mâles, & vingt ans accomplis pour les filles.

Voicy bien autre chose, le Reflexionnaire crie à la force, & dit qu'on luy fait expliquer le Concile de Constantinople d'une autre maniere qu'il l'entend, d'autant que les dix années à son sens sont pour l'entrée dans la Religion, & non pour y faire profession à cet âge.

Que donc celuy qui veut se soumettre au joug Monastique ne soit pas moins âgé que de dix ans, lors qu'il entrera en Religion, sauf à son Evêque d'en différer le temps, selon qu'il estimera le plus à propos. Il rappor-

Pag.
54.

te luy-même les termes du Concile en latin, qu'il vient cy-dessus de donner en françois. *Qui ergo Monachicum jugum est subiturus, non sit minor quam decem annorum natus, ejus quoque rei examinatione in præsulis arbitrio sita, an angeri tempus conducibilis existimet ad introductionem, & constitutionem, in vita Monastica.*

Je ne veux icy qu'un troisième pour juger de l'infidelité du Traducteur en ce passage. Car en quels termes du latin le Reflexionnaire peut-il montrer directement ou indirectement cette criminelle addition, lors qu'il *entrera en Religion*? Est-il là question de la seule entrée en Religion? Ne s'agit-il pas aussi de la profession insinuée sous le joug Monastique? Dit-on que le mariage est appelé joug en l'Ecriture par les fiançailles, & non par les épousailles? Aussi les termes de *introductionem & constitutionem in*

vita Monastica, disent manifestement une introduction, & un établissement achevé & fixé en la vie Monastique.

Mais voyons les paroles du Concile qui precedent celles que nous venons de citer, afin que par la relation & par la dependance qu'elles ont des unes aux autres, la verité soit en un plus beau jour. *Quoniam Deo herere per secessum ex vita strepitu, ac perturbatione valde est salutare, oportet nos non sine examinatione eos qui vitam Monasticam eligunt non intempestive admittere, sed nobis à Patribus traditum terminum in eis quoque servare, ut vitam secundum Deum professionem, ut iam firmam, & à scientia, ac iudicio factam tunc admittamus post rationis complementum.* Aufquelles paroles du Concile le Reflexionnaire donne ce sens par les siennes suivantes. *Comme il est tres-salutaire d'aban-*

s'attacher entierement au service de Dieu, il ne faut pas admettre ceux qui choisissent la profession Monastique sans avoir auparavant bien examiné la verité de leur vocation.

Il semble d'abord que cette dernière traduction n'est pas éloignée de la lettre, & je confesse qu'elle est aussi finement enveloppée qu'elle puisse l'estre : neantmoins les clairvoyans jugeront bien qu'elle n'est pas juste, qu'elle supprime *le terme fixé par les Peres du Concile, à Patribus traditum terminum oportet servare* : que l'exactitude de l'examen à la façon du Concile de Trente, n'est pas tant pour l'entrée en Religion, que pour la reception à la profession, & que le Concile de Constantinople demande en ce lieu un jugement déjà ferme, une connoissance de cause, & le complement de la raison, toutes conditions qui n'estoient requises en ce temps-là pour la seule entrée dans les Mo-

nafteres, où les parens mettoient leurs enfans de bonne heure, afin d'être instruits, & y prendre la premiere teinture de pieté. Mais outre cela, pourquoy vouloir nier icy, qu'on faisoit en cè temps-là profession à dix ans, après que luy-même Reflexionnaire a dit en la page 49. *que quelques uns ont avancé les vœux à dix, à douze, ou à quatorze ans?*

Cét infidele traducteur ne se contente pas d'avoir défigurè le texte du Concile, & donné un sens opposé à ses paroles, & à la pureté de ses intentions, il en fait encore descendre une consequence aussi éloignée de ses premices que l'Occident l'est de l'Orient. *En effet, ajoute-t'il, puis qu'il est dans la pleine liberté des Evêques de recevoir les Diaconesses à l'aage de quarante ans encore que les Apôtres ayent conseillé de ne les admettre à cette fonction qu'à l'aage de soixante ans, pour-*

quoy ne seroit il pas en leur disposition de reculer le temps des professions après l'aage de dix ans, bien que S. Basile par sa Regle les admette pour l'ordinaire à dix-sept ans? afin de voir si le Concile augmente de la sorte, & si l'on peut tirer une consequence semblable à celle du Traducteur, je suis obligé de rapporter icy les termes qui suivent immédiatement les premières propositions. Le latin en est long, mais il est nécessaire.

Etsi enim magnus Basilius in sacris suis Canonibus eam quae se sua sponte offert, & virginitatem complectitur, si septimum decimum annum compleverit, in Virginum ordinem referendam statuit, sed tamen de viduis, & Diaconissis exemplum secuti in dictum tempus analogiâ, & proportionem habita eos qui vitam Monasticam elegerunt deduximus. In divino enim Apostolo scriptum est sexaginta annorum viduam in Ec-

clesia eligendam : sacri autem Canones quadraginta annorum Diaconissam ordinandam esse statuerunt, cum Dei Ecclesiam Dei gratia potentiores evasisse, & ulterius procedere vidissent, fideliumque ad divinorum mandatorum observationem, firmitatem ac stabilitatem. Quod quidem cum nos optime intellexissemus, modo statuimus benedictionem ei qui certamina secundum Deum aggressus est veluti signaculum quoddam imprimentes, hinc ad non diu cunctandum, & tergiversandum inducentes, vel potius etiam ad boni electionem & constitutionem incitantes.

Voicy au vray le sens des paroles du Concile, lequel voulant en quelque façon donner raison pourquoy il determinoit l'âge de dix ans pour faire les vœux, il ne laisse rien en arriere de ce qu'on pouvoit objecter. Il sçavoit bien que la Regle de S. Basile demandoit dix-sept ans

pour admettre les Vierges à la profession Monastique : il n'ignoroit pas que nonobstant la pratique de S. Paul , qui vouloit soixante ans pour les Diaconesses, les sacrez Canons avoient réduit leur temps , & pour les veuves à quarante ans; c'est pourquoy fondé sur la puissance que le Fils de Dieu a donnée à son Eglise, eü principalement égard à ce qu'elle est plus affermie, plus étendue, & plus robuste qu'elle n'étoit, & que les fideles étoient plus encouragéz, & plus constans à l'observation des Commandemens de Dieu, cette Assemblée des Peres du Concile voulant favoriser, inciter, & ne point r'allentir la ferveur de ceux qui desiroient porter le joug de la vie Monastique, a réglé à proportion, & au plus juste qu'elle a crû en ce temps-là, l'âge de la profession, signifiée par le mot de benediction au terme de dix ans.

Je vous donne à penser si de ce
dis-

discours qui porte le véritable sens des paroles du Concile, aucun homme horsmis le Reflexionnaire peut tirer avec justice la belle glose qui fait dire au Concile comme cy-dessus, *En effet, ajoute t'il, puis qu'il est dans la pleine liberté des Evêques de recevoir les Diaconesses à l'âge de quarante ans, encore que les Apôtres aient conseillé de ne les admettre à cette fonction qu'à soixante, pourquoy ne seroit-il pas en leur disposition de reculer le temps des professions après l'âge de dix-sept ans, bien que S. Basile par sa Regle les admette pour l'ordinaire à l'âge de dix-sept ans?* Il me déplait étrangement d'être si long sur ce passage, mais nôtre malicieux esprit verse tant de poison en ses déguisemens, que je suis obligé de faire prendre garde au Lecteur.

Car quand il dit qu'il est dans

la pleine liberté des Evêques de recevoir les Diaconesses à l'âge de quarante ans, encore que les Apôtres ayent conseillé de ne les admettre a cette fonction qu'à l'âge de soixante ans, il veut insinuer par là, que chaque Evêque en vertu de son caractère peut en son Diocese faire la reduction des vœux qui aura été déterminée par un Concile National, ou bien par tous les Evêques assemblez sous l'autorité du Roy. Et pourquoy cela ? c'est pour autoriser le moyen qu'il inspire à Nosseigneurs de reculer les vœux pour les mâles jusques à vingt-cinq ans, & pour les filles à vingt ans accomplis au préjudice du Concile de Trente qui a réglé le terme de la profession à seize ans.

Je proteste devant Dieu que personne ne parle ny ne pense plus glorieusement que moy de la dignité, & de la puissance

Episcopale, & que les Ennemis de l'Eglise n'attribuent bien souvent à Nosseigneurs les Prelats quelque droit en certains cas que pour les abbaisser en d'autres quand ils en trouvent le moyen, donnant de la jalousie aux Curez. Mais icy il est necessaire d'observer que les Evêques n'ont eü pouvoir de recevoir les Diaconesses pour leurs fonctions à l'âge de quarante ans qu'en vertu des Canons du Concile general, *Sacri autem Canones quadraginta annorum Diaconissam ordinandam esse statuerunt*

La consequence qu'il tire encore de ce pouvoir à reculer les vœux fondé sur la Regle de S. Basile, qui ne recevoit les Vierges qu'à dix-sept ans n'est pas moins captieuse, & éloignée du Concile que nous examinons, car le Concile ne dit pas, S. Basile recevoit les Vierges pour faire

leurs vœux à l'âge de dix-sept ans, donc les Evêques peuvent prolonger le temps de la profession : mais c'est que le Concile faisant voir l'indulgence que les Peres apportoit en faveur des aspirans à la vie Monastique, il dit qu'à l'exemple des sacrez Canons qui avoient restraint l'âge de soixante ans à quarante ans pour les Diaconesses, & bien encore que Saint Basile n'admît les Vierges à la profession qu'à l'âge de dix-sept ans ; toutesfois l'Eglise étant maintenant plus forte, & les fideles plus fervens elle relâche de la longueur du temps que desiroit S. Basile, & le raccourcit, afin par là d'inciter les ames zelées, *ad non diu cunctandum* ; ce qui est bien éloigné des consequences du Reflexionnaire qui ne veut gagner le temps que pour faire perdre la vocation, au

lieu que le Concile l'abbrege afin de l'affermir.

Le Reflexionnaire n'en veut demeurer là, voicy qu'il porte en main une declaration du Tribunal de la Congregation des Cardinaux proposez par le S. Siege à l'interpretation du Concile de Trente, qui dit en propres termes. *Quod si Religionis instituta plus temporis requirant, Concilium non repugnat, quippe quod non disponit, ut professio fiat anno decimo sexto, sed ut non possit fieri ante.* C'est à dire que si les statuts de quelque Ordre Religieux reglent la profession à un âge au dessus de seize années, le Concile ne l'empêche pas, vû qu'il n'ordonne point que la profession se fera à seize ans, mais qu'elle ne puisse se faire avant seize ans. Personne n'en doute, mais vous ne voyez pas ce que voyent les aveugles, sçavoir est que cette

licence de reculer la profession n'est dans ces instituts, comme nous avons dit, que par l'autorité suprême de l'Eglise, & qu'ainsi cet usage ne donne point d'atteinte à la loy generale, puis que le Legislatteur l'a bien voulu. Tirez de luy un decret universel pour tous les autres, & vôtre fièvre passera.

L'accez est trop violent, il donne jusques aux Excommunications, jusques aux jeûnes, aux Festes, & jusques aux interdits jetez par Nosseigneurs les Evêques, d'où il pretend tirer un argument auquel on ne peut solidement répondre. *Car si les Religuliers, dit-il, & si les autres personnes exemptes sont tenües non-obstant leurs privileges de garder les Festes, & les jeûnes, les Excommunications, & les Interdits, encore qu'ils n'ayent esté ordonnez que par la Loy Diocesaine des*

Evêques, à quel propos voudroient-ils faire difficulté d'en user de même en cette rencontre, ca l'affectation de la singularité opposée au concours de deux puissances rendroit leur conduite scandaleuse?

Vous demandez à quel propos? à propos d'une Loy Ecclesiastique & universelle qui ne peut estre révoquée ou alterée par une puissance inferieure & soumise à la sienne. Il est vray que les Reguliers sont obligez de garder les Festes ordonnées par l'Evêque, & le sacré Concile l'a ainsi réglé en la session 25. chapitre 12. mais la consequence que le Reflexionnaire tire de ce principe à celuy de pouvoir reculer le terme de la profession fixé par un decret de l'Eglise universelle n'est aucunement recevable.

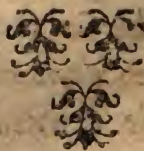
Après cela cet homme n'est-il pas plaisant d'appeller affectation de singularité ce qui est ob-

fervation de la Loy , & de non-
 mer conduite scandaleuse l'obeïf-
 fance renduë au sacré Concile. Il
 couche encore de l'article 19. des
 Etats d'Orleans , qui deffend de
 permettre *la profession des filles*
devant l'âge de vingt ans, & aux
masles avant celuy de vingt-cinq
ans accomplis. Mais il avouë que
 cette Ordonnance fut revoquée
 aux Etats de Blois *par l'autorité*
& la jalousie d'un des partys. Sans
 examiner maintenant à fond ce
 que peuvēt les Etats d'un Royau-
 me en choses de cette nature, c'est
 assez de dire que ceux de Blois
 n'ont pas trouvé toute la justice
 & toute la prudence dans l'Or-
 donnance des Etats d'Orleans sa-
 gement revoquée. Le Reforma-
 teur donne cette revocation à la
 jalousie d'un des partys : si elle
 luy eust esté favorable, il eust fait
 balancer sa determination avec
 le plus œcumenique des Conciles..

Mais s'il ne se contente de cette réponse, je luy diray que jamais il ne s'est veu des États plus animez, non seulement contre les Moynes, mais encore contre l'Eglise Catholique que ceux d'Orleans dans lesquels il a pesché ce bel article. Car ne scait-on pas que le Tiers-état, & les Nobles favorisoient ouvertement l'heresie ? Que la Reyne Regente étoit forcée de souffrir les Prêches à la Cour dans les salles des Princes ? Duplex dira le reste. *En cette Assemblée des trois états* dit-il, *les brigues des Religionnaires étoient les plus fortes : aussi n'y vit-on qu'une noire conspiration des deux derniers Ordres contre le premier déjà remarquée en leurs premières harangues. Car le dessein du Tiers-état & de la Noblesse étoit de ruiner entieremēt les gens d'Eglise en les déponillans de leurs biens, & in-*

troduisant la liberté de conscience par toute la France avec l'exercice de la Religion nouvelle.

En quoy nôtre Reflexionnaire est bien plus coupable que les Etats d'Orleans, puisque le Concile de Trente qui regle la profession à seize ans, ne fut confirmé & publié qu'en l'an 1563. & que dans les mêmes Etats d'Orleans l'an 1561. les Prelats de France, dont on se vouloit défaire, furent exhortez de se trouver au Concile. Mais les Etats de Blois l'an 1576. où Dieu étoit mieux connu qu'en ceux d'Orleans, revoquerent saintement l'article dix-neuf sur laquelle Reflexionnaire fonde toute sa creance en matiere de la profession solennelle des Religieux.



ARTICLE VI.

Refutation des raisons du Reflexionnaire pour prouver l'obligation qu'ont les Evêques à reculer le temps des professions Religieuses.

A P R E S avoir examiné les moyens que le Reflexionnaire employe, mais en vain, afin d'établir la puissance de Nosseigneurs les Evêques. pour reculer les vœux au delà de l'âge fixé par le Concile de Trente , voicy les raisons par lesquelles il pretend prouver l'obligation qui les y doit porter. Neantmoins il a traité de ce devoir avant celuy du pouvoir, en quoy je n'ay voulu suivre son ordre , puis que la puissance precede l'obligation, & que nous ne sommes obligez aux choses que parce que nous les pouvons. Mais cela ne dimi-

niëra en rien la force de ses raisons s'il s'y trouve de la vigueur.

Ils doivent, dit-il, reculer les vœux pour plusieurs raisons, & premierement, on ne scauroit nier que la precipitation des vœux ne soit la mere des vices & la source de la faineantise pour me servir des termes de l'Edit: Delà procede le desordre des Cloistres, les apostasies scandaleuses, les mariages desordonnez, les retours au siecle, les dissensions des familles, & plusieurs autres abominations, qu'il est beaucoup plus avantageux à la Religion de cacher que de découvrir Avez-vous vû une plus belle eloquence? Mais peut-on faire contre la profession Monastique une plus sanglante & plus scandaleuse invective? Toute l'écume de Luther, de Calvin & des autres ennemis des Cœnobites peut-elle monter à celle de ce cruel Reflexionnaire? Ces deux

fameux Apostats ont-ils pû dire ou penser quelque chose de plus execrable contre leurs instituts ? Apres cela que reste-il à cacher, sinon les yeux du Lecteur pour n'estre point souilleez par de si fales periodes ?

Mais n'estes-vous pas un cruel imposteur, de dire que les termes de l'Edit du Roy portent, *que la precipitation des vœux est la mere des vices, & la source de la faineantise* ? Je dis l'Edit, & le lisez-bien. Le Roy est un Prince trop sage & trop Chrestien pour parler de la sorte, & vous hardy Religionnaire vous meritez de grandes peines de l'introduire, parlant d'une façon si estrange: Appellez-vous precipitation, ce qui a eû les jours & les nuits d'une année toute entiere pour y penser ? si cela est, accusez-donc le Sacré Concile de precipitation, dites que tant de

blanches & de Saintes Testes assemblées au nom du Seigneur & assistez de son Esprit Divin, l'ont les Auteurs d'une precipitation qui est la mere des vices, & la source de la faineantise? Ne rougissez-vous point quand vous lisez les honteuses; mais véritables consequences de vos criminelles propositions?

Pag.
40.
C'est chez-vous que la precipitation se trouve; mais accompagnée d'une si violente passion, que vous ne vous ressouvenez pas d'avoir écrit un peu plus haut, *que cette matiere de l'âge pour faire les vœux, fût balencée entre trois opinions différentes au Concile de Trente. Fust-ce donc sans deliberation, sans écouter, sans refuter ce qui étoit avancé par l'une de ces trois opinions? Ne fallut-il pas que celle qui l'emporta sur les deux autres, fût estimée la plus sage & la mieux*

fondée ? Cependant à ouïr cét audacieux Reflexionnaire , vous diriez que ce point fût jugé à volée de bonnet ; mais sa hayne est si ardente contre la vie Religieuse , qu'elle produit au mesme temps la precipitation & la contradiction dans ses écrits.

Je vous demande encore si l'âge de seize ans pour faire les vœux est une *precipitation* , apres avoir eû un an tout entier à deliberer, comment appellerez-vous l'âge de quatorze , de quinze & de seize années où tant de filles se lient dans le mariage , sans que bien souvent elles ayent eû un mois pour reflectir sur une affaire de telle importance ? Voyez-vous que cette condition ne soit pas environnée d'écueils aussi bien que celle de la vie Religieuse ? les jalousies , les mécontentemens & les rages n'engendrent-elles pas des repentirs , & quel-

quefois des boüillons qui mènent au sepulchre ? Vous ne dites rien de cette precipitation, Monsieur le Religionnaire, là vostre zele expire, & en plusieurs autres sujets sur lesquels nous pourrions bien observer les omissions de vostre providence universelle.

Je sçay que la vie des Religieuses n'est pas toujours sans defauts, il seroit à desirer qu'il n'y eût point de taches : La condition humaine ne va pas jusqu'à cette perfection; mais la vocation au surpelis, & au sacerdoce att'elle de l'impeccabilité ? Est-elle exempte des desordres dont vous accusez si exactement les Reclus ? Neantmoins ceux qui portent la sotane, & aspirent à la Prétrise, se lient à vingt & deux ans par l'Ordre sacré du Subdiaconat, & à vingt & trois ans commencent par le caractère du Diaconat : d'où vient donc que

vous estes moins liberal pour ces Messieurs que pour les sœurs & les Freres, auxquels vous donnez de vostre grace quatre années plus qu'aux autres.

Les autres raisons fort succin-tes qu'il âjoute ne peuvent subsister, car le fondement du pouvoir qui en est la base, est entierement détruit par nos réponses. En suite dequoy les convenances qu'il met de zele, de reglemens & de discipline, pour obliger Nosseigneurs les Evêques à remédier à des maux qu'il suppose souvent, ne font pas un droit pour eux au prejudice des Vicaires de Jesus-Christ. Que ne s'adresse-t'il à eux, s'il ne le fait, est-ce qu'il doute de leur puissance ou de leur zele. S'il leur conteste la puissance, il renverse la chaire de S. Pierre, s'il revoque leur zele en doute, il les condamne tous. Il dira que je suis un Papiste, s'il

disoit aussi vray en toutes autres choses , son livre ne feroit pas remply de tant d'abominations. Mais il le feroit de bon cœur, je veux dire Papiste , s'il avoit autant d'esperance d'avoir des Bulles d'un bon benefice, qu'il en a peut-estre d'envie pour recompense de ses reflexions sacrileges. Enfin apres que cét emporté a senti au fond de son cœur la foiblesse des preuves par lesquelles il vouloit au prejudice du sacré Concile de Trente, & de l'autorité des Souverains Pontifes attribuer aux Evêques la puissance de reculer l'âge pour faire les vœux ; il descend aux menaces contre de pauvres Religieux, afin d'emporter par la crainte ce qu'il n'a pû gagner par ses raisonnemens infirmes. *Cela*, dit-il, c'est à dire de faire consentir les Religuliers à l'Assemblée & aux decrets des Evêques pour le recule-

Tag.

28.

ment se peut faire facilement, soit par des conférences amiables avec les Superieurs des Monasteres dans lesquelles il sera aisé de les exhorter de prendre part à ce bien public, soit en leur faisant doucement connoître qu'on les y contraindrait par des peines, en cas qu'ils s'y rendissent contraires par une opiniastre desobeyssance.

Voyez-vous comme ce rusé tentateur endort les freres Simpliciens, & tâche d'intimider les genereux & les sçavans. Mais qu'il sçache que les Cloîtres ont assez de lumiere pour découvrir ses embûches, & de courage pour n'être point effrayez par le grondement de son tonnerre. Qu'il sçache que si le glaive & les Bouchers n'ont pû faire fremir leurs Peres quand il a été question de la foy, & de la discipline Ecclesiastique qui y est attachée, ils esperent que la misericorde de

Dieu n'abandonnera pas leurs enfans, lors que l'occasion se présentera d'imiter leurs vertus héroïques. Mais nous ne sommes ny en temps, ny en lieu où il faille s'allarmer sur les menaces du Reflexionnaire. Nous avons des Evêques en France qui gardent religieusement le respect, & l'obéissance qu'ils doivent au Souverain Pontife. Nous avons un Roy que Dieu a donné à la Chrétienté pour arracher de dessus la teste de Mahomet le Tulban ennemy des eaux sacrées qui nous purgent du crime d'Adam, & qui nous ouvrent la porte du Ciel, de sorte que ce grand Prince ne suivra jamais des reflexions si contraires à la Religion, si opposées au Concile, & si indignes du caractère du Fils aîné de l'Eglise. Cela est indubitable, mais nous ne sçavons pas au vray quel est le motif interieur du premier

moyen de nôtre Reflexionnaire.
Tâchons de le découvrir en l'article suivant.

ARTICLE VII.

*Quel est le véritable motif du
Reflexionnaire en recusant les
vœux de la vie Monastique.*

IL n'est pas difficile de voir
qu'il ne procede que d'une
hayne mortelle qu'il a contre les
Ordres Religieux. Ainsi les éloges
qu'il donne à leur état de *S.
Institut*, n'est que du miel, sous
la douceur duquel il cache son
poison; car quand il dit, que sa
fondation est deuë à la persecu-
tion des Tyrans, au hazard, &
non pas à une expresse delibera-
tion : Qu'il l'a fait mettre au
rang des entreprises étranges des
Stylites, & des autres Reclus;
quel âge de seize années deter-
miné par l'Eglise pour pouvoir

pag.

22.

pag.

10.

pag.

40.

pag.
50.

s'engager dans les Ordres Religieux , est une *precipitation de vœux qui est la mere des vices & la source de la faineantise* : Qu'en cét âge la raison est encore foible, & les resolutions incertaines , n'est-ce pas détourner autant qu'il est en luy , ceux qui se sentent inspirez d'embrasser une retraite si Sainte ?

Voicy plus au long , si je ne me trompe la meditation qu'il n'a osé étendre plus amplement de peur de passer ouvertement, pour ce qu'il est en son cœur , Parroissien de Charenton : Si en termes moins succrez , si en levant le masque il eût pensé venir plus facilement à bout de son dessein, la crainte n'auroit pas prevalu sur la honte & toute autre consideration sur sa malice ; il a veû qu'une feinte moderation luy seroit plus avantageuse qu'une guerre publique , & que ne par-

lant que du reculemēt des vœux-
On ne feroit pas si aisément re-
flexion sur les moyens qu'il don-
ne, & qui vont droit à l'extin-
ction des Cloistres.

Dixit insipiens in corde suo : Le
Fol a dit en son cœur à l'âge de
seize ans, *la raison est encore foible
& les résolutions incertaines* : Ces
Peres devots se servent adroite-
ment de l'occasion, ils font à ces
enfans les murailles de Paradis
toutes de sucre, & la vie du
monde le chemin assleuré de l'En-
fer : Les Tantes qui sont Abbesses
nourrissent leurs Niepces de la
succession & des delices de leurs
Crosses, & les autres qui n'en ont
point, de l'esperance d'en avoir,
ou des douceurs de la Solitude :
Et partant si l'on ne recule les
vœux dans les Monasteres à
vingt-cinq ans pour les masles,
& à vingt ans accomplis pour
les filles : Nous ne pouvons reüs-

fir en nostre dessein.

Depuis seize ans jusques à vingt & vingt-cinq ans les passions se déchainent, les occasions sont belles & frequentes, les engagements viennent, les parens, & la nature sollicitent au mariage, & si les parties ne répondent à leurs inclinations ou à la dureté de leurs parens, la fragilité le porte aux desseins, qui servent aux Colonies, qui grossissent les Armées, & qui dépeuplent les Cloistres. Je demande pardon au Lecteur, si je ne puis plus chaste-ment interpreter les pensées du Reflexionnaire; mais personne à mon advis ne sçauroit le faire plus veritablement, si son langage & le mien se faisoit à la façon de celui des Anges, il n'y auroit que Dieu, à moins d'une revelation, qui pût le penetrer: La necessité nous oblige d'avoir recours aux feuilles & aux caracte-
res

res de l'Impression, & à l'examen du second moyen du Reflexionnaire touchant la reformation des Monasteres.

ARTICLE VIII.

Quel est le second moyen du Reflexionnaire sur l'Edit de la Reformation.

2. **R** Eduire les Monasteres à ^{Pag.} un nombre fixe de Reli- 17.
gieux, qu'il ne soit permis d'entre-
passer pour quelque cause que ce
soit, en deduisant au prealable les
charges ordinaires, & extraordi-
naires.

Cét article contient deux choses : La premiere regarde le nombre des Religieux en chaque Communauté de l'un & de l'autre sexe à proportion de leurs revenus : La seconde propose à qui il appartient de faire cette taxe. Quant à la premiere, il est

certain qu'on parla au Concile quatriéme d'Arles du temps de Charlemagne, de fixer le nombre des Moynes, & depuis au Concile de Trente en la session vingt-cinquiéme Chapitre trois. *In predictis autem Monasteriis tam virorum, quàm mulierum bona immobilia possidentibus, vel non possidentibus, is tantum numerus constituatur, ac in posterum conservetur, qui vel ex redditibus propriis Monasteriorum, vel ex consuetis eleemosinis commodè possit sustentari.* Sur ce pied plusieurs Ordres Religieux se sont reglez, mesme par des constitutions particulieres : Il n'est pas seulement question en ce point de rendre l'obeïssance deuë au Sacré Concile, il y va aussi de la prudence d'un Superieur de ne pas adjoûter des necessitez aux souffrances de la pauvreté Evangelique, que ses ennemis dépeignent grasse,

bien que quelquefois elle soit heureuse d'avoir les miettes qui tombent de la table des mauvais riches. Quoy qu'il en soit, ils ont assez, puis qu'ils sont contents, ce qui ne seroit jamais, s'ils n'obeïssent au Concile.

Les declarations de Gregoire XIII. de Clement VII. de Paul V. d'Urbain VIII. & d'Innocent X. sont conformes au Sacré Concile, & ne sont pas plus fortes; mais la nouvelle constitution que fait le Reflexionnaire, à sçavoir, *que pour quelque cause que ce soit, il ne soit permis d'outrépasser le nombre*, merite d'estre examinée apres que nous aurons traité du pouvoir de celuy à qui il appartient de fixer ce nombre. Le Reflexionnaire dit *qu'il appartient aux Evêques de le taxer dans les Monasteres de leurs Diocèses, soit qu'ils leurs soient soumis, ou qu'ils soient exempts*

de leur Jurisdiction. Certainement il y a nombre de bons Evêques qui ayment paternellement les Religieux quâd ils y trouvent de la vertu & du merite : Et la pieté de ces Saints Prelats pourroient lever aux Religieux les scrupules en cette rencontre : Il est question de conserver les droits d'un chacun , & ne pas fonder une puissance sur la passion du Reflexionnaire.

Au pouvoir il adjoûte le devoir , & dit que Nosseigneurs les Evêques *y sont specialement engagez par les termes du 22. Chapitre du tiltre des Reguliers dans la vingt-cinquième session du Concile de Trente* : Mais il ne cite point ces termes , à quoy il n'auroit jamais manqué s'il n'avoit senty en son cœur que ce lieu ne luy est point favorable. Pour suppléer à son obmission, voicy les paroles du Concile.

Sancta Synodus præcipit omnibus Episcopis in Monasteriis sibi subiectis , & in omnibus aliis , ipsis in superioribus decretis specialiter commissis , atque omnibus Abbatibus & Generalibus , & aliis Superioribus Ordinum supradictorum , ut statim prædicta exequantur ; & si quid executioni mandatum non sit , Episcoporum negligentiam Concilia Provincialia suppleant & coerceant : Regularum vero Capitula Provincialia & Generalia , & in defectum Capitulorum Generalium Concilia Provincialia per deputationem aliquorum ejusdem Ordinis provideant. Je suis le plus trompé homme du monde si le Reflexionnaire peut tirer de ce lieu le moindre avantage qui favorise son dessein , & qui donne l'autorité aux Evêques de fixer le nombre des Religieux dans les Monasteres qui sont exempts de

leur Jurisdiction, tant s'en faut, il luy est tout à fait contraire, comme il paroist par les constitutions des Papes cy-dessus citées, & qu'il a ramassé en gros, non tant pour estre court, que pour mieux colorer ses faussetez.

Pour quoy mieux concevoir, il faut observer que le sacré Concile en cét endroit fait distinction entre les Monasteres qui sont souûmis à la jurisdiction des Evêques, & entre les Communautéz qui dépendent des Supérieurs des Ordres Religieux : de maniere que si les Evesques se trouvoient negligens en l'exécution des choses qui leur sont commandées, & qui regardent les Reguliers, il ordonne que les Conciles Nationaux y pourvoient. Et semblablement le même Concile de Trente commande aux Abbez, aux Generaux, & autres Supérieurs des Ordres Re-

gouliers de faire observer, dans les lieux qui leur sont soumis, les decrets du Concile, à faute dequoy les Chapitres Provinciaux, & Generaux les feront executer. Et si par mal-heur les Chapitres tant Provinciaux, que Generaux de ces Ordres venoient encore à manquer, les Conciles Provinciaux y pourvoiront, qui pour cét effet deputeront quelques Religieux desdits Ordres.

D'où il resulte manifestement qu'en ce lieu cité par le Reflexionnaire, le Concile ne dit point que le nombre sera fixé par les Evêques dans les Monasteres des hommes exempts de leur jurisdiction. Autrement pourquoy diroit-il que si les Provinciaux, les Generaux & les autres Supérieurs locaux n'y tenoient la main, la taxe appartiendrait aux Chapitres Provinciaux, & Generaux? Il devrait dire que ce

droit seroit devolu aux Evesques. Mais pourquoy derechief dit-il que si les Chapitres Provinciaux & Generaux ne fixent le nombre de leurs Religieux en chaque maison, le droit appartiendra aux Conciles Provinciaux? mais ce qui est encore icy remarquable, nonobstant la negligence supposée des Chapitres Provinciaux, & Generaux des Ordres Religieux, le Concile ne renvoye pas le pouvoir de faire cette taxe non seulement aux Evesques, voire même absolument aux Conciles Provinciaux, mais il dit qu'ils deputeront quelques Religieux de leurs Ordres pour l'execution des decrets du sacré Concile.

Aussi dans le decret du Chapitre troisiéme qui deffend aux Superieurs & aux Superieures de recevoir un plus grand nombre de Profex, ou de Professes, que

ne porte le revenu des Communautés, il n'est point dit que le droit de fixer le nombre appartient aux Evêques dans les Monasteres, soit qu'ils leur soient soumis, ou des autres qui sont exempts; & c'est le lieu où il devroit estre spécifié. Il y a bien en cet endroit que dorenavant on ne fasse point de nouveaux Monasteres sans l'expresse permission de l'Evêque dans le Diocese duquel ils se feront. *Nec de cetero similia loca erigantur sine Episcopi in cujus Diocesi erigenda sunt licentia prius obtenta.* Et personne n'en doute, mais que la permission de l'établissement fonde le droit pour taxer le nombre des Religieux, qui sont exempts; il n'y a aucun jour à cette consequence. Neantmoins le Reflexionnaire insiste, & dit que la Pag.
64.
Congregation des Cardinaux proposée pour l'interpretation de ce

Concile a répondu aux Reguliers
lors qu'ils sont consultez là dessus,
que la taxe du nombre des Reli-
gieux, même dans les Monasteres
exempts, appartenoit à leurs Supe-
rieurs, & à l'Evesque Diocesain.
 Il n'y a point d'apparence pour
 les raisons que nous avons ap-
 puyées sur les termes formels du
 sacré Concile. Au reste comme
 cet esprit cauteleux ne cite non
 plus les paroles de cette declara-
 tion que celles du Concile, ce
 qu'il n'oublie point, quand elles
 luy sont favorables; Il est aisé de
 montrer le contraire de ce qu'il
 dit par des declarations de la mê-
 me Congregation, puis qu'il est
 en humeur de reconnoître ce
 Tribunal.

La premiere declaration est du
 21. Juillet 1625. qui porte en ter-
 mes exprés *numerus familia sin-*
gularumque Conventuum, Mo-
nasteriorum & Domorum Regu-

larium Capituli seu Congregationis generalis, vel Provincialis sententiâ, & autoritate præfinitum, iidem Superiores tam Generales, quàm Provinciales omnes, quàm locales perpetuo servare omnes tenentur. Que le nombre de la famille de chaque Convent, des Monasteres & des maisons Regulieres taxé par le decret & par l'autorité du Chapitre General, ou Provincial, doit être perpetuellement observé par les mêmes Superieurs tant Generaux, que Provinciaux, & que locaux. Il conste donc par ce decret que le nombre des Religieux en chaque maison est fixé & arrêté par les Superieurs des Ordres assemblez dans leurs Chapitres Generaux, ou Provinciaux, & qu'il n'est point dit que cela appartient aux Superieurs & à l'Evêque Diocesain.

Mais quant aux Monasteres

des filles la même Congregation
 declara le 27. May 1603. qu'il
 falloit fixer le nombre des Reli-
 gieuses selon les revenus ordi-
 naires des maisons, & que la ta-
 xe s'en feroit par l'Evêque *dans*
les Monasteres qui leur sont sou-
mis, & que pour les autres Mo-
 nasteres de filles soumises à la ju-
 risdiction des Reguliers, l'Evê-
 que, & les Superieurs des filles le
 feront conjointement. *Numerus*
Monialium is præfixatur in omni-
bis Monasterijs, quæ ex redditibus
ordinarijs sustentari valeant. Hu-
jusmodi autem præfixio fiat ab or-
dinario duntaxat in Monasterijs
sibi subiectis: in cæteris vero quæ
regularibus subiecta sunt fiat ea-
dem præfixio ab ordinario cum in-
terventu tamen superioris regula-
ris, ce qui fait voir evidemment
 que le Reflexionnaire n'est pas
 homme fort appliqué à la lecture
 des decrets de cette Congrega-

tion. Je pourrois encore icy ad-
 jouter, si je n'avois fortement dé-
 couvert l'erreur du Reflexion-
 naire, que suivant un axiome Pag.
48.
 qu'il tient indubitable, le *contraire*
ayant esté prattiqué en France
 à l'égard des Monasteres des fil-
 les soumis aux Reguliers, un usa-
 ge de cette nature peut tout seul
 selon sa doctrine empêcher l'é-
 tablissement de la coûtume. Il
 reste de montrer si on peut aug-
 menter le nombre.

ARTICLE IX.

*Si le nombre fixé pour les Reli-
 gieux, ou pour les Religieuses
 peut estre augmenté.*

SUivant la constitution du Re-
 flexionnaire il ne faut point
 y toucher *pour quelque cause que
 ce soit.* A son sens cette addition
 changeroit l'espece : mais cet
 Oracle ne sort ny du Trône de S.

Pierre , ny de la Congregation des Cardinaux. En effet cette clause *pour quelque cause que ce soit* , veut aller du pair avec le droit divin, qui est un cas réservé à Dieu seul, & sur lequel l'Eglise, toute puissante qu'elle est, ne peut rien. Mais pour faire voir l'extravagante severité du Reflexionnaire, posons un cas qui n'est point de Metaphysique.

Un riche mondain se pourme-
ne dans le Cloître des Chartreux,
& faisant reflexion sur la pieté
de ces saints solitaires, Dieu luy
inspire le dessein d'y bâtir &
renter une cellule pour une bõne
ame qui priera pour luy, ou pour
luy-même, resolu de quitter le
monde. Si donc pour quelque
cause que ce soit on ne doit ou-
trepasser le nombre rigoureuse-
ment fixé & pratiqué chez eux,
que deviendra l'Evangile qui dit:
si tu veux être parfait, va, vèd ton

bien & le donne aux pauvres , & me fuis. Qu'il le donne aux Hôpitaux , dit le Reflexionnaire , & l'Evangile subsistera. Cela est bon , mais voulez-vous donner l'exclusion à ces bonnes gens , & aux autres , & empêcher que le nombre des serviteurs de Dieu s'accroisse dans leurs Temples ? Est-ce à vous de changer l'inspiration de Dieu , & de combattre la vocation qui luy est donnée du Ciel ?

Pourquoy ne voulez-vous pas que le nombre des Cellules s'augmente pour le salut des ames , & qu'on fonde tous les jours des lits au Faux-bourg S. Germain pour les incurables des corps , l'ame n'est-elle pas plus que le corps , dit nôtre Seigneur ? Et pourtant qui pourroit jamais penser que le sacré Concile ordonnant qu'on ne pourra recevoir un plus grand nombre de

Religieux dans les Monasteres que ne portent ou leurs revenus, ou les aumônes ordinaires il ait lié les mains aux fideles qui voudroient faire des œuvres si meritoires ? Il faudroit avoir renoncé non seulement à la pieté, voire même au sens commun, que d'en donner un si extravagant aux paroles du Concile. Aussi Navarre & autres des plus sçavans interpretes du Concile disent que pour de bonnes causes, & avec des conditions avantageuses on peut augmenter le nombre des Religieux & des Religieuses.

Je ne suis pas seul en ce sentiment, la sacrée Congregation des Cardinaux s'est expliquée là dessus à la confusion du Reflexionnaire, disant en faveur des Religieuses, que si quelqu'une veut augmenter le nombre taxé dans le Monastere, elle donnera le double de la somme d'ar-

gent qu'ont accoûtumé de bail-
 ler les ordinaires. *Duplicis au-*
tem eleemosina nomine intelligi
semper debet duplicata summa
ejus, quæ in receptione cujuscum-
que Monialis intra numerum in
quolibet Monasterio constitutum
erogari pro tempore consuevit, die
 6. Sept. 1604. & tout cela avec
 la permission de ladite Congre-
 gation que nous avons citée de
 l'an 1625. Le Reflexionnaire ne
 veut pas s'en tenir là, il ne veut
 pour quelque cause que ce soit ny
 doubler la doze, ny accroître le
 nombre, il a même de la peine;
 apres avoir donné l'exclusion
 aux dots, d'accorder de simples
 pensions viageres. C'est ce que
 nous allons examiner.



ARTICLE X.

Du troisiéme moyen du Reflexionnaire touchant la Reformation.

Page
57.

LE troisiéme moyen, dit-il, *oster pour l'avenir aux Religieuses l'usage des dots, & les convertir en de simples pensions viagères plus ou moins fortes.*

Il faut que quelqu'une des parentes du Reflexionnaire faite de merite n'ait pas esté confidérée du sexe voilé pour le prendre à la gorge avec tant de furie, il taille les morceaux de ces bonnes filles d'une telle maniere, que la plenitude ne fera point de maladies chez-elles : S'il estoit aussi bon Medecin des Ames que des Corps, il ne parleroit si hardiment, comme il fait au commencement de l'Examen de son troisiéme moyen : *Cét article, c'est le sien, pourvoit*, dit-il, *à l'abus de*

Page
67.

la simonie, qui se pratique ordinairement dans les Monasteres, où l'on donne & l'on reçoit de l'argent pour la reception des Religieux : En effet, il est plus facile de l'abolir par l'autorité des Evêques qu'il n'est aisé à leur conscience d'en tolerer la corruption dans les derniers temps. Pour cet effet, ils seront obligez d'ordonner qu'il ne sera accordé un dot devant ou apres la profession sous quelque pretexte que ce soit, à peine de punition exemplaire des Superieurs & Superieures, & l'on substituera dorénavant à la place des dots, de simples pensions viagères différentes selon la nécessité des personnes & des lieux.

Le serpent du Paradis Terrestre n'estoit pas couvert de tant de plis & de replis, que le Reflexionnaire en cétendroit. Au troisième moyen qu'il donne en la page dix-huit, il ne parle que des

Religieuses , & en son examen , il y comprend les Religieux pour faire de bons simoniaques de tous les deux ; quoy qu'il sçache bien que dans les Cloistres des hommes , les garçons & souvent des plus spirituels & des plus aymez tirent plus de larmes des yeux de leurs peres & de leurs meres que d'écus de leurs bourses pour y entrer : Neantmoins , parce que tout le gros & le fort de ses preuves est dressé contre les Religieuses , & qu'il est une mouche Cantharide , qui souille les plus belles fleurs , je veux qu'il sçache qu'aucun interest ne me porte à les defendre que celuy de mon caractere , & le zele de repousser les terreurs paniques que leur veut donner ce faux & audacieux Prophete.

Ne t'étonne pas Lecteur si je parle avec un peu de feu ; fais reflexion sur la ferule du pretendu

Reformateur, qui ose bien usurper le Trône des Souverains Pontifes & le Sceptre des Césars. Il fait le Pape quand il dit à Nosseigneurs les Evêques, *qu'ils seront obligez d'ordonner qu'il ne sera accordé de dot devant ou après la profession sous quelque pre-
texte que ce soit : Et il s'erige en Monarque lors qu'il adjoint à
peine de punition exemplaire des
Superieurs & Superieures. Voilà
comme il fait trembler les épau-
les de l'un & de l'autre sexe des
Reclus, laissant avec équivoque
les verges & les cachots à la puis-
sance Ecclesiastique ou au bras
Seculier, parce que s'ils résistent
par une opiniastre desobéissance, ils
montrent une affectation de singu-
larité opposée au concours de deux
puissances.*

Pag.
59. &
60.

Je ne vous diray rien de la grande corruption qui s'est trouvée, à ce qu'il dit, dans les der-

niers temps en la reception des dots pour les Religieuses : Quoy donc Saint Charles Borromée & Saint François de Sales , qui ont fait & reçu des dots en faveur de plusieurs pauvres filles , qui avoient vocation , ont participé à la simonie ? Quoy pecheur que vous estes , osez-vous censurer la conduite de ces deux grandes lumieres , & de ces deffenseurs de la discipline Ecclesiastique ? Estes-vous si temeraire que de porter vostre critique sur tant de Saints Prelats, qui ont imité & qui imitent encore presentement le zele, la Charité & la prudence de ces deux grands & veritables Reformateurs ? Quand l'Eglise aura de vos Reliques comme de celles de ces deux exemplaires de vertu , vous changerez de stile & nous de réponses.

Ce n'est pas tout, il faut visiter l'Inventaire de vos tiltres: Voicy.

le premier , qui porte le dix-neu-
 neuvième Canon du septième Con-
 cile General ordonne qu'on chasse
 une Abbessé de son Monastere , &
 qu'on la mette au rang de simple
 Religieuse , si elle se trouve con-
 vaincue d'avoir pris ou demandé
 de l'argent pour la reception des
 filles dans son Monastere. Il faut
 avouër qu'il y a bien du venin en
 vostre cœur, puis qu'il dégorge si
 abondamment dans vos écrits :
 Ce Canon, Lecteur , est pour les
 Prestres Seculiers , & pour les
 Reguliers , & autant contre les
 Evêques , que contre les Abbez
 & les Abbesses , qui recevoient
 pour de l'argent les uns à l'Ordre
 de Prestre & les autres à la Pro-
 fession des vœux, *ut eos qui ad sa-
 cerdotalem Ordinem , & vitam
 Monasticam accedunt , pecuniis
 admittant.*

Que fait le Reflexionnaire ? il
 cache les Surpelis , & ne déploye

que les Frocs & les Voiles , pour dire que toute la corruption loge sous ces habits de Penitence : Et cela est encore si vray que le Concile qui déplore cette infame avarice jette ses foudres sur les Mithres des Evêques aussi-bien que sur les Crosses des Abbez & des Abbeſſes. *Qui hoc facit si sit Episcopus, vel Monasterij præfectus, vel ex sacerdotali Ordine, vel cesset, vel deponatur.... si autem Monasterij præfecta detrudatur ad subjectionem.* Voilà bien contre ceux ou celles qui ont de pures intentions , & qui font par aumône, quoy que considerable, des presens à la Religion, en disant adieu au monde.

Et dautant que le Reflexionnaire sentoit au fond de son ame que son Canon n'abbatoit pas une Coûtume reçeuë dās toutel'Eglise cōtraire à ce Decret, il dit en suite ; mais c'est apres avoir aupara-

vant

vant répandu son poison , que
 bien qu'il paroisse ne pas improu-
 ver l'usage des dots , non plus que ^{pag.}
 les autres presens que les parens ^{64.}
 offrent volontairement aux mai-
 sons Religieuses, il ne laisse de con-
 damner rigoureusement la licence
 des exactions. Cela est juste , da-
 tant que , comme dit le S. Con-
 cile , donner & recevoir de l'ar-
 gent en une veuë si mercenaire ,
 ce seroit servir à Dieu & à Mam-
 mon. Il ne condamne donc pas
 les dots , bien davantage , ce Ca-
 non est si favorable aux Monaste-
 res , qu'il veut que si les parens,
 ou ceux & celles qui sont Maî-
 tres de leur bien, ont fait des pre-
 sens aux Monasteres, lors que les
 enfans y prennent l'habit , ou
 avant que de faire Profession, ces
 presens restent au Monastere, soit
 que ceux qui ont pris l'habit y
 demeurent, soit qu'ils en sortent,
 pourveu qu'il n'y ait point de la

faute du Supérieur, *Deijs autem quæ dantur liberis à parentibus : vel rebus suis propriis oblati, profitentibus ijs qui ea offerunt esse Deo consecrata : statuimus , ut sive mancant sive exeant , ea in Monasterio mancant , ut fuit ipsorum professio , nisi is qui præest in culpa fuerit.*

Cela s'accorde-t'il Mr. le Re-
formateur , avec vos seules pen-
sions viagères? Hé comment osez-
vous citer des Conciles qui vous
couvrent de honte? Il faut le sui-
vre. La seconde piece qu'il pro-
duit, contient en gros & en pa-
roles generales le Concile de
Francfort , L'Empereur Charle-
magne dans ses Capitulaires , A-
lexandre III. quelques Conciles
Nationaux, le Pape Innocent III.
Gregoire IX. & Paul III. Et par-
ce qu'il n'appuye point formelle-
ment sur toutes ces pieces, & dit
qu'il ne faut qu'avoir devant les

yeux le 16. chap. du Concile de Trente, au titre des Reguliers pour y voir la condamnation, & le desaveu de cet usage, c'est à dire de celuy qu'on observe aujourd'huy; je n'en feray pas une recherche plus exacte, en laquelle neantmoins je pourrois m'assûrer & le lecteur d'y trouver à redire de sa part, & je me contenteray d'estre son Evangeliste, pour voir s'il donne un fidele & veritable sens aux paroles du Concile qu'il s'est avisé de mettre en latin, & non en François comme le precedent, dont je vous ay montré la mauvaise foy en son explication.

Neque dit le Concile ante professionem excepto victu & vestitu Novitij vel Novitie illius temporis quo in probatione est, quocunque pretextu à parentibus vel propinquis, aut Curatoribus ejus Monasterio aliquid ex bonis ejus tribuatur, ne hac occasione disce-

faute du Supérieur, *De ijs autem
qua dantur liberis à parentibus :
vel rebus suis propriis oblati, pro-
fitentibus ijs. qui ea offerunt esse
Deo consecrata : statuimus , ut
sive maneat sive exeant , ea in
Monasterio maneat , ut fuit ip-
sorum professio , nisi is qui præest in
culpa fuerit.*

Cela s'accorde-t'il Mr. le Re-
formateur , avec vos seules pen-
sions viagères? Hé comment ozez-
vous citer des Conciles qui vous
couvrent de honte? Il faut le sui-
vre. La seconde piece qu'il pro-
duit, contient en gros & en pa-
roles generales le Concile de
Francfort , L'Empereur Charle-
Pag.
70.
 magne dans ses Capitulaires , A-
lexandre III. quelques Conciles
Nationaux, le Pape Innocent III.
Gregoire IX. & Paul III. Et par-
ce qu'il n'appuye point formelle-
ment sur toutes ces pieces, & dit
qu'il ne faut qu'avoir devant les

jeux le 16. chap. du Concile de Trente , au titre des Reguliers pour y voir la condamnation, & le desaveu de cet usage , c'est à dire de celuy qu'on observe aujourd'huy ; je n'en feray pas une recherche plus exacte , en laquelle neantmoins je pourrois m'assûrer & le lecteur d'y trouver à redire de sa part , & je me contenteray d'estre son Evangeliste, pour voir s'il donne un fidele & veritable sens aux paroles du Concile qu'il s'est avisé de mettre en latin , & non en François comme le precedent, dont je vous ay montré la mauvaise foy en son explication.

Neque dit le Concile ante professionem excepto victu & vestitu Novitij vel Novitie illius temporis quo in probatione est , quocunque prætectu à parentibus vel propinquis, aut Curatoribus ejus Monasterio aliquid ex bonis ejus tribuatur, ne hâc occasione disce-

dere nequeat. Cela veut dire que devant la profession, excepté le vivre & le vestir, les parens, les proches & le Curateur, sous quelque pretexte que ce soit, ne doivent donner aucuns biens au Monastere, dans lequel le Novice ou la Novice font leur année d'approbation, de peur qu'à cette occasion ils n'ayent la liberté de quitter l'habit, si l'envie leur en prenoit. Voila qui est bien justes là. Mais que fait le Reflexionnaire du reste de la periode, & des termes qui suivent dans le Concile, & qui expliquent ce qu'il entend par cette clause, de peur qu'à cette occasion ils ne puissent quitter l'habit; suppléons son omission. Voicy ce qui suivait; *Ne hac occasione discedere nequeat, quod totam, vel majorem partem substantia sue Monasterium possideat, nec facile si discesserit, id recuperare possit.*

Cela n'étoit point si long qu'il fallut couper la sentence au milieu d'une virgule, pour cacher le sens & la cause de l'anatheme, qui ne tombe pas en ce lieu sur la dot & sur les presens qui se font sur le point d'une profession volontaire, mais sur des considerations qui exposeroient le Novice ou la Novice à la tentation de faire une profession forcée par l'engagement de tous ou de la meilleure partie de leurs biens, dont le Monastere seroit déjà saisi. C'est pourquoy le sacré Concile jette ses foudres sur ceux qui donneroient & sur les autres qui recevroient des sommes considerables avant la profession, & ordonne aux Evêques de contraindre par censures Ecclesiastiques, si besoin est, tant ceux qui ont receu, que les autres qui ont donné le bien aux Monasteres, de le rendre à celuy ou à celle qui ne

voudra pas faire profession. *Quin potius precipit sancta Synodus sub anathematis pœna dantibus & recipientibus ne hoc ullo modo fiat, & ut abeuntibus, ante professionem omnia restituantur, quæ sua erant. Quod ut recte fiat Episcopus etiam per censuras Ecclesiasticas, si opus fuerit, compellat.* On m'avoit bien dit que vous n'aviez guere de conscience, mais je n'eusse jamais crû qu'elle eust été corrompue jusques au point d'embarasser criminellement celles des ames simples par des déguisemens indignes d'un honneste homme.

Il prevoyoit bien que s'il eust mis en François le decret du Concile qui deffend de prendre des dots ou des presens avant la profession, les Religieuses qui sont les parties plus interessées en ce point, comme ne vivant pas de l'Autel, eussent eu assez d'es-

prit pour dire que le S. Concile
 deffend à la verité de rien pren-
 dre *avant* la profession excepté
 le vivre & le vêtir, mais qu'il ne
 deffend pas les dots sur le point,
 & apres la profession, c'est pour-
 quoy nôtre innocent Reflexion-
 naire a baillé du latin aux fem-
 mes & aux Religieuses en cét ar-
 ticle, & ne leur a mis en François
 que ce qui pouvoit leur donner
 des scrupules, & servir à son
 mauvais dessein. Mais parce que
 conformément à l'explication
 veritable que je donne du sacré
 Concile, une nuée de sçavans
 Theologiens condamne son er-
 reur, il ose bien traiter de *Casui-
 stes accommodans, pour eluder la
 force de ces decrets par leurs faus-
 ses interpretations*, des hommes
 de grand nom, luy qui n'en a
 point, & qui n'en peut preten-
 dre d'autre avec plus de justice
 que celui de Calomniateur, &

de Fauffaire.

Mais parce que je tâche de satisfaire nôtre Reflexionnaire, & que les Casuistes, qu'il nomme accommodans, ne le contentent pas, voyons s'ils s'accommodera de la Cõgregation du sacré Concile. Barbosa connu de tous les sçavans en produit une donnée le 28. Avril 1588. par laquelle il est permis de faire des dots aux Monasteres des filles, même *avant* la profession. Il dit donc que si la Religieuse venant à mourir pendant son année d'approbation, le dot avoit déjà été payé au Monastere, qu'il faut le rendre aux heritiers avec les fruiçts, si aucuns la Communauté avoit perçu, en déduisant le vivre & le vêtir. *Dos Novitie intra tempus probationis decedentis Monasterio jam soluta, heredibus Novitie est restituenda unà cum fructibus, si quos Monasterium percepisset, de-*

dato tamen victu & vestitu. S.
 Congreg. Concil. Que dira ic-
 le Reflexionnaire? reniera-t'il la
 Congregation qu'il invoquoit
 cy-dessus?

En voicy encore d'une autre
 maniere: c'est de la Congregatio
 preposée aux affaires des Evê-
 ques & des Reguliers du 28. A-
 vril 1588. Le dot, dit-elle, ou le
 aumônes faites en formes de do-
 pour les Novices, doivent estre
 payées en argent, & l'on ne per-
 met pas que l'assignation s'en
 fasse sur des biens immobiliers, ou
 sur d'autres rentes annuelles. *Dos*
seu dotales eleemosina solvi debent
in are, nec assignatio bonorum sta-
bilium, aut censuum permittitur.
S. Cong. Epis. & Regul. Voila de
 l'argent content, mais je ne sçay
 si le Reflexionnaire s'en conten-
 tera: ce n'est pas moy qui parle,
 c'est la Congregation.

La troisieme est du 15. de Mars

E v

1594. & qui ordonne que dans les lieux où il n'y a ny Marchāds, ny Banquiers, l'on mette les dots ou les aumônes faites en forme de dots entre les mains d'un homme de bien, & accommodé, qui s'oblige sans aucune exception de les rendre au Monastere toutesfois & quantes qu'il les demandera. *Dotes, seu dotales eleemosinae in ijs locis, in quibus non sunt Mercatores, aut Banchi deponi debent in manibus probi viri, & facultosi. qui ad omne mandatum Monialium, & absque alia exceptione soluturum se obliget. Sac. Congreg. Episcop. & Regul.*

La quatriéme Congregation va sans doute donner des convulsions au Reflexiōnaire. Qu'on se donne bien garde, dit-elle, de laisser les dots des filles qui prennent l'habit entre les mains de leurs parens, ou de leurs alliez,

nrais avant qu'elles prennent
 l'habit, qu'on mette effective-
 ment la somme chez un bon
 Marchand, ou chez une person-
 ne de bonne foy, & bien accom-
 modée, afin qu'aussi-tost que la
 profession sera faite, l'on en ache-
 te un bon fond qui rende du re-
 venu. *Dotales eleemosinae apud
 Monialium consanguineos, vel
 affines nullatenus relinquuntur,
 sed antequam puella habitum sus-
 cipiant, deponantur actualiter a-
 pud Mercatorem, vel penes aliam
 personam fide, & facultatibus ido-
 neam, ut statim professione emissâ
 in emptionem bonorum stabilium,
 & annorum reddituum illico im-
 plicentur. S. Cong. Epi^c. & Reg.
 6. Junij 1615.* Voila des precau-
 tions que le Reflexionnaire met-
 tra sur la sellette mais l'Eglise se
 moquera de ses sentences, qui
 n'ont de force qu'autant que l'i-
 gnorance ou la passion qu'il a

contre la vie Monastique leur en donnent.

Certainement il y a de bons parens & de bons heritiers qui ne manquent jamais au jour échu pour les pensions, mais il y en a un grand nombre qui occuperoient autant de tourrieres qu'il y a de pensions à toucher, d'où vient qu'après cent tours & retours il faut employer des Huissiers; car bien que celles, dont les heritiers mangent le revenu, ne vivent que sur le credit du Monastere, ils croient neantmoins donner par charité, ce qu'ils sont obligez de payer par Justice; ce qui cause de l'amertume aux Religieuses qui demandent ce qui leur est dû, & de la rage aux autres qui ne veulent payer. Si le Reflexionnaire vouloit, ou pouvoit, pour parler son langage, ouvrir les yeux, il verroit que par cette insatiable ava-

rice du bien Ecclesiastique, l'Angleterre a perdu ce qu'elle avoit de plus noble & de plus precieux, je veux dire la Religion, & tout le monde sçait que le plus grand obstacle que trouvent ces Insulaires à retourner au giron de l'Eglise, est fondé sur les grands biens des Ecclesiastiques, qu'ils ont incorporé dans leurs familles. Si le Reflexionnaire est capable de meditation, je luy donne ce sujet pour y vaquer.

Mais après qu'il s'est si malheureusement tiré de ces Canons, il employe quelques raisonnementes enjolivées de paroles, mais elles n'ont rien de solide. *Car comment, dit-il, accorder cette resolution de conscience pour les dots des Religieuses avec toutes ces Loix Ecclesiastiques, s'il est defendu aux Monasteres d'admettre un plus grand nombre de personnes que n'en peut soutenir le*

revenu annuel. Nous avons cy-dessus prouvé solidement qu'avec la permission on peut âjouter au nombre des Religieux & Religieuses pour de bonnes & avantageuses considerations, conformément aux Congregations des Cardinaux & autres Docteurs : & comme le Reflexionnaire s'appuye sur un fondement si ruineux, toutes les consequences qu'il en tire sont sans force, il âjoute. *N'est il pas vray que les Monasteres, suivant leur institution, ont esté fondez & dotez par les fideles, afin d'y recevoir gratuitement les personnes qui s'offriront à Dieu pour luy estre consacrées par les vœux ?* Je l'accorde pour quelques-uns, & non pour tous. *Que* s'il n'est pas pleinement satisfait, je veux les y comprendre tous. Donc il n'est pas permis aux parens, ou à ceux qui sont maîtres de leurs

biens de faire de nouveaux dots & d'accroître le bien des Monasteres dans lesquels ils entrent pour le reste de leurs jours. Donc ceux qui ont fait les premieres fondations pour quinze ou pour vingt personnes ont lié les mains aux fideles qui viendront après eux, en sorte qu'ils ne pourront faire de bien à ces maisons *sous quelque pretexte que ce soit* ? Et où est icy le sens commun ?

Je suis bien d'avis que les maisons des filles foncierement rentées doivent, autant qu'elles pourront, recevoir gratuitement de bons sujets quand ils se presentent, comme font les Religieux, & s'y rendre inexorables, c'est une espece de dureté, ou d'avarice qui ne répond point à la pieté & à l'intention de quelques fondateurs, & le public n'en est pas bien edifié : mais que pour cela ceux qui voudront accroî-

tre les anciens dots par de nouvelles aumônes en forme de dot, encourent des foudres, non plus que celles qui reçoivent ces dons, il ne sera jamais enseigné que par les Ennemis de la vie Monastique & de l'Evangile.

Il vient en suite à refuter la comparaison que font quelques Casuistes pour autoriser les dots des Religieuses en ce que le mariage bien que Sacrement, ne donne pas l'exclusion aux pactions des contrats & des dots qui y sont attachez, & dit là dessus qu'il y a bien de la difference, p. 76. en ce *que le mariage est un Sacrement naturel, & politique exposé par sa premiere institution à toutes les conditions de la volonté des hommes devant que Iesus-Christ l'ayt élevé à la dignité du Sacrement.* Il y auroit un commentaire tout entier à faire sur l'enveloppe de la difference qu'ap-

porte icy le Reflexionnaire :
 comme si depuis l'institution du
 Sacrement de mariage le Fils de
 Dieu avoit laissé la permission
 des corruptions , qu'on y remar-
 que tous les jours, à cause qu'el-
 les ont devancé cette sainte éle-
 vation. Car dites-moy, si la fille
 qui épouse un vieillard en veuë
 de ses biens , & cette autre qui
 belle & spirituelle s'engage à un
 stupide & à un ridicule , nonob-
 stant qu'elles sçachent & sentent
 bien l'aversion qu'elles en ont ,
 & les perils auxquels elles s'ex-
 posent en prenant des maris si
 peu convenables, parce que cette
 mauvaise pratique étoit en usa-
 ge avant que Jesus-Christ eût
 élevé le mariage à la dignité de
 Sacrement , l'Eglise sans se vou-
 loir *mesler en aucune sorte des*
conditions, les a remises en leur li-
berté ? Quoy ? l'Eglise condamne
 les dots des Religieuses , bien

que le temporel y entre, quand l'intention de ceux qui donnent, ou de celles qui reçoivent est corrompuë, & elle ne condamneroit pas les pactions criminelles, & les virieuses intentions de l'époux & de l'épouse, parce que la nature du contract sert de matiere au Sacrement ? Hé quelle Theologie ? la matiere donc en ce Sacrement couvre tous les défauts des conditions du mariage, & laisse la liberté d'y faire son compte le mieux qu'on pourra, d'autant que c'est *un contract naturel, & politique*, exposé par sa premiere institution à toutes les conditions des hommes devant que Jesus-Christ l'ait élevé à la dignité de Sacrement. Voila qui est bien joly & bien docte : mais chose étrange ! un homme qui a blanchi dans le peché fait un riche dot à sa bâtarde, la mariant à un homme de condition, mais

pauvre. Un autre adopte un jeune homme qu'il croit être vertueux , & luy donne tout son bien , ou la plus grande partie. La Republique le souffre, le Prince n'en dit rien, le Reflexionnaire y consent , & à une ame qui se retirera dans un lieu où Dieu est servy par des Anges en une chair mortelle, il ne luy sera pas permis d'y porter une partie de son bien, d'y bâtir une cellule pour elle en sa vie , & pour une autre après sa mort ? Certainement le Reflexionnaire qui donne lieu à de si terribles consequences , montre bien par là qu'il étudie plus à la politesse du langage qu'à la solidité des raisonnemens.

Il n'importe, pourveu qu'il gagne par la force , il ne se soucie pas des plus justes défenses ; c'est pourquoy à la fin de son troisième moyen il tire le glaive de S. Pierre, & la main de Justice du

Pag. 12. Prince, pour opposer une forte digue à ce qu'il n'y ait point d'autre dot que des pensions viageres; mais ces deux sages puissances ne vont pas si viste que le Reflexionnaire: Elles auront égard à ce que nous avons dit de si Sacré, pendant que nous suivrons pas à pas le quatriéme moyen du Reflexionnaire.

ARTICLE XI.

Quel est le quatriéme moyen du Reflexionnaire touchant la Reformation des Monasteres.

LE 4. interdire l'entrée des Monasteres à ceux ou à celles qui aspirent à la Religion hors l'année qui precedera immédiatement celle de leur Noviciat.

Si ces lieux Sacrez, où il y a tant d'exemplaires de vertu, étoient des Tripos, des Berlans & des Hôtels de Bourgogne, où l'on

apprend le blasphême, l'infideli-
 té & l'amour, le Reflexionnaire
 n'apporteroit pas de plus rigou-
 reuses precautions pour en ren-
 dre la demeure suspecte; mais que
 craignez-vous ? craignez-vous
 que ces aspirans apprennent de
 bonne-heure ce qu'ils doivent
 pratiquer toute leur vie ? Estes-
 vous de ceux qui conseillez de ne
 pas porter dès la jeunesse le joug
 du Seigneur si reCOMMANDÉ en
 l'Ecriture ? Ne craignez-vous
 point que demeurant au siecle, les
 garçons jusques à vingt-trois ans
 & les filles jusques à dix-neuf ans
 selon vostre pernicieuse constitu-
 tion, les occasions ne les men-
 nent à perdition ? Que voyent-ils
 dans le monde, qu'une Echole de
 vanité ? Qu'y voyent des garçons
 bien souvent que des peres dans
 l'ordure, dans le jeu & dans le
 blasphême ? En cette Echole qu'y
 voyent bien souvent les filles,

que des meres qui ordinairement mettent plus de temps à consulter une glace qu'à faire leur examen de conscience, ou à soigner aux affaires du ménage, des freres qui lisent sans cesse des Romans, dont l'impureté des discours remplit leurs esprits d'équivoques & d'infâmes fantômes? Que trouvent-ils dans la plupart des serviteurs & des servantes, que des complaisances criminelles à leurs inclinations?

Voilà cependant ce que ne craint point le Reflexionnaire pour ces jeunes plantes : Voilà cette Babylone qu'il leur laisse pour éprouver leur vertu ; il ne craint point qu'ils échoient auprès de tant d'écueils ; qu'ils se noient au milieu des tempestes, ou qu'ils brûlent parmy tant de flâmes ; mais pour la priere, pour les exercices, pour les mortifications, il les reserve à quand ils auront tâté aux delices du mon-

de & tombé dans ses filets sans
en pouvoir sortir : ô le Saint Di-
recteur !

Neantmoins, comme si ce que
nous venons de dire n'étoit rien,
il veut faire un problème inno-
cent de de son dogme parmy les
Docteurs, lesquels sur le temps
de l'entrée des aspirans à la Reli-
gion ne donnent pas à son but ;
& parce qu'il sçait que Saint
Thomas en son Opuscule dix-
sept, qui porte pour tiltre *contre*
ceux qui empeschent les enfans
d'entrer dans la Religion, fou-
droye contre luy & ses sembla-
bles, il le met en dispute avec
deux de ses Disciples, Saint An-
thonin & Saint Sylvestre, qu'il
dit n'estre pas de l'opinion de
leur Maistre en ce point ; mais
pour luy faire voir, & au Lecteur
un échantillon de ce Divin ou-
vrage fondé sur ce qu'il y a de
plus fort en l'Ecriture & chez

les Peres , je me contenteray de rapporter ce peu de paroles tirées du premier Chapitre. *Horum autem conatum nefarium præfiguravit Pharaon , qui , ut legitur Exodi quinto , objurgans Moysen , & Aaron volentes populum Dei ex Ægypto educere : Quare inquit Moyses , & Aaron sollicitatis populum ab operibus suis.* Voilà justement pour le Reflexionnaire.

Je dis bien davantage , comme je l'ay déjà manifestement convaincu de fausseté , je le tiens encore fort suspect en ce qu'il dit que Saint Anthonin & S. Sylvestre ne sont pas du sentiment de Saint Thomas touchant la demeure des enfans dans les Monasteres , auparavant qu'ils soient arrivez à l'âge de puberté : Tant s'en faut , S. Anthonin en sa troisième partie , tiltre *summa libri decretorum* fait cette question ,
 sçavoir

ſçavoir ſi les mâles & les filles qui ont eſté miſes dans les Cloiſtres par leurs parens avant l'âge de puberté, *ante adultam etatem*, ſont obligez d'y demeurer ayant atteint l'âge d'adulte, & il répond que non ; mais qu'ayant atteint l'âge de puberté ils peuvent en ſortir ſ'ils veulent ; par leſquelles paroles il n'improuve aucunement l'éducation des enfans dans les Monafteres avant l'âge de puberté.

Quant au ſecond qui eſt Sylveſtre Maiſtre du Sacré Palais au titre *de Religione*, queſtion dixième, il eſt tout en l'opinion de S. Thomas. On demande, dit-il, ſi les enfans peuvent eſtre mis par les parens ou par leurs Cûrateurs dans les Monafteres pour y prendre l'habit de la Religion devant l'âge de puberté, & il repond tout net qu'il n'y a point de difficulté, *decimo queritur utrum*

pueri impuberes possint Religioni à parentibus, vel Tutoribus offerri, ut intrent per habitus susceptionem, & dico quod sic. Aussi le Reflexionnaire n'a cité ny les paroles ny le lieu de ces Auteurs ; ce qui est ordinaire à ceux qui ne vont pas droit, & qui n'ont pas peu gagné quand ils ont empoisonné quelqu'un, & quand par les grandes fatigues qu'il y a à chercher & à examiner les passages qu'ils apportent, ils ont dérobé du temps à ceux qui sont capables de les combattre : S'il eût cité le lieu & les paroles, peut-être que nous aurions autrement répondu.

Tout ce qu'il dit ensuite des projets de la Congregation des Cardinaux & de Pie V. sur ce sujet ne nous arrestent point & ne le doivent faire ; il faut s'en tenir au Concile de Trente ; mais parce qu'il sentoît le poids que

fait l'autorité de S. Thomas en l'Eglise, & qu'il n'ignoroit que ce grand Docteur traite d'impie ceux qui directement ou indirectement comme luy empeschent les enfans de se donner de bonne heure à Dieu, qu'a-t'il fait pour parer à ce coup ? Il amuse le Lecteur par des contrarietez d'opinions faussement supposées entre luy, & ses disciples, afin d'en affoiblir la force.

Mais que sçauroit-il répondre à ce saint & sacré Concile, lequel en vuide la question en la session vingt-cinquième chapitre 17. où il est dit en termes exprés. Le saint Concile voulant pourvoir à ce que les Vierges, qui se consacrent à Dieu, fassent leur profession avec toute liberté, il statuë & ordonne que si la fille qui voudra prendre l'habit de la Religion a plus de douze ans, qu'elle ne le prenne pas, ny qu'elle, ny

toute autre ne puisse faire ses vœux qu'au préalable l'Evêque, ou en son absence, ou bien legittimement empêché, son Vicaire, ou quelqu'un député par luy, & à leurs dépens, n'ait diligemment examiné la volonté de la fille, & si elle n'est point contrainte à faire profession, ou si elle n'est point seduite par quelqu'un, & si enfin elle sçait bien ce qu'elle fait. *Libertati professionis Virginum Deo dicandarum prospiciens sancta Synodus statuit atque decernit, ut si puella qua habitum regularem suscipere voluerit major duodecim annis sit, nec eum ante suscipiat, nec postea ipsa, vel alia professionem emittat, quam exploraverit Episcopus vel eo absente, vel impedito, ejus Vicarius, aut aliquis eorum sumptibus ab eis deputatus Virginis voluntatem diligenter, an coacta, an seducta sit, an sciat quid agat.*

D'où il resulte selon le senti-

ment de plusieurs tres-celebres Docteurs, que le Concile permet qu'une fille puisse prendre l'habit de la Religion, même devant douze ans , puis qu'il fait une proposition conditionnée, à sçavoir, que si elle a plus de douze ans, pour lors il faut qu'avant prendre l'habit elle subisse l'examen de l'Evêque, à quoy elle ne seroit obligée si elle n'avoit pas douze ans.

Que si vous demandez encore ce que le Reflexionnaire répondra là dessus, ne doutez point qu'il ne dise que ce dernier decret du sacré Concile pour pouvoir prendre l'habit de la Religion à treize ou à quatorze ans, n'est pas plus judicieux que celui qui permet des dots ou de bonnes sommes d'argent sur le point de la profession ; que le Concile n'y entend rien, & qu'enfin il faut selon ses reflexions Evange-

liques , *interdire l'entrée des Monasteres à ceux, ou à celles qui aspirent à la Religion hors l'année qui precedera immédiatement celle de leur Novitiat*

En quoy je ne represente que ses veritables pensées , car puis que le S. Concile ne deffend point absolument qu'on puisse faire des dots; qu'il permet qu'avant l'âge de douze ans les filles puissent prendre l'habit de la Religion , pourquoy faire tomber ses foudres sur des testes innocentes où il ne pense pas ? quelle temerité de faire un Concile de sa teste qui annulle celui qui est tres-œcumenique ? Mais ne vous étonnez plus , & pour clôture de son quatriéme moyen , il sappe d'une seule periode non seulement tous les Monasteres de France , mais encore tous ceux que la pieté des fideles a fondé en l'Orient & en l'Occident.

*Et partant , dit-il , qu'est-il par
 besoin d'effrayer les jeunes gens ^{83.}
 avec l'image des Cloistres, & des
 autres austeritez Monastiques ,
 tandis qu'on voit fleurir dans
 l'Eglise un si grand nombre de Col-
 leges , & de Seminaires sainte-
 ment établis , qu'elle a proposé
 pour leur education ? Apres cela
 peut-on douter de la nouvelle
 apparition de Luther & de Cal-
 vin sous ces sacrileges reflexions ?
 Toutes les caques de poudre qui
 ont sorti de l'Arsenat depuis les
 guerres de François premier &
 de Charles quint, contenoient-el-
 les plus de salpêtre que le four-
 neau qu'il allume contre de si
 saints Instituts ? Ne voit-on pas
 clairement qu'il travaille de tou-
 te sa force à la sepulture des pau-
 vres Evangeliques ? Mais qui est-
 ce qui effraye les jeûnes gens des
 Cloistres, que vous malheureux,
 qui en faites avec une injustice*

& une impieté nompareille un
 seiour de faineantise , une vie
 d' Esclaves , & une maison de
 Simonie ? Combien de Papes,
 de Saints, de Martyrs & des plus
 habilles hommes du monde ont
 sorti de ces lieux , desquels vous
 ne voulez laisser autre souvenir
 que celuy de l'incédie de Troye.
 Combien de Vierges qui de leurs
 cellules se sont envolées au Ciel,
 & dont vous voulez étouffer le
 sacré germe, c'est à dire la suite
 pour peupler l'Amerique & la
 Guadeloupe ?

J'estime les Seminaires, ie les
 croy necessaires, & ie leur desire
 autant de perseverance que le
 Reflexionnaire leur donne de
 benedictions, Le sacré Concile
 de Trente en la session vingt
 troisiéme, chapitre dix-huit, les
 recommande avec des paroles
 pressantes , mais cela n'empesche
 pas qu'en la session 25. des Regu-

liers, chapitre premier il ne parle en termes magnifiques de la vie Monastique, disant *que des Monasteres bien reglès, l'Eglise de Dieu tire une gloire incroyable, & des services tres utiles. Non ignorat sancta Synodus quantum ex Monasterijs pie viventibus, & recte administratis, in Ecclesia Dei splendoris atque utilitatis oriatur.* Ce qui fait voir que le Saint Esprit a abandonné le Reflexionnaire, puisque parlant par le Concile, son langage est bien different de celuy de nostre miserable.

Je le repete encore vne fois. L'exacte discipline ne se trouve pas dans tous les Monasteres, mais si pour les defauts qu'on remarque en une condition il faut donner à son extinction, il faudra aussi détruire ce qu'il y a de plus saint & de plus auguste dans la religion, & dans l'estat, veu

que souvêt la corruption s'y glisse par le mauvais usage & par l'impieté de ceux qui en ont l'administration. Je ne sçay si le Reflexionnaire goustera ces veritez, mais je suis assuré qu'un esprit éclairé & bien intentionné ne sera pas plus satisfait de l'examen de son cinquième moyen que du quatrième.

ARTICLE XIII.

Comment dogmatise le Reflexionnaire en son cinquième moyen.

VOICX comment. *V. Faire distinction des maisons qui doivent recevoir des Pensionnaires, & cela jusques à l'âge de quatorze ans seulement, d'avec celles qui n'en doivent pas recevoir.*

Et parce que nostre antiregulier craignoit quelque ombre de contradiction entre le precedent moyen, & celuy que nous exa-

minons presentement , il les met
d'accord par une belle observa-
tion Pour cet effet dit-il , il faut
observer qu'il y a deux sortes de
Monasteres dans l'Eglise , les uns
sont proposés à l'Education des en-
fans , comme par exemple les com-
munités des Ursulines pour les
filles , & des Iesuites pour les gar-
çons , & les autres n'ont esté fondés
que pour y recevoir des Religieux
à proportion de leurs moyens.
Voila son reglement établi par
une si digne observation. Mais
il nous donne icy du fruit nou-
veau quand il met les maisons
des Peres Iesuites au nombre des
Monasteres. Les Papes & les
Roys , ceux-là dans leurs Bulles ;
& ceux cy dans leurs patentes ap-
pellent leurs maisons des Colle-
ges. Mais le Reflexionnaire
étend le trône de sa reformation
& la fabrique de ses termes sur
toutes les conditions qui sou-

tiennent contre son erreur que les vœux, & la vie religieuse sont fondez dans les Cōseils Evangeliques. Ne chicanons point sur le nom, disons seulement qu'il redoute ces bons Peres, il semble les flater les mettant à l'écart & les distinguant des autres, mais vous verrez bien-tôt que ses réflexions vont donner tout d'oit dans le département de leurs Pensionnaires.

Avant que d'y entrer, je voudrois bien qu'il eût prouvé, que les autres Monasteres n'ont été fondez que pour y recevoir des Religieux à proportion de leurs moyens. Il est constant que les Jesuites s'emparent pour l'éducation de la jeunesse. Les Princes du Sang, & les personnes de la premiere qualité qui leur confient ce qu'ils ont de plus cher, font des marques de leur pieté & de leur capacité. En effet, bien

que leur College de Clermont
 soit bloqué de toutes parts par
 d'autres qui l'environnent, les
 Carrosses ne laissent pas d'ouvrir
 les passages & de remplir leur
 Cour, & toutes les ruës voisines
 pour y voir avec admiration les
 beaux & utiles exercices de la
 jeunesse. Il y aura bien des an-
 nées de bissextes devant qu'il
 tombe sur une si sainte & auguste
 Compagnie, & leurs Ennemis
 ont beau speculer les Astres, leurs
 Almanachs n'y en trouveront
 point, Dieu qui est le maître des
 influences, & l'Eglise qui en re-
 çoit tant de secours, feront avor-
 ter tous les desseins & toutes les
 Propheties dont on les menace.

Je me r'appelle, & qu'une fois
 encore le Reflexionnaire me
 montre qu'il n'y a point eu d'au-
 tres maisons fondées pour ensei-
 gner la jeunesse, que celles qu'il
 a observées. Est-il si peu versé

dans l'histoire d'ignorer qu'autrefois les lettres étoient dedans les Cloîtres ? que delà elles sont sorties pour faire la guerre à leurs maîtres, & les payer de ruades, comme disoit Platon de son disciple Aristote ? Ne sçait-il pas que ce grand Ordre de S. Benoist pendant plusieurs siècles en a fait une profession publique ? que les fideles, pour subvenir à la nourriture des maîtres qui enseignoient leurs enfans, faisoient des fondations à ce dessein dans ces Religieuses Academies ? S'il en doute, qu'il demande quel étoit autrefois le Montcassin en Italie, & si Athenes avoit quelque chose de plus noble, & de plus fleuri.

Mais encore aujourd'huy en Espagne & en Italie n'y a-t'il pas des Cloîtres fondez pour enseigner, & qui ouvrent leurs portes & leurs Classes à la jeunesse pour étudier ? Mais quoy ? Monsieur

Messier d'heureuse memoire & Doyen de la Faculté de Theologie de Paris, & Monsieur Frocher Curé de Saint Nicolas du Chardonnet, ne disoient-ils pas publiquement qu'ils avoient fait leurs grandes études, & pris des leçons de Theologie sous les Professeurs du grand Convent des Jacobins de Paris ? cela est encore recent.

Quant aux Ursulines, quoy qu'elles travaillent utilement à l'education du sexe, elles ne sont pas seules ; Il y a encore d'autres Congregations de filles fondées à ce dessein, comme depuis nos iours la Congregation de Nôtre Dame sous la Regle de S. Augustin, à laquelle Dieu a donné tant de benedictions, & d'accroissemens, que les plus considerables villes de France en recoivent de l'utilité, & de l'edification, sans que pour cela les Ursulines soient

jalouses de leur vocation, & de leurs travaux, puis que toutes ne conspirent qu'à la gloire de Dieu & à l'instruction du sexe. Ce que je dis en passant pour faire remarquer que l'observation du Reflexionnaire manque dans sa division, qui n'est non seulement *tres-reguliere*, comme il dit, mais voire même absolument reguliere.

Mais je ne suis pas assez éclairé, je le confesse, pour penetrer dans la pensée du Reformateur touchant l'âge de quatorze ans qu'il donne aux Pensionnaires : car soit qu'il entende 14. ans pour être receu Pensionnaire, ou qu'étant déjà reçu, il faille en sortir à quatorze ans, je trouve de grandes absurditez en ces deux sens. Car d'interdire l'entrée aux Pensionnaires jusques à ce qu'ils aient atteint l'âge de quatorze ans, il y en a quelques-uns à cet

âge qui ont fait leur Rethorique : si le Reformateur veut faire déloger ces Pensionnaires à l'âge de quatorze ans , le commun des enfans n'est ordinairement en cet âge qu'en la troisième ou dans la seconde , que feront-ils donc ? Quitteront-ils leurs études , ou si on les changera de nourrices ? Expliquez-vous Mr. le Reflexionnaire. Neantmoins parce que toute sa pante donne à un peuple abondant pour l'employer au commerce, à l'Agriculture, aux Colonies, & aux Armées, il est à croire qu'il veut que de ces pensionnaires qui sont dans les Monasteres auxquels sur la fin , mais avec bien de la peine , & de l'équivoque , il donne le nom de College, les vns entrent dans les Boutiques , les autres dans les Fermes , & le reste soit destiné aux Colonies & aux Armées

pour peupler d'un côté & détruire de l'autre. Mais toute cette belle police n'est fondée qu'en l'apprehension qu'il a, qu'à l'âge de quatorze ans qui commence à discerner la pieté des maîtres & des maîtresses d'avec l'impiété siecle, ils se laissent gagner aux premiers attrait de la vertu, & de la vocation à la vie Religieuse

ARTICLE XIV.

*Qui découvre le sixième moyen
du Reflexionnaire touchant
la Reformation.*

6. **S**olliciter, dit-il, auprès de sa Sainteté la suppression des Monasteres qui manquent de fondation suffisante pour l'entretenement de douze Religieux, ou qui sont situés en un méchant air, ou qui sont bâtis dans les lieux où l'on ne peut probablement esperer de rétablir la regularité.

Hé bien dira le Reflexionnaire, voyez le temeraire censeur de

mon ouvrage, jugez maintenant si prenant tant de part à la santé de ces bons Peres & de ces saintes filles, je merite qu'il me traite d'impie, d'heretique, & d'ennemy public de la vertu. Je veux les tirer d'un méchant air, les oster des rochers & des marêts, & pourvoir à ce qu'ils vivent en une sainte Regularité, & apres tout cela on ne m'abbreuve que de fiel & de vinaigre ? Qui ne vous connoîtroit, seroit pris à la pipée. Mais en saine conscience vôtre libelle si scandaleux ne merite-t'il pas mieux une suppression que les lieux que vous designez, où le corps sacré du Fils de Dieu & son sang precieux ont été tant de fois immolez pour la remission de nos pechez; où les vou-tes, & les arcades de leurs Eglises jour & nuit ont servy d'écho aux loüanges qu'ils chantoient à la gloire du Tout-puissant : où les

murailles ont été quelquesfois teintes du sang qui sortoit des flagellations de ces saints penitens, où les pauvres ont receu tant d'aumônes, & les peuples d'edification.

Il y a du desordre en quelques-uns de ces Monasteres, mettez-y de bons reformez. La fondation n'est pas suffisante pour douze Religieux, servez-vous de l'Edit, & prenez de ceux ou de celles, *qui en beaucoup de lieux tiennent, & possèdent la meilleure partie des Terres & des revenus.* L'ombre des forests, & les vapeurs des marêts incommode leur santé, vous qui en êtes si soigneux, & le proviseur universel, abbatez les bois qui leur dérobent l'air, & desseichez les lieux qui les couvrent de vapeurs. Je ne m'étonne plus de vos guerisons miraculeuses, car l'extinction que vous dorez du

terme de suppression est une Medecine qui guerit de tous maux. Je sçay ce qui le tient, il regrette quelques bois, & quelques étangs qui adoucissent un peu les rigueurs de ces Saints solitaires. Il voudroit voir en leur place des muttes de chiens & des coureurs: des plumes pour des frocs, des écharpes pour des voiles, & des galands pour des penitens. Il voudroit y entendre le cor du Chasseur pour les Cloches. qui appellent au service de Dieu. Tout cela n'est-il pas injuste?

Je l'en croy luy-même, pourveu qu'il se ressouvienne de ce qu'il a dit au moyen precedent, *Que les choses qui sont destinées à un employ determiné par la pieuse disposition des fideles, & autorisées par la loy publique, ne doivent pas estre employées pour servir à un autre usage sans une extrême nécessité ;* Sur quoy je suis assuré

que vous n'aviez pas destiné *cette regle de droit qui selon l'usage ordinaire de la prudence humaine* doit être inviolablement observée, pour condamner votre sixième moyen. En effet, où étoit votre prudence mondaine quand vous avez mis ce beau discours si près de votre suppression? Les Monasteres dont la fondation n'étoit que pour dix, a été déterminée par la pieuse disposition des fideles, & autorisée par la loy publique qui est le consentement de l'Eglise, & du Prince, comment osez-vous donc violer impunément *cette regle de droit qui doit être inviolablement observée, particulièrement depuis la Bulle d'Innocent X. 1654. dont nous allons parler.*

Et de rechef si ces lieux écartez, si ces saintes solitudes mal placées en vostre teste, ont esté destinées par la pieuse disposition

des fidelles, afin de tirer ceux qui aspirent à la perfection de l'embaras, & du commerce du monde; comment pouvez-vous changer la face & la nature de ces bastimens, & mettre des Ecuries en la place des dortoirs, & des cuisines en celle des chapitres? Que vous en meritez un bon? Mais si ces saints Fondateurs sortoient de leurs sepulcres, ne vous diroient-ils pas que vous troublez leurs cendres, que vous renversez leurs intentions, & que vous faites sur le papier, ce que vos predecesseurs Luther & Calvin ont fait dans les Provinces?

Où est cette extrême necessité, puis que pendant tant de siècles leurs peres ont blanchi en ces lieux que vous dites si mal sains, puis que la nourriture, sans que vous y ayés de rien contribué, ne leur a jamais manqué? Combien d'Eglises Collegiales où la

fondation n'est que pour six ou pour huit Chanoines même en des lieux solitaires ? Faut-il pour cela faire monde nouveau , & prophaner ce qui est destiné a un usage sacré ? S'il y a quelque desordre, n'est-il pas facile d'y apporter remede par quelqu'un de ceux que nous avons marqué ? Apres tout, si le concours des deux puissances l'ordonne, ainsi que vous le desirés , les Cloches & les Autels ne crieront plus vengeance contre vous. Jusques là vous n'entendez des premieres que des imprecations, & des seconds que des clameurs, & des gemissemens des Martyrs , qui reposent sous ces tables sacrées.

Neantmoins nostre homme ne se rend pas encore , il veut persuader la necessité de sa reflexion par le dessein de quelques Generaux, & particulierement de celuy des Minimes pour les petites maisons

maisons de son Ordre qui sont
à la campagne , & qu'Urbain
VIII. avoit eu la volonté d'y re-
medier.

Mais voicy un coup de massüe
qui abbat tous les Monasteres, où
il n'y a pas douze Religieux, si on
en croit le Reflexionnaire, il est,
dit-il, d'Innocent X. qui con-
somma les desseins de ses Prede-
cesseurs, par les Bulles de l'année
1649. & de 1652. lors qu'il les fit
publier & executer dans toute l'é-
tendue de l'Italie. Il demembra
ces Monasteres du Corps des Con-
gregations Religieuses, & il fit
ensuite la distribution de leurs
biens selon la diversité des lieux,
soit aux Hospitaux des Villes, soit
aux Seminaires des Evêques. Il
y auroit quelque chose à conte-
ster en ce discours : la Bulle de
l'an 1649. ne parle point de sup-
pression, elle commande aux Su-
perieurs des Ordres d'informer

pag.
90.

des revenus , & des facultez de telles maisons , & d'en rendre compte, parce que sans parler des petites , le nombre des Monasteres de l'un & de l'autre sexe est si grand en Italie qu'il surpasse infiniment celuy que nous avons en France.

Il est certain qu'Innocét X. remarqua des abus en plusieurs de ces petites maisons dans quelques-unes desquelles il n'y avoit que deux ou trois Religieux ; qu'elles servoient quelquesfois de retraites aux criminels , que l'oïiveté y regnoit, qu'il y en avoit de mal situées, & qu'en un mot la regularité n'y étoit exactement gardée , mais il ne fait pas des propositions generales comme le Reflexionnaire qui censure tout sans restriction , & sans aucune distinction. Neantmoins le même Pape ne fut pas long-temps sans reconnoître que cette distra-

tion & suppression des Con-
vents étoit préjudiciable aux
peuples & à la dévotion des fide-
les ; c'est pourquoy deux ans a-
près, qui fut l'an 1654. Il rétablit
ces maisons & les rendit aux Or-
dres Religieux pour de bonnes
raisons.

Voicy la Bulle revocatoire. *Vt
in parvis Regularium Virorum
Conventibus à S. D. N. Innocen-
tio Papa X. constitutione, quæ in-
cipit, Instauranda primum suppres-
sis, ac deinde ad ipsius constitutio-
nis limites ob rationabiles causas
in pristinum statum Regularem
restitutis, & ipsis denno concessis,
pie & Religiose vivatur, ac regu-
laria instituta, quoad exactius fie-
ri potest, observentur.* Il est vray
qu'il en demeura quelques-uns.
Mais après cela que diront les
Lecteurs, que penseront-ils du
Réflexionnaire ? Où est sa foy ?
où est son honneur ? il est peut être

sans cela aussi bien que sans nom.
 C'est bien plus, le même Pape Innocent X. se contenta de six Religieux de bonne vie en ces petits Convents, entre lesquels il y eût pour le moins quatre Prêtres Reguliers d'un âge mûr. *Inter ea voluit sua Sanctitas ut in eorum singulis Conventibus ali debeant, & re ipsa alantur sex Religiosi probata vita, ex quibus quatuor ad minus sint Sacerdotes mature etatis.*

Après cela nôtre devout Reformateur fait le Cassian, & represente les douceurs, & les frayeurs de la solitude: ses perils & ses precipices, & entr'autres de ses dignes reflexions là dessus, il dit, *ne c'est être de nature, & non pas sanctifié que de hayr & fuir le genre humain sans dessein & sans soin de contempler, & servir Dieu*: Je laisse aux beaux esprits de faire le commentaire d'une si eloquente

periode ; mais quant à moy qui n'ay pas ce talét , je me sens seulement obligé de luy demãder, d'où il sçait , & par quelle revelation, que ceux qui habitent és lieux sacrez, n'ont pas *dessein de servir* Pag
Dieu : Comment encore pour 93.
venir à l'extinction de ces benites Cellules il ose non pas soupçonner , mais publier *qu'elles* 94.
servent le plus souvent de retraite aux crimes , & d'entretien à l'oisiveté. Il ne dit pas quelquefois, mais *le plus souvent* : Il ne parle pas seulement des maisons qu'on dit être relâchées , mais il y comprend sans distinction les plus reformées. Il faut avoir bien plus de prudence & de pieté que vous, pour ne pas visiter les ruelles de vos lits.



ARTICLE XV.

Du septième moyen de la Reformation du Reflexionnaire.

7. **P**rendre une ferme & constante resolution de ne plus promettre de nouveaux établissemens.

Il faut que les Temples des Religieux soient des mosquées de Mahomet, ou des synagogues de Juifs, puis qu'il faut prendre, au sentiment de nôtre Reflexionnaire, une ferme & constante resolution de ne plus permettre de nouveaux établissemens. Ne te prepare point, Lecteur, aux preuves solides que requiert une maxime si importante, & si cruelle, tu y serois trompé avec moy. Voicy tout ce qu'il dit pour s'appuyer en son examen. *Ce moyen n'a pas besoin d'un plus ample éclaircissement, d'autant qu'il est*

notoire à tout le Royaume, que la multiplication des Monasteres est la source de leur indigence, & de leur relâchement, & de leur desordre. Quand je recommencerois icy à invectiver contre une si fausse & cruelle médifance, tout le monde me louëroit. Je ne diray rien sinon que cét homme s'érige perpetuellement en Censeur, & en Dictateur de la Monarchie Françoise, qu'il veut lier les mains au Fils aîné de l'Eglise, & le priver de la gloire & du merite des Roys ses Predecesseurs, qui ont fondé tant de saints lieux & qu'ils ont honoré de leur presence. Si vous disiez la multiplication sans de bonnes rentes, vous donneriez moins de prise, mais condamner la multiplication sans conditions, ce n'est rien autre chose qu'une continuation de vôtre hayne contre ceux qui aspirent à la perfection.

Mais puis que vôtre zele est d'une si grande étendue, puis que vous brûlez de l'amour de Dieu, que la prophanation de ses Temples vous met aux agonies, que la perte des ames vous déchire les entrailles, & qu'en un mot il faut éteindre les maisons Religieuses en France, qui n'ont moyen d'entretenir douze Profex, comment ce divin zele souffre-t'il une infinité de Parroisses à la campagne, où il n'y a qu'un Curé sans Vicaire, ou un Vicaire sans autre Prêtre ? Comment souffre-t'il que tant d'ames y meurent sans confession, les autres sans communion, & plusieurs sans aucun Sacrement ? Ce zele est-il endormy quand il apprend que la liberté si nécessaire à la confession se voit gênée lorsqu'il n'y a qu'un Prêtre quelquefois vicieux (Dieu nous garde de faire des propositions unives-

nelles comme vous) auquel on ne peut pas, ou avec confiance, ou avec devotion découvrir son interieur ? Un petit Convent de bons Religieux au milieu de ces lieux dépourvus de secours ne feroit-il pas grand bien, & à l'Eglise, & aux fideles qui cherchent le repos, & l'edification ? Croyez-vous que toutes les Parroisses de l'Eglise Gallicane soient comme celles de S. Eustache, & de S. Paul de Paris ? Allez un peu dans les Provinces, entrez dans les villages, écoutez les clameurs d'un pauvre peuple, & les gemissemens des gens de bien. Mettez quatre Prêtres où il n'y en a qu'un, & six où il n'y en a que deux. Les bons Evêques y font tout ce qu'ils peuvent, mais ils n'ont pas tant de moyens que vous.

Que si à cause du méchant air, & de la situation incommode des

lieux où demeurent ces bons pères, & ces Saintes filles, leur santé vous est si pretieuse qu'elle altere la vostre, & donne jusques à la suppression de leurs maisons; comment souffrez-vous encore que tant de bons Pasteurs soient souvent éloignez d'un quart de lieuë de leurs Eglises, ou que les Temples soient sur des eminences, qui leur font perdre haleine, & à leurs Parroissiens devât qu'ils aient monté jusques à leurs Autels? Comment endurez-vous que d'autres Eglises soient dans des valons environnez de Marais, qui en rendent les approches fâcheuses aux fidelles? Et partant puis qu'un si mauvais air, une situation si incommode, & le service de Dieu si mal fait en ces lieux, sont des causes raisonnables pour les supprimer. Travaillez-y donc efficacement, autrement vous ne manquerez point.

d'attirer sur vous l'indignation de ces pauvres Pasteurs qui entrent tout droit dans la hierarchie, voyans que toutes vos tendresses sont pour les Reguliers, qui ne sont que des troupes auxiliaires. Voilà un échantillon des omissions de vostre zele que je vous avois promis de marquer. Vous n'ignorez-pas dans le secret de vostre cœur, que si nous voulions faire des Reflexions sur vostre condition & sur celles de vostre secte, nous en donnerions au public plus de deux bons volumes in folio. Nous ne voulons pas que leur lecture, comme celle de vostre petit, mais pernicieux libelle, serve de disposition à faire la Scene de Charenton au grand scandale de l'Eglise & de ses veritables enfans.

ARTICLE XV.

Quelle est la conclusion de l'ouvrage du Reflexionnaire.

C'Est de payer les objections qu'il avoit formées au commencement de son livre, & dont il a réservé la solution à la fin; mais de quelque côté qu'il se tourne, il faut qu'il fasse banqueroute à son honneur aussi bien qu'à sa conscience. Pour étouffer les justes plaintes de ceux qui s'éleveroient contre lui, il presuppse trois choses qui sont les fondemens de toutes ses extravagantes Reflexions.

Le premier fondement est, que l'âge de seize ans déterminé par le Sacré Concile de Trente, & pratiqué en toute l'Eglise universelle est une precipitation, & nous avons clairement montré

combien son attentat estoit temeraire & criminel, puis que le S. Esprit preside aux Conciles, puis que tant de sçavantes, de blanches & de Saintes Testes y ont travaillé, & puis qu'enfin le Reflexionnaire avouë luy-mesme que cette affaire fût balancée en trois opinions, lesquelles se rangerent toutes à une seule, à sçavoir, à seize ans pour les Professions Monastiques.

Son second fondement est aussi ruineux que le premier, quand il dit que la voix des Conciles, l'autorité des Coutumes, le credit des Ordonnances ne contiennent ny precepte ny conseil sur le temps de la profession des vœux. Et nous avons fait voir si manifestement le contraire par le Concile de Trente, qui est la regle que nous devons suivre, qu'à moins d'estre aveugle on ne peut le contester: mais afin qu'il s'en ressouvienne

mieux, & s'il luy reste encore quelque point d'honneur, & d'intelligence de tout ce que j'ay dit dans le corps de ce petit ouvrage, je ne repeteray que ce passage du Sacré Concile de la session vingt-cinquième, chapitre seize. *Finito tempore Novitiatus, Superiores, Novitios quos habiles invenerint, ad profitendum admittant, aut e Monasterio eos ejiciant.* Après cela, est-il possible qu'il y ait des Ames si perduës, que sous pretexte d'une éloquence fardée, elles travaillent à la ruine des autres, & de celles qui sont de la dernière consequence?

Le Sacré Concile dit expressement que l'an d'approbation estant expiré, c'est à dire, à l'âge de seize ans, comme il se voit au Chapitre quinziesme de la session 25. si depuis quinze ans jusques à seize ans les aspirans ont fait leur Novitiat, & que les Supérieurs

& Superieures des maisons Religieuses les trouvent capables de faire Profession, ils sont obligez ou de les recevoir ou de les chasser du Monastere, *finito tempore eos admittant vel ejiciant*; & comment appelez-vous cela? Ce que le Concile Ordonne n'est-il pas precepte? ce à quoy il exhorte, n'est-ce pas un Conseil? Mais ce qui oste la liberté à un homme de disposer autrement, sur ce qui luy est prescrit par la Loy, à moins de quelque cas extraordinaire, ne luy est-il pas un precepte? Le Concile veut qu'au mesme-temps que l'année d'approbation sera finie, les Superieurs des Communautez recoivent les Novices à seize ans s'ils les trouvent capables, ou qu'ils les renvoyent au siecle, s'ils ne s'ont pas idoines pour la Religion; & vous osez soutenir, *qu'il n'y a aucun precepte ny conseil de Con-*

eise, sur le temps de la Profession des vœux ? Il faut que vous ayez bien le mariage en teste & la Virginité en horreur. Enfin son troisième fondement consiste en l'autorité de l'Eglise Gallicane affirmée par la puissance Royale : Mais sans blesser le respect qui est dû à ces deux grandes puissances, nous avons déjà dit, que leur piété accompagnée d'une sagesse incroyable n'attentera jamais sur les Sacrez Canons, & sur les Decrets Generaux de l'Eglise. La puissance du Roy qui fait trembler tous ses ennemis, & les lumieres de nos Prelats qui ébloüissent tous les autres, consulteront auparavant le S. Siege, & ils ont assez de credit pour obtenir ce qui sera juste sans suivre l'impetuosité & la furie du Reflexionnaire, qui creuse des precipices pour y faire tomber les Ames innocentes ; ces trois fondemens

ruinez , le reste n'est que de la
 crème foïettée. Mais dautant
 qu'il y a encore quelque chose à
 débrouïller sur ses pensées , j'ay
 resolu d'ajôûter deux ou trois ar-
 ticles aux precedens , pour con-
 soler nostre Reformateur, & pour
 desabuser le vulgaire.

ARTICLE XVI.

*Que le nombre des Religieux &
 des Religieuses en France , n'est
 si grand comme on le pense.*

Bien que les Miroirs soient
 un jeu de la nature favorisé
 de l'Art ; toutefois ils ne réjouis-
 sent point plus agreablement la
 veuë qu'en la multiplication des
 objets, représentant bien souvent
 dix testes sur une glace , quoy
 qu'il n'y en ait qu'une sur les
 épaules de celui qui s'y presente.
 Il faut que par hazard le Refle-
 xionnaire passant sous les Char-

niers de S. Innocent y ait trouvé quelque Moyne, dont le froc ayant porté dans une de ces glaces, il ait conclud delà que dans les terres qu'occupent les reclus, le nombre en est immense, puis qu'ils'en trouve bien dix en un si petit réduit.

Ce que cét Art maintenant familier produit avec un peu de plomb & de vif argent se renouvelle en l'imagination du Reflexionnaire, qui fait le nombre des Cœnobites plus grand en son cerveau qu'il n'est hors ses espaces imaginaires. S'il a autant de credit que de curiosité, il pourra voir chez les Magistrats la description qui en a esté faite, & après cela il confessera avec beaucoup d'autres qui ont esté desabusez, qu'il mettoit en son compte des milliers pour des milles, & que toutes les Communautéz Religieuses en France ne sont qu'une

petite poignée de sable à l'égard
des Seculiers qui y surpassent
l'Arene de la Mer.

I'attens de son zele une réponse
là dessus, & de la fidelité de son
Arithmetique le dénombrement
au vray qu'en attend le public.
Cependant, il luy seroit aussi me-
ritoire d'employer les invectives
de sa plume contre des milliaffes
de faineans qui fourmillent sur le
Pont neuf, & dans le Pré aux
Clercs, qu'il doit luy estre hon-
teux de la tourner contre les ser-
viteurs & les servantes de Iesus-
Christ; mais ils ont tout le bien,
dit le Reflexionnaire. Un petit
article là dessus.

ARTICLE XVII.

Du bien de l'Eglise en France.

L'On ne peut nier que l'Eglise
ne possede beaucoup de bien
en France; mais que pourra prou-

ver par là nostre Reflexionnaire, sinon que la pieté des siècles passez a esté plus grande que celle de celuy où nous vivons: S'il veut prendre nos Peres pour des cruches & les Saints pour des prodiges, il pourra me démentir: cependant à l'entendre parler & ceux de sa cabale, vous diriez que l'Eglise est un abyssine dans lequel on a jetté des richesses immenses aussi infructueuses à la Republique, que les lingots d'or qui sont cachez dans le fond de la Mer.

Pour bien connoistre ce que c'en est, voyons la distribution de ces grands biens que vous comptez dans les Evêchez, dâs les Chapitres & dans les Ordres de S. Benoist, de S. Bernard, de S. Augustin des Celestins, des Chartreux, & des Prémontréz, qui sont les grands Terriens des Cloistres: car pour les Beneficiers, ils sont ordinairement renvoyez aux par-

ties casuelles. Pour le faire court
je ne diray rien icy de ce qui re-
garde les Benefices qu'on appelle
purement Seculiers, je ne parle-
ray que des biens Claustraux qui
donnent si fort dans la veue du
Reflexionnaire.

Ils sont grands à la verité, &
dés à present ou bien-tost on en
sçaura la valeur; mais tous ces
biens sont-ils pour les Moynes &
pour leur usage? Cét Abbé qui a
cent millivres de rente, cet autre
cinquante mil écus, ont-ils tout
cela du patrimoine de leurs mai-
sons? Leurs ancestres ont-ils lais-
sé des partages si gras à leurs ca-
dets? Ne sont-ce pas des liberali-
tez du Roy qui a voulu recom-
penser leur vertu ou les services
de leurs peres par la puissancc que
l'Eglise luy en a donnée? Tous
ces Alcôves dorez, tous ces ri-
ches Buffets, routes ces Tapisse-
ries de haute-lisse, ces pyrami-

des de Perdreaux , le nombre de tant de serviteurs & de coureurs, viennent-ils des coffres de leurs parens ?

Mais le secours qu'ils donnent à leurs freres, quand il faut les remonter après quelque disgrâce de campagne pour le service du Roy, ne vient-il pas des Fermiers de leurs benefices ? les uns ne donnent-ils pas des charges à leurs neveux , les autres des mariages en forme d'aumônes à leurs nieces, ou à d'autres heritiers qui trouvent bon les quarts-d'écus Claustraux , quoy qu'ils n'en ayment ny les cucules ny les carotes ? Tout cet argent, à la verité, vient des Cloîtres, mais il n'y demeure pas, & il faut que S. Benoist, & les autres fondateurs qui sont en gloire, voyent cela par la conformité qu'ils ont à la volonté de Dieu.

Leurs enfans sont en terre &

que leurs peres font au Ciel, après quoy leur portion est telle, que nonobstant le mesurage du fameux Cabaretier il ne voudroit pas y être réduit. Aussi y a-t'il pl^r de substance en une piece de bœuf tremblante qu'en dix paniers de haran, & partant n'est-il pas juste de donner un peu de vin à ceux qui ne vivent le plus souvent que de légumes pour fortifier leurs estomachs, & le rendre plus vigoureux à chanter les loüanges de Dieu; mais ce qui ne passe pas par l'entonnoir du critique dépensier n'est pas bien mesuré.

Neantmoins, dit le Reflexionnaire, tout brille dans les Eglises de ces reclus, & de ces recluses. On ne voit que Chandeliers d'argent sur leurs Autels, que des Lampes massives dans lesquelles le baume brûle jour & nuit, qu'Ornemens couverts de perles

& de diamans, & parmy tout cela il y a souvent plus de vanité que de veuë de la gloire de Dieu qui leur sert de pretexte. Les pauvres ne se trouveroient-ils pas mieux de ces Superfluitez ? Voilà le langage de celuy qui tenoit la bourse du Fils de Dieu lors que la Magdelcine épanchoit sur sa tête une boëte d'onguent précieux. Mais sçavez-vous bien, Signore le Reflexionnaire, que ces peintures, que ces riches & fastueux Chasubles viennent de leurs épargnes, & de leurs jeûnes, afin de faire connoître à ceux qui l'ignorent, la grandeur du Maître auquel ils ont consacré leurs biens & leur liberté ?

Joignez-vous à ces Sacrileges qui ruïnerent le Temple magnifique de Salomon, mais qui n'étoit que l'ombre des nôtres, puisque vous portez vôtre censure sur nos Autels. Entrez dans les senti-

Sentimens des Juifs qui cruci-
fient derechef JESUS-CHRIST
dans leurs Synagogues, puis que
vous preferez la manne cachée
dans l'Arche d'Alliance à la rea-
lité du sacré Corps, & du Sang
précieux de nôtre Sauveur, qui
repose dans nos Tabernacles.
Mais puis que vous êtes si amou-
reux de la vie spirituelle, ne
croyez-vous pas que les perles,
& les diamans, qui couvrent les
ornemens employez aux Myste-
res divins, sont mieux placez
que quand ils parent une carcasse
bien souvent criminelle pour
blesser de folâtres Amans ? Que
ces lampes, qui rendent homma-
ge au vray Dieu ont plus de grace
& de merite que tous ces super-
bes brillans, qui quelquefois ne
donnent leur lumiere dans les
balets que pour y faire des meur-
tres spirituels ?

Ne dites donc plus que les

H

Cloîtres tiennent tous les biens des familles, que les richesses qui tombent entre leurs mains tombent dans un abyfme, & que par ce defordre la Republique y fait des pertes notables, car pour cel dernier je vais vous montrer le contraire, pourveu que vous ayez l'esprit docile.

ARTICLE XIX.

Que la multiplication des Monastères n'est point prejudiciable au bien de la Republique.

IE voy le Reflexionnaire qui leve la tête, & qui ouvre les oreilles au son de cette proposition. Mais comme toutes les puissances de son ame se r'enferment dans le plus massif de tous les elemens, il a si grand peur que la terre luy manque, que pour empêcher ce vuide il ferme les

avenues à tous les bâtimens des nouveaux Monasteres. Cette petite digression n'est pas hors de propos, puis que les Terres employées aux bâtimens, & à la fondation des Monasteres, ne sortent point de la Republique, tant s'en faut qu'ils luy sont utiles.

En effet, les ignorans qui bien souvent censurent la conduite des Princes, parce qu'ils font des dépenses immenses en la magnificence des bâtimens, sont corrigez par les sages qui disent avec justice que de toutes leurs dépenses il n'y en a point de si bien employées que celles qui paroissent en ces superbes edifices, veu que par là leur argent se répand dans la Republique. Sur ce pied je demande au Reflexionnaire si lors qu'on bâtit un Monastere ceux qui travaillent aux carrieres de pierre n'y trouvent pas leur

compte, si le bois necessaire pour la charpente, le plâtre pour les planchers, la tuile pour les fales, le fer pour les grilles, l'ardoise pour la couverture leur sont gratuitement donnez. Si le salaire des Artisans n'a point d'autre recompense que des *Ave Maria*, & des *Dieu vous le rende*.

Mais après que les bâtimens sont achevez, que la clef est dans la serrure, & les Religieuses logées dans leurs Cellules, le pain, la chair & le poisson qu'il faut pour leur nourriture, les étoffes pour les habiller, les drogues pour les medeciner, & les ouvriers pour l'entretienement des maisons de ces gens de vœux, ont-ils quelques privileges dans les Conciles, ou dans les Ordonnances Royaux qui les exemptent de mettre la main à la bourse? ne faut-il pas tirer ou des presens, ou des rentes des dots qu'on leur

a donné quand ils ont quitté le monde, & fait profession dans la Religion ? Ne voyez-vous pas que cet argent retourne ou aux halles, ou dans les boutiques des Marchands, & ce qui est remarquable sans banqueroutes, sans blasphemes & sans injures quand il faut payer.

Vous retournez à la terre, & vous pensez nous fasciner les yeux par cette objection, combien de Fermes de campagnes, de prairies & de fiefs dépendent des Monasteres qui incommodent leurs voisins, & qui sont tombez en main morte ? ne seroient-elles pas mieux en celles des vivans ? Vous diriez à ouïr de si solides raisonnemens que les Terres sont devenuës steriles au moment qu'elles appartiennent à des Communautéz Religieuses, que les abysses se sont ouverts & qu'elles sont absorbées. Qu'il n'y a

plus de Tailles pour le Roy, de grains ny de fruits pour la Republique, & qu'enfin c'est un commencement de la fin du monde, où les morts sortiront de leurs sepulchres, & que les laboureurs ne seront plus necessaires.

Pour desabuser le Reflexionnaire, s'il en est capable, je luy demande si les Monasteres abandonnent leurs Matines & le service Divin tant du jour que de la nuit pour faire les vignes, fumer les Forests, & pour faire la recolte de tous leurs biens? N'y a-t'il pas des ménages entiers de seculiers qui habitent leurs Fermes, qui cultivent leurs Terres, & qui trouvent leur compte comme dans celles des gens du monde? L'argent de leurs dots mis en rentes constituées ne roule-t'il pas dans la Republique & dans le negoce où bien souvent il fait naufrage? Leur dépense est

grande soit des hommes soit des filles , les choses en sont plus cheres. Quant au premier, je suis assuré que vous ne voudriez pas tant de jeûnes qu'ils en ont, & pour le second c'est de l'argét qui vous retourne , & qu'après tout, comme nous avons dit , on ne leur livre les vivres & les habits qu'au prix pour les seculiers , & encore plus cher suivant ce commun , & pernicieux axiome que le bien des Ecclesiastiques est pain beny pour les Laiques. Que je vous désabuse encore une fois; si ces solitaires étoient demeurez au monde, n'auroient-ils pas vécu ou de leur patrimoine , ou de leur travail , ou des aumônes des fideles ? N'y a-t'il pas des Hospitiaux qui sont des Cloîtres forcez, où la subsistance est plus forte que celle de beaucoup des volontaires ? Le travail des mains est-il plus noble que celui de

l'esprit ? Pourquoy regrettez-vous donc qu'ils souffrent par élection & par une vertu Evangelique ce qu'ils seroient obligez, je parle de quelques-uns, d'endurer au siecle par nécessité, & sans merite ?

Je passe plus avant, quand il n'y auroit ny vocation ny merite en ces retraites, je dis que la Republique en tire des avantages. Il n'y a point de Sages qui n'approuvent la Loy du Prince en faveur des aînez, & l'Ecriture même leur attribue des benedictions particulieres. Il est amer aux Cadets qui sont sortis d'un même Pere & d'une même Mere, que la nature ou le hazard faisant sortir le premier un moment devant le second, l'aîné ait la benediction de Jacob ; & l'autre, la disgrâce d'Esau, j'entends pour le temporel. Et si vous demandez pourquoy cela se pratique, on vous

répond incontinent que c'est pour conserver la splendeur des maisons dont l'éclat seroit affoibly par le nombre des enfans, s'ils partageoient également; Pourquoi en voulez-vous donc si fort au nombre des Religieux & des Religieuses, puis qu'en cela vous accordez la nature avec la grace, & la Politique avec l'Evangile?

Combien y a-t'il de gens dans la robe qui ne seroient que dans les boutiques, & d'autres qui ont des Charges de Capitaine dans les Armées, qui n'y seroient pas Lieutenans, si leurs freres eussent demeuré au siecle, & conservé le droit d'aînesse, ou celui de leurs partages? Croyez-vous que cette Damoiselle eût trouvé un President au mortier pour son Epoux, & l'autre un Comte, ou un Marquis, si deux ou trois Cadettes n'avoient pris la bure & le cha-

pelet pour laisser à Madame la

H v

Marquise la panne & les colliers de perle ?

Aussi quand les Huguenots sont au large, & qu'ils peuvent en toute liberté découvrir leur interieur à leurs amis, parmy les incommoditez de leur Religion ils comptent celles de n'avoir pas ces heureuses décharges des familles comme les Catholiques. Benissez-donc Dieu de ce qu'il donne aux solitaires le dégoût du monde & l'amour de la vie Religieuse. Ne censurez plus la multitude des Monasteres, qui apporte tant de commoditez à la République, qu'il seroit à désirer qu'il y eût plus de Religieux dans les Cloîtres que de seculiers dans le monde. Je suis perdu dans l'esprit du Reflexionnaire, si je ne prouve cette dernière proposition. Pour me conserver dans son estime que je tiens précieuse, & pour le tirer du chagrin

où les derniers articles l'ont plongé , il faut faire le dernier effort.

ARTICLE XX.

Que le nombre des Religieux & des Religieuses de vroit surpasser celui des enfans du siecle.

AV lieu d'egayer le Reflexionnaire comme je pensois , je le voy pâmé au seul tiltre de cet article ; mais ce transport à son cerveau , n'est pas ce qui me met plus en peine, c'est de luy persuader la verité de ma proposition , ce qui sera tres difficile, dautant que cet homme est tout dans les sens, & que les demonstrations, demandent une suspension de ces Brutaux pour rendre l'Ame plus vigoureuse dans son operation.

Neantmoins je voy quelque jour qui me donne esperance ;

Car il tombe d'accord que la vie des Solitaires, *élève promptement à la participation de la nature Divine*; que *c'est une vertu Divine & accomplie*; & qu'en un mot elle fait *des victimes innocentes*. Cela supposé, je dis avec les Doctes que les choses les plus parfaites sont ou doivent excéder le nombre des moins parfaites. Ainsi Dieu n'ayant pas eû de plus noble veuë en la creation du monde que la perfection de l'Univers, tant plus ses parties sont parfaites, leur nōbre doit se trouver le plus grand; à cause de quoy nous voyons que l'étendue des corps Celestes surpasse infiniment celle des corps qui sont corruptibles; & partant tout ainsi qu'on juge de l'excez des corps par l'excez de la quantité, on raisonne de la mesme façon sur le nombre des substances separées de la matiere; Duquel principe les Theo-

logiens se servent pour prouver que le nombre des Anges excède incomparablement celui de toutes les especes & de tous les individus qui sont sous le rond de la Lune : De toutes lesquelles veritez il resulte évidemment que puisque la vie Religieuse élève l'Ame à la participation de la nature Divine, qu'elle fait des victimes innocentes, & des Anges selon S. Ambroise, le nombre des Religieux & des Religieuses devroit surpasser celui des enfans du siecle, s'ils avoient autant de courage pour arriver à la perfection, que Dieu a de dessein de les y mener.

Ce raisonnement où nostre Reflexionnaire a bonne part, ne laisse pas de l'embarasser un peu; mais il montre bien qu'il est plus homme qu'il n'est Ange, puis qu'il va nous demander que deviendrait le monde, si tous les hommes se

faisoient Religieux, & que bien loin delà, il a dessein de les jeter dans les Boutiques pour son commerce, dans le labourage pour son Agriculture, dans le mariage pour faire des Colonies, & dans les Armées pour allonger les Frontieres de l'Estat : Quant à la premiere question, il y a plus de treize cens ans que S. Augustin au traité du mariage l'a vuïdée, disant que si un chacun prenoit & effectuoit la resolution de se faire Religieux, la cité de Dieu seroit bien-tost remplie, & la fin du monde plutôt venue : Ce qui seroit un grand bien pour recompenser les bons, & de l'autre côté pour empescher les méchans de continuer à offenser Dieu.

A la seconde difficulté S. Paul vous répōdra en peu de paroles, *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* ; mais si vous ne croyez pas l'Apostre, allez dans

la ruë de S. Denis qui devroit regorger de Marchands, & vous y verrez des Boutiques fermées, & en plusieurs de celles qui sont ouvertes combien trouverez de Maistres & d'apprentifs qui ont les bras croisez? Si vous dites que la campagne en manque, prenez la peine d'y aller & vous y trouverez plus de vendeurs que d'acheteurs. L'Agriculture vous retient? y a-il presque maintenant un poulce de terre qui ne soit labouré? N'y a-il pas plus de bled dans les Greniers que nous n'en pouvons ny vendre ny manger? le laisse les gelées, qui sont entre les mains de Dieu & en la disposition des Astres..

Et parce que le Reflexionnaire apprehende sur toutes choses le tarissement du genre humain, & qu'il n'est pas du sentiment de S. Augustin que nous venons d'alleguer; s'il veut nourrir, ha-

billier, & doter tous ceux & toutes celles du siecle, qui n'ont ny pain ny étoffes ny argent pour se marier: je luy répons qu'en peu de temps nostre langue étouffera celle de toutes les autres Nations.

Voicy la guerre où il se tient invincible à l'ombre du Canon & de tant de troupes victorieuses; mais qu'il apprenne d'un Pere de l'Eglise & des mieux marquez, c'est S. Gregoire, que c'est une chose bien plus noble de combattre par les Armes spirituelles les erreurs des Heretiques, & les tentations des demons que de deffendre par les corporelles un peuple Catholique. *Majus etiam est spiritualibus armis contra errores Hereticorum, & tentationes demonum, fideles deffendere, quam corporalibus armis populum fidelem tueri.* Mais s'il ne goûte non plus S. Gregoire que

S. Augustin , sans luy donner le
terme bien long, je l'assure enco-
re que s'il a autant de Louïs d'or,
qu'il y a presentement de bras ca-
pables de combattre, nous serons
bien-tôt aux Fauxbourgs de
Constantinople.

Mais peut être que le Refle-
xionnaire ne veut point prendre
cette route , si ce n'est pour avoir
le contentement de ne pas voir
en ce pais barbare & infidele, ce
qui le poignarde en la Terre du
Fils aîné de l'Eglise ; il m'entend
bien , je veux dire tant de Com-
munautéz Religieuses , qui tâ-
chent jour & nuit d'appaiser
l'ire de Dieu pendant que les uns
le renient dans les berlans, & que
d'autres n'ont des plumes que
pour luy faire la guerre & pour
le persecuter dans ses membres.

L'Autheur des Reflexions sur
l'Edit touchant la reformation
des Monasteres, & de l'autorité

politique à l'égard de l'âge nécessaire à la profession solennelle des Religieux est un des plus acharnez. Son second ouvrage répond au premier, c'est à dire aussi méchant, aussi corrompu, aussi faussaire. Je n'en donneray icy que quelques échantillons.





ECHANTILLONS

*des Faussetez, & des Er-
reurs contenües dans le
Traité de la Puissance Poli-
tique touchant l'âge neces-
saire à la Profession solem-
nelle des Religieux.*

DE toutes les embû-
ches que les Scribes
& les Pharisiens
dresserent au Fils de
Dieu, il n'y en a
point de plus délicate, & de plus
perilleuse que celle qui touche le
tribut dû à Cesar. Pour tirer de
luy une réponse sur laquelle ils
pûssent luy faire son protez, il
n'y a point de fleurs en la Rheto-
rique, ny de charmes en la flate-
rie qui ne soient exactement em-
ployées en la penitence qu'en

fait S. Luc, quoy que S. Matthieu & S. Marc n'ayent pas oublié cet endroit comme une piece des plus étudiées. Mais le Fils de Dieu qui par les rayons d'une science divine penetrait jusques au fond de leur ame, leur fit une réponse si miraculeuse, qu'ils n'eurent rien à reprendre dessus.

L'Evangeliste le dira mieux que moy : c'est pourquoy sans beaucoup me soucier de ce que le Reformateur affecte avec tant de soin, je ne craindray pas de rompre les mesures de la mode pour incorporer icy tout le trait en latin. *Quarebant Principes Sacerdotum & Scribae mittere in illum manus illa hora, & timerunt populum; cognoverunt enim quod ad illos dixerit similitudinem istam; & observantes miserunt insidiatores ut caperent eum in sermone, & traderent eum Principi & potestati Presidis, & inter-*

rogaverunt eum: dicentes, Magister, scimus quod recte dicis & doces, & non accipis personam hominis, sed viam Dei in veritate doces. Licet nobis tributum dare Cesari an non? considerans autem dolum illorum, dixit ad illos, quid me tentatis? Ostendite mihi denarium, cujus habet imaginem, & superscriptionem? respondentes dixerunt, Caesaris, & ait illis. Reddite ergo quæ sunt Caesaris Cesari, & quæ sunt Dei Deo. Et non potuerunt verbum ejus reprehendere coram plebe, & mirati in responso ejus tacuerunt Luc. 20.

Sans doute que l'Auteur de la puissance politique touchant l'âge nécessaire à la profession solennelle des Religieux, dont nous donnons icy quelques échantillons, fait tout ce qu'il faut pour nous persuader qu'il est descendu en droite ligne de ces es-

prits ingenieux à faire donner les gens dans le panneau. Car comme il n'a point vû de réponse à ses Reflexions faites sur l'Edit touchant la reformation des Monasteres pour attirer au combat ceux qu'il attaque avec tant de furie, & d'injustice ; tout pre-fomptueux de ses triomphes imaginaires, il a sauté le grand fossé d'Angleterre, & là a pris copie sur quelques memoires qui inciterent Henry VIII. à porter la main à l'Encensoir, mais si malheureusement qu'en y perdant la Religion, on y a veu ensuite par une barbarie sans exemple voler la teste d'un de ses successeurs sur un échafaut.

J'avouë que cette corde est délicate, & que pour répondre à la question du tribut qu'il veut lever sur la profession solemnelle des Religieux il faudroit un rayon de la prudence du Sauveur

qui laissa ces infames tentateurs dans l'admiration & dans la confusion. J'espere que le Ciel ne m'abandonnera pas en ce peu de lignes, par lesquelles je répond au Tentateur, & que la terre non plus n'y trouvera rien qui puisse la blesser en ce qui luy est legiti- mement dû. En effet si je pou- vois mettre la Couronne de tout le monde sur la tête sacrée du Roy, je le ferois de bon cœur, & par l'inclination naturelle que j'ay pour mon Prince, & pour les rares qualitez de son incompara- ble personne. Ainsi sans parler de sa valeur qui donne a lousie à toute l'Europe, le grand zele qu'il apporte à la demolition des Temples prophanes, à la refor- mation des Ordres & au secours qu'il donne à la Candie ne trou- veront jamais de plumes assez eloquentes pour en bien depein- dre le merite.

Celle du Reflexionnaire pourroit-il mieux reüssir en ce genre, que dans les matieres Theologiques ; & je ne doute point que quand sa Majesté sera bien informée des propositions fausses & temeraires qu'il avance en son dernier ouvrage de la Puissance Politique sur les professions solennelles, elle ne rebute son sacrifice, & qu'il n'en arrive autant à ce hardy écrivain qu'à Richer, qui fut condamné par le Conseil du Roy, nonobstant ses flateries, *Salvis tamen viribus Regis & Regni*, & qui fut encore retouché par le Cardinal de Richelieu le plus habile, & le plus zelé Ministre de la gloire de cette Monarchie. Le nombre des faussetez & des erreurs contenues en ce libelle n'est pas petit, je n'en donneray icy que quelques échantillons.

Il divise tout ce dernier ouvrage

ge en deux principales parties.

En la premiere il tâche de prouver que le Magistrat Politique peut éloigner les professions solennelles des Religieux & Religieuses jusques à tel âge qu'il jugera nécessaire pour le bien de ses Etats. Pag. 9.

En la seconde partie, qu'il peut ajouter la nullité de ces mêmes professions quand elles se trouvent faites avant l'aage prescrit par son Ordonnance. Pag. 10.

Il s'efforce de prouver la premiere partie par une proposition qu'il croit ne devoir souffrir aucune difficulté. *Personne, dit-il, ne doute que le Roy n'ait l'exécution des sacrez Canons, & le droit de conserver, & de faire entretenir la discipline Ecclesiastique. Voicy comme il le prouve. L'Eglise nous apprend elle-même cette verité. Les Princes, dit un des plus celebres de nos decrets.*

tiennent quelquefois dans l'Eglise le premier rang de la puissance souveraine afin de munir la discipline Ecclesiastique par cette même autorité, en Latin. *Principes sæculi nonnunquam intra Ecclesiam potestatis adeptæ culminatent, ut per eandem potestatem disciplinam Ecclesiasticam muniant Canon Principes 23. quæ apud Grati.*

Il ne se contente pas de ces paroles du Canon il en prend les dernières. Et un peu plus bas, après il ajoute, le decret de Grarian, *Que les Princes du siècle sçachent qu'ils doivent rendre raison à Dieu de l'Eglise dont il leur a donné la protection, car soit qu'elle souffre du relaschement, celui-là leur en demandera raison, qui a confié l'Eglise à leur puissance.* Il est vray que voila un des plus celebres de nos decrets mais il est aussi vray que par là vous

montrez que vous êtes un des plus celebres faussaires qui manient la plume, & ce sera icy le premier échantillon.

Premier échantillon.

Personne ne doute que les Princes n'ayent l'exécution des Canons de l'Eglise, mais comment ? Est-ce immédiatement ? est-ce en partageant en ligne droite la puissance spirituelle, ou bien si c'est en vertu du caractère de Roy sans relation & sans dépendance à ce qui a été premierement ordonné par l'Eglise ? non, mais c'est pour parler conformément à ce decret, en cas que l'Eglise n'ait pas assez de force pour faire observer ce qu'elle a ordonné, car autrement les puissances seculieres ne seroient pas necessaires dans l'Eglise. *Cæterum intra Ecclesiam potestates necessario non essent, nisi ut quod*

non prævalet Sacerdos efficere per disciplinæ terrorem. Et voila ce que vous avez malicieusement retranché du passage & beaucoup d'autres choses qui suivent en ce decret, mais nous ne donnons icy que des échantillons. Ainsi il n'y a point d'homme si peu intelligent qui ne voye bien que de ce decret on ne peut tirer un fondement raisonnable pour prouver que les Princes peuvent faire des Loix de cette nature, & reculer l'âge des professions solennelles contre le temps fixé par les Canons des derniers Conciles.

Certainement ils rendront raison à Dieu s'ils ne deffendent l'Eglise arrosée du sang de son Fils, qu'il a mis sous leur protection, car si la Loy obligeoit le prochain à tirer la bête de son voisin tombée dans un fossé, les Roys qui ont la puissance politique en un souverain degré, & qui com-

posent le corps mystique de Jesus avec les Ecclesiastiques, ne seroient-ils pas bien coupables, s'ils ne lançoient leurs foudres sur les rebelles qui foulent aux pieds les Loix de l'Evangile? mais il y a bien de la difference entre faire une Loy & la proteger; le premier en ce genre appartient à l'Eglise, & le second au bras seculier au deffaut de la force des Prestres, suivant le decret cité & tant loué par le Reflexionnaire, mais qui en avoit frauduleusement retranché ces paroles importantes que je repete encore une fois, afin que luy & le Lecteur ne les oublie pas. *Câterum intra Ecclesiam potestates necessaria non essent, nisi ut quod non pravalet Sacerdos efficere per doctrina sermonem, potestas hoc impleat per disciplina terrorem.*

Second échantillon.

LA seconde piece qu'il employe pour l'affermissement de son principe est un autre decret du sixième Concile de Paris qu'il fait sonner bien haut. *Ainsi, dit-il, ceux qui donnent le moins d'étendue à ce fameux decret du 6. Concile de Paris. qui porte que le Fils de Dieu a déguisé la conduite de son Eglise entre les Prêtres & les Roys, & que c'est la doctrine que nous avons recue par tradition des saints Peres; Ceux-là dis-je sont obligez de tomber d'accord que le Roy a la puissance souveraine dans l'Eglise, quand il s'agit de conserver. & de faire executer sa discipline. N'oublions pas le latin, de peur qu'il se plaigne de nous. Christus Rex Regum idemque Sacerdos Sacerdotum potestatem suam ad gubernandam Ecclesiam in Sacerdotes divisit & Re-*

ges. Lup. Abbas Febr. 81. & en suite, Principaliter itaque totius sanctæ Dei Ecclesiam corpus in duas eximias personas in Sacerdotalem scilicet & Regalem sicut à sanctis patribus traditum accepimus, divisum esse novimus. Conc. Paris.

Mais il faut icy observer la delicateffe du Reflexionnaire qui de deux passages n'en fait qu'un en la version qu'il en donne afin de mieux surprédre le Lecteur par cette enveloppe mystericuse. Quant au premier, qui est de l'Abbé Lupus il dit à la verité que Jesus-Christ Roy des Roys, & le Prêtre des Prêtres a divisé sa puissance pour gouverner l'Eglise entre les Prêtres & les Rois, mais cela demande explication, & si je voulois chicaner sur la version du Reflexionnaire qui tourne le mot de *poteslatem suam* en celuy de *conduite*, quoy qu'il

ait relation au verbe *ad gubernan-*
dam Ecclesiam, je ne travaillerois
 pas sur une pure chimère. Il y a
 bien de la difference entre la con-
 duite de l'Eglise & la puissance
 qui est dans l'Eglise : la conduite
 de l'Eglise est donnée au S.Esprit
 qui verse ses lumieres dans les
 Conciles & dans les Souverains
 Pontifes, pour la direction de
 ce corps mystique en la fabrique
 des articles de la Foy, & des Loix
 qui regardent les mœurs qui ont
 connexion avec la Religion.

Mais la puissance qui est dans
 l'Eglise a plus d'étendue, puisque
 comme dit ce sixième Concile de
 Paris, c'est un corps composé
 d'Ecclesiastiques & de Laïques,
 & qui se divise principalement
 en deux excellentes personnes,
 les Prestres & les Rois : les Prê-
 tres pour les Loix de l'Eglise, &
 les Rois pour les Loix de l'Estat ;
 ainsi est-il expliqué & rapporté

dans le troisiéme Chapitre du
mesme Concile. *Duosunt Impe-
rator Auguste quibus principaliter
mundus hic regitur: Autori-
tas Sacra Pontificum, & regalis
protestas, in quibus tanto gravius
pondus est sacerdotum quanto etiã
pro ipsis Regibus hominum in Di-
vino reddituri sunt examine ra-
tionem.* Il y a principalement
deux choses, Empereur tres Au-
guste par lesquelles ce monde est
gouverné, l'une est l'autorité Sa-
crée des Pontifes, & l'autre la
puissance des Rois; mais le far-
deau de la premiere, c'est à dire,
des Pontifes, est bien plus pe-
sant & de plus grande conse-
quence, puis qu'ils doivent ren-
dre raison au Jugement Divin de
la personne des Rois. De tout ce-
la on peut Juger de la temeraire
version du Reflexionnaire, qui
dit que le Magistrat Politique a
la Souveraine puissance dans l'E-

glise, quand il s'agit de conserver
 & de faire executer sa discipline:
 Je ne nie pas que les Princes
 n'ayent l'autorité dans l'Eglise &
 entre tous, le Roy tres.Chrestien
 qui en est le fils aîné, quand il
 s'agit de conserver & de faire exe-
 cuter sa discipline; mais ce terme,
 qu'il a la Souveraine puissance
 dans l'Eglise, merite à mon ad-
 vis quelque reflexion, puisque
 comme dit le decret si vanté;
 cette puissance pour l'exécution
 de la discipline n'est qu'au défaut
 de celle de l'Eglise qui y tient
 toujours le premier rang.

Ce n'est pas moy qui parle ain-
 si, c'est encore son Concile:
*Quantum pertinet ad hujus rem-
 paris vitam, in ecclesia nemo Pon-
 tifice potior, & in saeculo Christia-
 no Imperatore nemo excelsior.* Et
 partant s'il n'y a point dans l'E-
 glise d'autorité plus grande que
 celle du Pontife, si de cette sou-

et derive immédiatement celle
 de l'exécution, qui n'est empê-
 chée que par la résistance que
 des rebelles font aux Lois Divi-
 nes, que les Princes Chrétiens
 sont obligez de soutenir à peine
 d'en rendre raison au jugement
 de Dieu, & qu'en un mot, il n'y
 a point de deux Souveraines puis-
 sances en mesme degré dans un
 état Monarchique, l'on ne peut
 dire pour parler correctement,
 que le Magistrat politique ait la
 Souveraine puissance dans l'E-
 glise, mesme pour l'exécution
 de ses Canons à l'exclusion des
 Souverains Pontifes & des Pré-
 tres s'ils étoient assez forts pour
 se bien faire obeir : Et je défie le
 Reflexionnaire de tirer avec u-
 stice de tout ce qu'il a allegué ce
 mot de *Souveraine*, puissance au
 sujet d'où il s'agit, ce qui fait voir
 que cet homme se fait battre de
 ses armes, & que sans avoir re-

*glise, quand il s'agit de conserver
& de faire executer sa discipline:*
Je ne nie pas que les Princes
n'ayent l'autorité dans l'Eglise &
entre tous, le Roy tres.Chrestien
qui en est le fils aîné, quand il
s'agit de conserver & de faire exe-
cuter sa discipline; mais ce terme,
qu'il a *la Souveraine puissance*
dans l'Eglise, merite à mon ad-
vis quelque reflexion, puisque
comme dit le decret si vanté;
cette puissance pour l'exécution
de la discipline n'est qu'au défaut
de celle de l'Eglise qui y tient
toujours le premier rang.

Ce n'est pas moy qui parle ain-
si-, c'est encore son Concile:
Quantum pertinet ad hujus tem-
poris vitam, in ecclesia nemo Pon-
tifice potior, & in seculo Christia-
no Imperatore nemo excelsior. Et
partant s'il n'y a point dans l'E-
glise d'autorité plus grande que
celle du Pontife, si de cette sou-

ce derive immédiatement celle
 de l'exécution, qui n'est empê-
 chée que par la résistance que
 des rebelles font aux Loix Divi-
 nes, que les Princes Chrétiens
 sont obligez de soutenir à peine
 d'en rendre raison au jugement
 de Dieu, & qu'en un mot, il n'y
 a point de deux Souveraines puis-
 sances en mesme degré dans un
 état Monarchique, l'on ne peut
 dire pour parler correctement,
 que le Magistrat politique ait la
 Souveraine puissance dans l'E-
 glise, mesme pour l'exécution
 de ses Canons à l'exclusion des
 Souverains Pontifes & des Pré-
 tres s'ils étoient assez forts pour
 se bien faire obeir : Et je défie le
 Reflexionnaire de tirer avec u-
 stice de tout ce qu'il a allegué ce
 mot de *Souveraine*, puissance au
 sujet d'oïl ils s'agit, ce qui fait voir
 que cét homme se fait battre de
 ses armes, & que sans avoir re-

cours à d'autres qu'on pourroit icy fortement employer, il agit sans cesse de mauvaise foy.

Troisième échantillon.

TOut feroit perdu si nous ne répondions à une autre preuve, qui est à son sens, une piece si forte & si pompeuse qu'après cela il ne faut plus parler ny de Canons ny d'Ordonnances, ny de Lois des Empereurs; il l'avoit entamée dès la page 83. mais il la met en son jour toute entiere en la page 139. avec sa dorure. *Il ne me reste, dit-il, pour confirmation de ce que j'ay établi dans cette premiere partie, qu'à ajouter un exemple, qui me paroist infiniment considerable en nostre question: Je tire de cette nouvelle celebre de l'Empereur Majorien; & après qu'il l'a rapportée tout au long, il s'écrie d'une voix triomphan-*

re, peut-on rien desirer de plus formel pour nostre question ? Mais quand nous aurons exposé le fait au vray, son triomphe ne sera qu'une illusion : Le voicy.

Après la naissance de Jesus-Christ l'an 458. il se trouva des peres & des meres si avares, que pour la décharge de leurs familles, & par la hayne qu'ils avoient conceüe contre quelques-unes de leurs filles, ils les enfermoient dès leur bas âge dans les Cloistres, les obligeoient à prendre le voile, & les forçoient contre leur inclination à faire des vœux solennels : La nouvelle parle de cette hayne. *Quis enim ferat parentes filias quas oderunt his non tam dicare, quam damnare consiliis? ut eas in annis, minoribus constitutas necessitati continuae Virginitatis addicant, ac ne adolescentibus animis aliud velle sit liberum, capitibus invitatum. Sa*

*erum velamen imponant? cum
huiusmodi observatio Philosophiam
Religiosa mente suscipiens non co-
gentis imperio, sed spontanea &
matura deliberatione capiat.*

Pour obvier à cette tyrannie, le bon Pape Leon porta les Professions des filles à l'âge de quarante ans, croyant que ce débordement seroit arrêté par cette digue, & que les peres & meres songeroient à trouver des partis à leurs filles, s'ils reconnoissoient que leurs persuasions ne rencontroient pas un véritable motif à la vocation des vœux solennels.

Constituit Leo ut Monacha non acciperet velaminis capitis benedictionem, nisi probata fuerit in Virginitate annis quadraginta, lib. de Rom. Pontific. Mais comme la dureté des parens jointe à l'impie ne se soucioit pas de violer une si Sainte Ordonnance, il exhorta l'Empereur Majorien à

joindre le bras Seculier au bras Ecclesiastique, afin de frapper sur ceux qui redoutent plus les coups de Cesar. que de S. Pierre. *Hæc quidem suadente Leone Romano Pontifice qui Ecclesiastico decreto eadem prohibuerat, Baronius an. 458. num. 4.*

Après cela nostre Parroissien de Charenton est si corrompu que d'écrire, S. Leon invitoit l'Empereur à faire ce reglement. Ce S. Pape reconnoissoit donc par là que c'estoit une chose dépendante du pouvoir Laïque, il ajoûte de plus, que le Cardinal Baronius pretend que cette Loy de l'Empereur, fût si bien receüe du Pape Leon, qu'il veut que ce S. personnage ait exhorté luy-mesme l'Empereur Majorien à l'établir. Fausseté intolerable, puisque le mesme Cardinal observe au lieu cité, que quand les Empereurs ont fait des Loix qui regardoient les choses

Sacrées , ç'a touj ours esté à la
 persuation & à la priere des Sou-
 verains Pontifes , afin d'arrester
 par la puissance Seculiere ceux
 qui ne craignoient point l'auto-
 rité de l'Eglise. *Ex his intelligis*
lector cum de rebus Sacris Impera-
tores leges sancivere , idipsum ad-
monitione Sanctorū præsulum re-
quirentium eorum officium ex-
scriptis legibus statuiffe nimirum,
ut Imperiali coercerentur auctori-
tate qui sanctiones Ecclesiasticas
parvipenderent , Baronius ibid.
 d'où il resulte selon ce grave Au-
 theur , que la Loy de reculer l'âge
 des Professions est une Loy Sa-
 crée & par consequent qui ne re-
 leve point du Tribunal Politi-
 que ; mais quelle foy peut-on
 avoir en ce que nostre homme
 avance ? N a-il pas perdu l'hon-
 neur & la conscience ?

Quatrième échantillon.

IL n'est pas moins infidele en la citation qu'il fait d'un celebre Theologien , qui est Dominique Soto. Si un grand Theologien a dit que la question de l'usure estoit à proprement parler une question de pure Phisique , parce qu'elle dépend de la nature des choses qui sont pretées , ne peut-on pas dire à plus forte raison que celle des vœux solennels est une question de Phisique , de Morale & de Geographie tout ensemble , puis qu'elle dépend des mœurs , du temperament & de la situation des Nations où l'on fait le vœu. Sans doute qu'il vaudroit mieux passer à Charenton que de demeurer dans l'Eglise pour corrompre les fideles : Jamais Auteur n'a esté si defiguré que celui-là par le perfide Reflexionnaire , qui d'un Saint & sça-

vant Docteur il fait un Heretique
& un ignorant.

Soto demande si le Mont de
Pieté étably pour le soulagement
des pauvres est usuraire, & ré-
pond que le Pape Pie II. & le
Concile de Latran qui l'ont ap-
prouvé, ne l'ont approuvé qu'en-
tant qu'il n'y ait rien de contrai-
re aux Sacrez Canons, & non pas
en ce qui se pourroit glisser de
criminel dans le commerce qu'on
y pratique; & ce d'autant plus
particulièrement, que le Pape &
le Concile, dans lesquels reside
une Souveraine puissance pour
faire des articles de Foy, & des
Loix pour les mœurs, ne se met-
tent pas en peine de déterminer
comme de la Foy, les questions
de Philosophie, dont les resolu-
tions ne se tirent pas des lieux de
l'écriture; mais de la Philosophie
toute pure, comme est celle-là
par laquelle l'on demande quel est
le contract usuraire, & quel est

celuy qui ne participe point à ce crime : car cela ne se receuille point de la Sainte Ecriture, d'où le saint Siege tire ses veritez, mais bien de la pure nature. Voilà la version veritable des termes de l'Autheur que je vais rapporter en son Idiome. *Eo præsertim quod Papa & Concilium in quibus auctoritas residet summaria condendum fidei articulos, tum morum leges non curant falcem suam mittere ad definiendum tanquam de fide Philosophiæ disputationes, quæ non ex Sacra scriptura, sed ex nuda Philosophia elliciuntur, qualis illa est quæ instituitur ad examinandum quis nam contractus sit usurarius, quis vero ab hoc crimine liber. Hoc enim non ex sacra scriptura, unde suas veritates elicit sancta sedes, sed ex media meraque natura rerum.*

Mais où est donc le poison du Reflexionnaire en ce passage ? en

deux choses : La premiere , en ce que par une malice noire il a coupé des le beau commencement de ce discours , qui donne *une Souveraine autorité* au Pape & au Concile de faire des articles de la Foy & des Loix qui regardent les mœurs , ces deux lignes , *eo praesertim quod Papa & Concilium in quibus autoritas residet summaria condendi tum fidei articulos , tum & morum leges.* Et pourquoy cela ? pour transferer sans doute au Magistrat Politique le pouvoir de faire des Loix semblables à celle qu'il pretend ; sçavoir est , de faire des Ordonnances pour taxer l'âge des professions solennelles & les déclarer nulles au cas qu'on ne les observe , & c'est ce qu'il a indiqué quand il a dit que la question *de l'âge des vœux solennels est une question de Morale , de Phisique & de Geographie tout ensemble.*

La seconde chose qu'il impose à ce grave Auteur est de luy faire dire que la question de l'usure étoit à proprement parler une question de pure Physique, car Soto dans le lieu cité fait distinction de la question de l'usure d'avec celle du contract de l'usure, qui sont deux choses bien différentes, & qui doivent faire rougir nôtre faulxaire, s'il est capable de cela.

Aliud denique est prohibere usuras su his aut alijs censuris, quod cum non solum ex morali Philosophia, sed ex sacra scriptura colligitur, precipuum est Apostolicum munus; aliud vero examinare quis non contractus sit usurarius quod permittit ex sola natura rerum perpendi. Est-ce donc là dire que la question de l'usure est une question de pure Physique? si cela est comme veut le Reflexionnaire, les Usuriers auront bon marché de leur crime devant Dieu.

Enfin apres avoir entassé en la premiere partie d'autres Conciles & Ordonnances Politiques, rapportées avec la mesme fidelité que les precedentes remarquées dans nos échantillons; & preveu que tout cela a été revoqué par des derogations suffisantes, ou par des non-usages, & qu'en un mot le Concile de Trente qu'il avoit tâché d'attirer à soy en ses reflexions sur l'Edit, rompoit toutes ses mesures, il s'est resolu en son dernier ouvrage d'en vuidier la question en le rejettant entierement.

Page 43.

Nostre principe en France, dit-il, est de ne point reconnoître ce Concile pour legitime & Canonique. Je sçay bien que la France ne l'a pas receu en toute son étendue, mais pour les articles de la Religion, elle est trop Catholique pour les reuoquer en doute, & pour l'âge de seize ans en fa-

veur des professions pour l'un & l'autre sexe, quand il y a eu des difficultez touchant leur validité ou nullité, les Tribunaux Ecclesiastiques & Laiques n'en ont jamais absolument formé sur ce temps déterminé par le Concile; De sorte que c'est une possession de plus d'un siecle qu'on pourroit produire sur cet article.

Neanmoins comme nôtre homme appuye beaucoup sur les Etats d'Orleans & de Bloys pour fonder le pouvoir de fixer le temps des professiôs que les Etats d'Orleans reglerent à vingt-cinq ans pour les mâles, & à vingt ans accomplis pour les filles; & qu'en suite ceux de Blois les remirent à seize ans. Bien que nous ayons touché l'article 19. d'Orleans dont il s'agit, en répondant aux reflexions sur l'Edit, nous ne laisserons pas d'ajouter icy quelque chose aux premiers, & de satis-

faire à ce qu'il propose pour les seconds, c'est à dire pour les Etats de Blois.

*CINQVIE' ME ECHAN-
tillon où il est parlé de l'Or-
donnance d'Orleans touchant
l'âge necessaire à la profes-
sion solennelle des Religieux
& Religieuses.*

IE n'ignore pas que les Etats en France, quand le Roy est à leur teste, ou qu'ils sont assemblez sous son autorité, n'ayent le pouvoir de faire des Loix qui obligent non seulement dans le fore exterieur, comme ils disent, mais encore dans le fore interieur. Toute la difficulté est de sçavoir de quelle nature sont ces Loix. Pour moy je ne pense pas que le Reformateur pretendu puisse nier que ces Assemblées
sont

sont purement Politiques ; aussi il faut de nécessité qu'elles soient distinguées des Canoniques. Car bien que les Ecclesiastiques avec la Noblesse & le tiers Etat, composent tout le Royaume dans ces Congregations, les gens d'Eglise n'y entrent pas pour faire des Loix qui regardent directement la Religion, mais pour contribuer du Temporel de leurs Benefices aux necessitez publiques, & pour empescher par leurs sages advis, que les Autels qui leur ont esté confiez par leurs caracteres, ne recoivent quelque atteinte.

Le Reformateur veut pourtant en plusieurs endroits que les Etats d'Orleans n'ayent point outre-
 passé leur pouvoir en l'article 19. touchant les professions à l'âge que nous avons observé ; mais puis qu'il est de ce sentiment, je le prie de me dire si l'infailibilité y étoit attachée, & si on ne peut

Pag.
9. p.
92. p.
151.

pas en appeller à d'autres Etats. Comme il ne reçoit point le Concile de Trente sur cet article, il faut aussi qu'il ne le reconnoisse pas infallible; Et comment donc donner ce privilege aux Etats d'Orléans, qui sont purement Politiques, & le dénier à des Assemblées purement Ecclesiastiques.

En voilà assez, car nous avons dit ailleurs que la corruption estoit manifeste aux Etats d'Orléans, & la conspiration toute formée contre les Ecclesiastiques. Là un Roy sans pouvoir, une Regente sans force, l'heresie en vogue, le Chancelier infecté, le tiers Etat & la Noblesse liguez contre les veritables Autels.

Mais parlons des Etats en general, puis qu'il veut que tous les Souverains en vertu de leur éminente dignité, soient les Législateurs de semblables Ordonnan-

ces ; ce qui n'est pas toutefois sans des suites perilleuses. Je ne diray rien du Turc qui a non seulement ruiné les Cloîtres , mais aussi tous les Temples du vray Dieu jusques aux fonds de Baptesme & tous nos exercices dont il ne souffre l'usage que pour les Tributs sacrileges , qui font trembler les Colomnes du Ciel. Je passe une partie de l'Allemagne & de la Holande, qui ont suivant le principe du pretendu Reformateur abbatu nos Autels, ôté nos Sacrifices , & massacré les veritables Sacrificateurs.

Je ne veux que pour un moment mener nôtre Reflexionnaire en Angleterre, & y contempler avec luy le changement de la Religion Catholique en cette grande Isle. Quel Prince étoit plus attaché au Saint Siege que Henry VIII. Que ne disoit-il point au commencement contre Luther &

les Dogmatifans, qui declamoient
 avec tant de furie contre les Loix
 de l'Eglise, & de l'usurpation
 qu'elle faisoit, disoient-ils, sur
 les Princes Chrestiens, comme si
 ils n'eussent eu aucun pouvoir
 dans leurs Etats? luy-même n'é-
 crivir-il pas contre ces infames
 Apostats? Comment est-il donc
 venu au point déplorable que les
 Histoires nous apprennent, &
 dont nous voyons encore de nos
 jours avec tant de douleur le ren-
 versement de la Religion, & par
 maniere de dire la Tutelle de ses
 successeurs? Il est aisé de sçavoir
 comment, ç'a été par la flaterie
 des libertins qui mirent dans la
 teste de ce Prince, sur quelques
 conjonctures qu'il falloit accroî-
 tre la gloire de son Etat par des
 Loix qui étoient en sa puissance.
 Que l'Eglise s'en faisoit trop ac-
 croire, qu'elle ne laissoit presque
 rien aux Sceptres & aux Couron-

nes ; & que si on n'arrêtoit ce Torrent il se verroit bien-tôt dé-
 poüillé de toute autorité.

Thomas Morus son Chance-
 lier & la premiere teste de son
 siecle en science , en pieté & en
 prudence , fit tout ce qu'il peût
 pour luy faire voir la profondeur
 du précipice que ces plumes ve-
 nales luy creusioient. Tous les gens
 de bien & les plus sçavans étoient
 dans les mesmes sentimens , le
 nombre des libertins prevalut, on
 pendit les Prêtres , on exila les
 Evesques , on assomma les Moy-
 nes, le sang court dans les ruës, a-
 dieu le Pape & les Conciles, il n'y
 en a plus d'autres en ce pays, où la
 foy étoit en son Trône , que dans
 la Chambre haute & dans la
 Chambre basse. Graces à Dieu
 nous sommes à l'abry de ces for-
 midables apprehensions sous le
 regne de nôtre pieux & éclairé
 Monarque , mais le chant du Re-

formateur qui tient de la Syrene, demande de grandes precautions, si on ne le porte iusques à la Censure.

Après tout, quoy que le dessein de la plus grande partie du tiers Etat de la Noblesse des Etats d'Orleans fut mauvais, neantmoins cette assemblée ne donna pas au point que le Reflexionnaire luy impose: car outre que nous avons déjà remarqué que les Etats d'Orleans ont precedé la confirmation & la publication du decret du Concile dont il s'agit, & qu'ainsi de but en blanc ils ne heurtoient pas son statut, comme pretend l'adversaire, ils ne reglerent l'âge pour les Prêtres seculiers à trente ans, pour les professions des Religieux à vingt-cinq ans, & pour les Religieuses à vingt ans accomplis que sur les Canons de l'Eglise, comme remarque la nouvelle conference

des Ordonnances Royaux. En quoy ces Etats reconneurent bien que leur pouvoir n'alloit pas jusques au point de faire de telles Loix, mais pour ôter tout scrupule il faut rapporter l'Ordonnance tout au long.

Deffendons aux Peres & aux Meres, tuteurs & parens de permettre à leurs enfans ou pupils faire profession de Religieux, ou Religieuses qu'ils n'ayent; sçavoir est, les masles 25 ans, & les filles 20. ans. Icy la deffence n'est pas faite directement aux enfans, mais aux peres & aux meres, dont la pluspart ne demandent que la décharge de leurs familles. Et pour les enfans ils reconnoissent la validité des professions de ceux ou de celles qui contreviendroient à leur Ordonnance. En voicy les termes exprés qui acheveront toute l'Ordonnance. Et où avant le temps les professions se feroient,

pourront les profex disposer de leur portion hereditaire échue ou à écheoir en ligne droite ou collaterale, au profit de celui de leurs parens qu'il leur semblera, & non au Monastere; & pour cet effet les avons dès à present declarez capables de succeder & tester. Et par consequent les termes de professions & de profex, la validité des Testamens & la capacité aux heritiers de pouvoir succeder, ne sont-ce pas des preuves pour dire qu'ils tenoient bonnes les professions qui se feroient, nonobstant leurs Ordonnances Politiques? Que contient donc, que porte d'ice Reglement, que ce que dit S. Thomas, & avec luy tous les Orthodoxes & les sçavans; c'est à dire, que ceux qui sont libres & qui ont atteint l'âge d'adulte, peuvent sans le consentement de leurs parens faire des vœux solennels, mais qu'ils ne peuvent

disposer de leurs biens. Et voila
 tout ce que peut la Republique.
*Ex quo homo venit ad annos pu-
 bertatis si sit libera conditionis
 est sue potestatis quantum ad ea
 quae pertinent ad suam personam,
 puta quod obliget se Religioni per
 votum, vel quod matrimonium
 contrahat. Non autem est sua pote-
 stas quantum ad dispensationem
 domesticam. 2. 2. q. 88. art. 8. ad l.*

**SIXIEME ECHANTIL-
 lon de l'Ordonnance de Blois
 touchant l'âge nécessaire aux
 professions solennelles.**

LE Reflexionnaire dit que ^{Pag.}
 c'est une Loy établie par la ^{151.}
 seule autorité Royale. Et ailleurs,
 l'Ordonnance de Blois n'est pas
 un Reglement éably par le con- ^{Pag.}
 cours de la puissance au Concile de ^{153.}
 Trente avec l'autorité Royale, Et
 Kv.

à cela je réponds que les États de Blois agissent de mesme esprit en parlant de l'âge pour les professions Religieuses, que quand ils ont parlé de l'âge pour les Ordres sacrez, ces deux articles sont voisins. Or quand ils ont traité de l'âge pour les Ordres sacrez, ils font mention des Loix Canoniques du Concile de Trente. *Les*

Ordres sacrez, dit l'Ordonnance, *se pourront prendre en l'âg prescrit par les constitutions Canoniques, sçavoir l'Ordre de Sousdiacre à 22. ans. De Diacre à 23 ans, & de Prêtre à 25. ans, & partant c'est dans cette mesme veüe qu'ils parlent de l'âge des professions Monastiques, c'est à dire conformément à cette constitution Canonique de 16. ans, & cela est si vraisemblable que l'Ordonnance de Blois ne pouvoit rendre une version plus juste des paroles du Concile de Trente. In quacumque Re-*

Seff.

23.

11.

ligione tam virorum quàm mulierum professio non fiat ante decimum sextum annum expletum, nec qui minori tempore quàm per annum post susceptum habitum in probatione steterit, ad professionem admittatur. Voicy la version des Etats. *La profession tant des Religieux que des Religieuses ne se fera avant l'âge de seize ans accomplis, ny devant l'an de probation apres l'habit pris.*

N'est-ce pas là le concours de la puissance du Concile avec l'autorité Royale ? Aussi la conference des Ordonnances Royaux met le decret de ce Concile pour répondre aux Etats de Blois. Et cela n'est-ce pas la mesme chose pour cet article, que s'il y avoit *le Roy accepte ce Decret* ? En effet quand on ordonne quelque chose qui a été precedemment ordonné par un autre Tribunal, c'est virtuelle-ment acce pter ce que le premier a

Pag.
53.

reglé ; mais si quelques Decrets, dit le Reflexionnaire, sont inferez dans les Ordonnances, *ce n'est pas pour avoir lieu comme decrets du Concile, mais seulement comme Edits & Ordonnances Royaux.* Vous le dites, mais comment le prouvez vous ? ce seroit reconnoître ce Concile pour legitime & Canonique, & ne le reconnoist-on pas en quelques articles sans le recevoir en tous ? & pourquoy l'Ordonnance dit-elle donc quand elle parle des Ordres sacrez *selon l'âge prescrit par les constitutions Canoniques ?*

Neantmoins le Reformateur n'est pas satisfait, il demande la lecture de l'article de Blois. *Lisons*, dit-il, *l'article vingt-six*, si le memoire qu'on vous a donné ne porte que vingt-six, vous pouvez bien y en ajoûter encore deux, & mettre l'article vingt-huit, *de l'Ordonnance de Blois*.

qui regle l'âge des Professions à seize ans, & nous trouverons premièrement que nous nous sommes si peu attachés au Concile, que nous avons changé la moitié de sa disposition; mais en quoy consiste cette moitié de la disposition du Concile changée par l'Ordonnance de Blois? il la met à la marge, disant que le Concile porte *Professio autem antea facta, sit nulla*, & l'article 26. mettez 28. de l'Ordonnance de Blois, porte seulement; & où elle seroit faite auparavant pourront ceux qui auront fait ladite Profession disposer des successions échues, &c.

Vous voulez donc que nous lisions l'article 28. de Blois, certainement j'y ay de la repugnance, parce qu'il est tout à vostre confusion, & plutôt à Dieu à vostre amandement.

Moitié de la disposition du Concile n'a point esté changée;

mais bien l'Ordonnance par vous :
 Aussi vous vous estes bien don-
 né garde de la rapporter tout au
 long : la voicy. *La Profession tant
 des Religieux que des Religieuses
 ne se fera avant l'aage de seize
 ans , ny devant l'aage de probation
 apres l'habit pris , & où elle seroit
 faite auparavant declarons les
 Contracts , obligations & disposi-
 tions des bienfaits à cause d'icelle
 nulles , & de nul effet ; mais pre-
 mierement , pourquoy après la
 determination des seize ans ac-
 complis , avez-vous retranché ces
 paroles qui suivoient immediate-
 ment , ny devant l'an de probation
 apres l'habit pris , si ce n'estoit
 pour cacher les alleures des Etats
 qui suivent pas à pas les paroles
 & les intentions du Concile ? Et
 de plus , les Etats à vostre advis
 reglent-ils les années de proba-
 tion ? par vostre beau principe
 vous direz que puis qu'ils peu-*

vent fixer l'âge pour faire des vœux, ils peuvent aussi régler le temps des épreuves nécessaires pour arriver à cette fin; mais cela ne s'est jamais veu qu'après que que les Canons de l'Eglise en ont disposé, & que les Ordonnances Politiques suivent en ces matieres comme leur Regle.

Suivons & achevons le reste de l'Article: *Et pourront ceux qui auront fait Profession avant l'age disposer de leurs biens & successions échues & à échoir en ligne directe, & collaterale au profit de celui de leurs parens ou autres qui bon leur semblera, non toutefois d'aucun Monastere directement ou indirectement, & ce trois mois après qu'ils auront atteint l'age de seize ans; mais pour mieux encore faire connoître la fraude du Reflexionnaire, il faut remarquer que cet article contient sommairement deux choses: La première*

re regarde le temps de la Profession, & pour peine la nullité, non de la profession sur laquelle il ne prononce point, comme n'étant pas de son ressort; mais la nullité des dons qui se feroient par les contrevenans à toutes sortes de personnes, quelles qu'elles puissent estre: La seconde chose comprise en cet article, est la maniere prescrite à ceux qui doivent faire Profession pour disposer de leurs biens, & en quel temps.

Par la premiere consideration, l'Ordonnance insinuë, s'accordant en cela avec le Concile, que la Profession qui se fera devant seize ans, est nulle, & pour cela ajoûte l'invalidité des Testamens en faveur de qui que ce soit. Voicy le Concile, *Professio autem ante a facta, sit nulla, nullamque inducat obligationem ad alicujus Regula, vel Religionis, vel Ordinis Observationem, aut ad alios*

quoscunque effectus. Voicy comme parle l'Ordonnance : *Et où elle, la Profession, se seroit faite auparavant l'aage de seize ans, declarons les Contracts, obligations & dispositions des bienfaits à cause d'icelle nulles & de nul effet :* Et partant les Estats de Blois n'acceptent pas seulement le temps déterminé par le Concile pour faire les vœux solennels ; mais encore avec luy, ils croient invalide la Profession faite devant ce temps, & y ajoûtent la nullité des donations faites, ainsi que nous avons dit, avant le temps prescrit.

Mais la seconde proposition contenuë en cét article ne doit pas estre confonduë avec la premiere ; car la seconde presuppose que la Profession faite devant seize ans ; mais ratifiée après les seize ans accomplis, sera bonne avec cette modification, que celui qui

fera Profession ne pourra disposer
 de ses biens en faveur de ses heri-
 tiers, ou autres qui bon luy sem-
 blera, qu'après trois mois qui sui-
 vent les seize ans. Par là le Le-
 cteur voit clairement que la dis-
 position du Concile n'a point esté
 changée ny en son tout, ny en sa
 moitié par l'Ordonnance de Blois,
 quant à l'âge de seize ans, & quant
 à la nullité des vœux faits par les
 contrevenans, sur laquelle, com-
 me nous avons remarqué, elle n'a
 point prononcé formellement,
 sçachant que cela estoit hors sa
 Jurisdiction; mais que tout le
 changement a esté pour l'addi-
 tion des trois mois en faveur des
 légs faits à qui que ce soit, à l'ex-
 clusion des Monasteres; mais cela
 ne donne aucune atteinte au Dé-
 cret du Concile qui demeure en
 toute sa force dans l'Ordonnance
 de Blois: Et quant à l'exclusion,
 elle n'a non plus esté pratiquée en

toute son étendue.

Ainsi le Reflexionnaire pour fasciner les yeux du Lecteur, a changé non la moitié; mais presque toute la disposition de l'Ordonnance de Blois confondant la premiere partie avec la seconde, ôtant les points & les paroles pour faire un sens opposé à celuy de l'Ordonnance, & pour empêcher par là qu'on ne peût se prevaloir de l'acceptation, pour le moins virtuelle, que l'Etat fait du Concile en cet article, quoy que je sçache qu'il n'est reçu en tous.



*SEPTIEME ECHAN-
tillon, qui fait voir que le Re-
flexionnaire détruit luy-mes-
me les principes de ses raison-
nemens , par lesquels il pre-
tend à montrer que la solemni-
té des vœux ne peut se faire
contre le temps fixé par le
Magistrat Politique.*

P Our arriver à cette fin , il est
nécessaire de donner un pe-
tit Tableau des propositions con-
tenuës en la premiere partie de
son ouvrage.

Premiere proposition. *Il n'y a
point d'apparence de douter que le
Reglement de l'aage ne soit pas de
l'interest de l'Etat.*

Seconde proposition. *Des ma-
riages dépend la premiere subsistan-
ce & la conservation des Etats.*

Troisième proposition. *Qui-*

conque a fait le vœu simple est autant obligé que celui qui a fait le vœu solennel ; parce que le vœu simple oblige de droit naturel & Divin , & qu'on ne peut pas s'imaginer de lien plus Saint & plus étroit que celui-là.

Quatrième proposition. On sçait que le vœu simple empesche de contracter le mariage.

Cinquième proposition. Que les peuples fassent tant de vœux , & à tel aage qu'il leur plaira , le Magistrat Politique ne pretend point prendre connoissance de leur validité à l'égard de Dieu.

De ces seules propositions sans parler de cent autres semblables semées, & repetées en son ouvrage , je montre sans équivoque que tout son raisonnement pour attribuer le pouvoir à la puissance Laïque de fixer l'âge pour la Profession solennelle des Religieux & des Religieuses, n'est qu'une

pure illusion , & voicy comment,

De toutes les choses qui contribuent le plus à la subsistance & à la conservation des Etats , c'est le mariage : Or par le vœu simple l'homme s'éloigne autant de contracter le mariage que par le vœu solennel, puisque suivant la Doctrine du prétendu Reformateur par le vœu simple, l'homme est autant obligé que celui qui a fait le vœu solennel ; parce que le vœu simple oblige de droit naturel & Divin, & qu'on ne peut pas s'imaginer de lien plus Saint que celui-là: donc par le vœu simple, l'homme s'éloigne autant de ce dōt depend la premiere subsistance & la conservation d'Etat que par le vœu solennel. Donc si le Magistrat Politique a droit de prendre connoissance de tout ce qui peut favoriser ou éloigner ce qui est nécessaire à la subsistance

& à la conservation des Etats, il faudroit par ce raisonnement conclure, que le Magistrat Politique est obligé de prendre connoissance des vœux simples comme des vœux solennels; ou s'il ne pretend point prendre connoissance des vœux simples, qu'il n'a pas droit de prendre connoissance des vœux solennels. Or il est évident par la Confession expresse du Reformateur, que le Magistrat Politique ne pretend point prendre connoissance du vœu simple à l'égard de Dieu, quoy que par luy il se retire de la Republique sans sa participation, dans la partie la plus nécessaire à sa conservation, pourquoy donc prendra-il connoissance de la validité du vœu solennel, puisque le même prejudice arrive à l'Etat, aussi-bien par le vœu simple que par le vœu solennel: car de dire que l'Etat outre l'interest du ma-

riage en a encore d'autres en la Profession solennelle, ce n'est rien dire, puisque si l'homme le peut en la partie la plus necessaire & la plus essentielle à sa conservation, il s'ensuit qu'il le peut bien dans les autres interets de la Republique par la Regle du droict, dont nous veut battre le Reflexionnaire, qui porte *que quiconque peut le plus, peut le moins, cui plus licet, potest & minus.*

Mais vous ne dites pas tout, repliquera le Reflexionnaire, ajoutez ce que j'écris en la page 24. *On sçait bien que le vœu simple empesche de contracter le mariage; mais qu'il ne le rend pas invalide apres qu'il a esté contracté: au lieu que le vœu solennel l'empesche de contracter le mariage & le separe mesme apres le Contract.* Cette replique ne ruine point notre conclusion, & ne souvient aucunement le principe de l'adversaire:

faire : car qu'importe que si celui qui a fait un vœu simple vient à se marier , le mariage n'est point invalide ? Il n'est icy question de ce qui peut dissoudre le mariage quand il est une fois contracté ; mais de ce qui peut empescher l'homme de le contracter, de sorte qu'il ne le puisse faire sans violer la Foy qu'il avoit donnée à Dieu par le vœu simple.

Et pour cela, supposons un cas qui n'est point de la Metaphysique , mais de Physique, & qui pourroit arriver ailleurs aussi-bien qu'en Angleterre : Supposons, dis-je un Prince , lequel *pour procurer par ce moyen un peuple abondant à l'Etat capable d'être utilement employé au commerce, à l'Agriculture aux Colonies, & à la Guerre* : commande à ceux qui n'auront fait que des vœux simples de se marier : Que feront-ils ? sans doute que par le principe

du Reflexionnaire ils ne seront pas obligez d'obeir au Prince : & pourquoy ? parce que le vœu simple oblige de droict naturel & Divin , & qu'on ne peut pas s'imaginer de lien plus Saint ny plus étroit que celuy-là.

Et cela est conforme à la parole de Dieu, qu'il faut plutôt obeir à Dieu qu'obeir aux hommes , *obedire oportet Deo magis quam hominibus* , *actu 5*. Cela est encore conforme à ce que dit S. Chrysostome , expliquant ces paroles de S. Mathieu 22. *Reddite ergo quæ sunt Cesaris Cesari & quæ sunt Dei Deo* , & sur lesquelles le Reflexionnaire appuye si fort , rendez à Cesar ce qui est deu à Cesar , & à Dieu ce qui est deu à Dieu , ce qui est vray ; mais au sens de S. Chrysostome , qui dit , *tu autem cum audieris crede quæ sunt Cesaris Cesari . illa scito enim dicere solum quæ in nullo pietati nocent ;*

quia si aliquid tale fuerit, non adhuc Caesaris est, sed Diaboli : C'est à dire, quand vous entendrez, dit ce Pere, qu'il faut rendre à Cesar ce qui est deu à Cesar, il faut l'entendre au cas que cela ne prejudicie point à la pieté : car si cela étoit, ce ne seroit pas le tribut de Cesar, mais le tribut du Demon.

Et dautant que le Reflexionnaire prevoyoit toutes ces choses il s'objecte à luy-mesme, si on ne peut faire des vœux solemnels ny entrer dans la Clericature sans la permission du Prince, *le Roy pourroit donc suivant ces principes empêcher qu'il n'y eût aucuns Prêtres ny aucuns Religieux dans son Royaume* : Il n'y a point de doute, puisque la consequence ne naist pas d'une puissance de Logique, qui n'a que le nom de puissance, & qui ne se voit jamais en reduction, mais d'une puissance Phi-

sique attribuée par le prétendu Reformateur au Magistrat Politique dont nous avons vu, non en peinture, mais en réalité, les suites fatales en Angleterre & dans la Hollande; mais voicy comme nostre homme répond à son objection : *Je répons premièrement qu'en matiere de Morale on ne doit jamais ainsi tirer des conséquences à l'infiny. D'accord, quand des principes établis en la morale les défauts qui en proviennent ne pullulent pas naturellement & en ligne droite.*

Page 134.

Il est certain, dit le Reflexionnaire, *que si l'on s'arrestoit à tous les inconveniens qui peuvent arriver d'une Loy, on n'en pourroit jamais établir aucune* : Cela est vray ; mais il faut aussi que l'établissement de cette Loy soit fondé en la juste puissance du législateur. Or celle de fixer l'âge pour les Professions est sacrée (au sen-

timent de Baronius cité à l'occasion de la nouvelle de l'Empereur Majorien corrompuë par le Reflexionnaire) & de la bonne Theologie , & partant elle n'est point naturelle au Sceptre Politique. De sorte qu'il ne se faut pas étonner si les inconveniens qui naissent de cette Loy ne rendent pas coupables ceux qu'elle veut y obliger , comme les Auteurs qui travaillent à son établissement.

Après quelques paroles qui enflent sa premiere réponse ; mais qui ne la fortifient pas , il vient à la personne Sacrée du Roy , & dit pour sa seconde , *il est impossible* Page 36.
que la pensie de détruire l'Ordre Ecclesiastique tombe dans l'esprit du plus Chrestien de tous les Rois & du fils aîné de l'Eglise , quand mesme il n'envisageroit que le bien temporel de son Estat. Sans examiner si cette impuissance est Morale ou Phisique , je l'accorde

à la personne singuliere du Roy ; mais il ne peut pas dire qu'elle est attachée au caractère du Souverain , puisque la Suede & les autres Etats dont nous avons parlé , ont chassé l'Evangile de Iesus de leurs terres , & n'y voyent maintenant regner que l'impieté.

Huitième échantillon.

DE plusieurs Theologiens qui soutiennent , à ce qu'il dit , qu'on ne peut se faire Religieux sans la permission du Prince Politique, il choisit Becan qu'il met deux fois en jeu pour ce sujet ; *mais ces considerations , dit-il , me porteroient trop avant : Je laisse mesme pour abreger l'autorité de quelques Theologiens dont je pourrois tirer avantage.* Voicy le latin qu'il nous en donne : *Nemo potest esse vere & proprie Religiosus ; nisi constitutus sit sub alterius Jurisdictione & potestate. Hoc au-*

tem non fit ex natura voti, sed opus est voluntate Principis & Legislatoris, Beca. de legib. cap. 6. quest.

10. L'ignorance ou la malice de nostre homme paroist encore en ce lieu, & je ne puis faire pour luy un plus favorable dilème: J'y remarque l'ignorance s'il pense que la Loy humaine est consommée en la Loy politique. La Loy humaine est un genre qui voit la Loy humaine Ecclesiastique; & la Loy humaine Politique ou Civile comme ses deux especes; Neantmoins à entendre parler le Reflexionnaire, vous diriez que la Loy humaine ne r'enferme que la dernière, c'est à dire la Politique, mais s'il avoit ouvert les yeux, & l'Auteur qu'il cite ou qu'il ne s'en fût pas rapporté aux memoires d'un fourbe qui en trompe bien d'autres, il auroit remarqué la division de la Loy humaine, que nous venons d'observer au prologue du sixiè-

me Chapitre par luy-mesme cité:
 Le tiltre porte en grosses lettres;
De lege humana, & après il dit,
relictio jure gentium de quo supra
dictum est, agam de lege Ecclesia-
stica & civili, c'est à dire, après
 avoir parlé du droit des gens, je
 traiteray de la Loy Ecclesiastique
 & Civile.

Quand donc Becan dit que
 pour faire des vœux solennels,
 il faut l'acceptation du Prince, il
 parle là du Prince Ecclesiastique,
 & non du Prince Politique, ce
 qui est si vray qu'en toute la pre-
 miere conclusion qu'il pose pour
 fondement, il cite Boniface VIII.
 Gregoire XIII. & autres Decrets
 des Pontifes qui ont réglé & di-
 stingué le vœu simple du vœu so-
 lennel, & nomme ces Auteurs-là
 Princes Ecclesiastiques: cela se
 voit encore en la question dou-
 zième du mesme Chapitre où il
 demande, si les Princes & les Le-

gislateurs sont astreints aux Loix qu'ils font : Après quoy il dit qu'il est certain que les Princes, tant Seculiers qu'Ecclesiastiques qui ont pouvoir de faire des Loix, sont obligez de les garder; & il explique plus au long la nature de cette obligation; mais qui ne regarde point le sujet dont il s'agit icy. *Certum est principem tam secularem quàm Ecclesiasticum, qui habet potestatem ferendi leges aliquomodo obligatum esse ad servandas suas leges* : Et par là l'ignorance du Reflexionnaire est manifestement prouvée.

Que s'il ayme mieux passer pour un captieux, il découvre sa malice; car pourquoy dire qu'un Auteur scientifique assure qu'on ne peut se rendre Religieux sans la volonté du Prince Seculier, là où il n'en est aucunement parlé; mais seulement du Prince Ecclesiastique? En effet dans toute la que-

ftion qu'a citée le Reflexionnaire, je pourrois dire que dans toutes les œuvres de Becan, l'on ne trouvera rien qui approche d'une fi pernieufe Doctrine.

E' C H A N T I L L O N S
tirez de la seconde partie du
libelle.

Notre Reflexionnaire croit avoir fait une fi étroite liaison entre le premier & le second point de son dernier ouvrage, qu'il juge le second indubitable apres avoir montré à ce qu'il pense la solidité du premier. *Page 150. Pour ce qui est du pouvoir de faire des Loix touchant l'âge de la profession solennelle des Religieux, c'est dit-il, une question décidée en France il y a plus d'un siecle. Et un peu plus bas. Il n'y a que la nullité du vœu à laquelle ces Ordonnances n'ont*

point touché. Il n'y a donc plus que ce point qui soit douteux, & je croy qu'il ne doit l'estre apres le premier établissement que j'ay fait de mon premier point.

J'en prens pour juge le plus grand amy du pretendu Reformateur, apres qu'il aura veu les horribles corruptions qu'il a faites des Canons & des autres passages qu'il a malheureusement employez pour son dessein, & que j'ay si clairement montrez, qu'il n'y aura plus que les aveugles qui en pourront douter. Si donc la premiere partie est le fondement de la seconde, comment celle-cy pourra-t'elle subsister apres la demolition de celle-là?

Neantmoins comme si le pretendu Reformateur avoit eu quelque presentiment de la foiblesse de son premier point, voicy qu'il se renferme dans le second.

Page
156.

Que s'il y avoit quelque chose de

*douteux dans mon premier point ,
ce que je n'estime pas , je pourrois
me restreindre aux seules preuves
de cette seconde partie. Il faut donc
le forcer dans ce retranchement ,
ce qui ne sera pas difficile comme
le Lecteur verra par les Echantil-
lons que je vais en donner tirez
de cette seconde partie. Tout son
raisonnement pour prouver que
le Magistrat Politique peut de-
clarer nulles les professions so-
lemnelles qui auront été faites
sans la permission du Souverain ,
est fondé sur trois nullitez. D'où
il s'ensuit, dit-il, qu'il peut rendre
leurs vœux invalides par un dé-
faut d'habilité, par un défaut de
propriété & par un défaut d'accep-
tation , ce sont trois nullitez que
j'explique dans le reste de ce dis-
cours, & que moy j'examine dans
la suite de celui-cy.*

E' C H A N T I L L O N.

Commençons par la première nullité qui provient de l'*habilité* nécessaire aux vœux, & cette *habilité* consiste en la *liberté* qui ne se trouve pas, dit-il, dans le sujet sans la permission du Souverain, mais nous avons fait voir le contraire : car puisque le prétendu Reformateur a fondé tout son premier point sur le pouvoir du Prince, en ce qu'il est exécuteur des Canons de l'Eglise, & que nous avons montré que ce pouvoir n'est que pour les appuyer & pour réduire les rebelles par la terreur des supplices sensibles & visibles, puisque les derniers Canons ont dérogé aux premiers ; que le vœu simple oblige de droit naturel & divin, & qu'on ne peut pas s'imaginer de lien plus saint & plus étroit que ce-

luy-là, & qu'en un mot le Magistrat Politique ne pretend point prendre connoissance de la validité du vœu simple à l'égard de Dieu, quoy qu'il prive l'Etat de sa premiere subsistance & conservation aussi bien que les vœux solennels de toutes ces choses, il resulte que la liberté est toute entiere en celuy qui voudra se ranger sous cette sainte milice.

Et c'est la Doctrine de S. Thomas, que le Reflexionnaire consulte sans cesse comme son guide en la matiere des vœux, quoy qu'il ne l'entende pas, ou que par malice il donne un sens exposé à la lettre de ce grave Auteur. Car en sa somme de Theologie il met, & c'est le fondement de la question, une telle difference entre les personnes libres & les personnes captives qui peuvent pretendre à ces divines retraites, que par là toutes les difficultez sont déci-

dées. *Quand l'homme dit cét Ange e-
t venu à l'âge de puberté s'il est
libre il est aussi maître de luy-mes-
me en ce qui regarde sa personne,
par exemple pour s'engager par un
vœu solennel à une Religion, ou
bien pour se marier. Ex quo homo
venit ad annos pubertatis si sit li-
bera conditionis, est suæ potestatis
quantum ad ea quæ pertinent ad
suam personam, puta quod obliget
se Religioni, vel quod matrimo-
nium contrahat sine consensu pa-
tris.*

Il n'en est pas de mesme de l'es-
clave qui dépend de la puissance
de son Maître, car il n'est pas li-
bre, mesme quant à sa personne
pour s'obliger à la Religion, dau-
tant que par cette retraite il se
retireroit du service qu'il doit à
son Maître. Ainsi par cette distin-
ction de ceux qui sont nez libres
dans un Etat, & des autres qui
sont nez esclaves, toutes les peti-

tes chicanes du pretendu Reformatateur sont decouvertes & aneanties. *Servus autem quia est in potestate Domini, etiam quantum ad personales operationes, non potest se voto obligare ad Religionem per quam ab obsequio Domini sui attraheretur* 2. 2. q. 88. ar. 8. ad 1.

E' C H A N T I L L O N.

Page
167. **L**A seconde nullité resulte du défaut de propriété dans les choses que le Religieux doit consacrer à Dieu par la profession Monastique qui font la matiere du vœu solennel, & cette nullité est encore plus considerable que la premiere, & tout ensemble plus aisée à concevoir. Comme il tient cette seconde nullité plus considerable que la premiere, il ne faut pas s'étonner s'il s'y est plus étendu, mais ce ne sera qu'à sa honte & à son malheur, n'y ayant pas seule-

ment commis des faussetez , mais encore erronnées , & qui approchent bien de l'heresie.

Voicy comme il appuye son principe ruineux. *Nous sommes à Dieu avant que d'estre à l'Etat, cela est certain , mais nous sommes à l'Etat avant que d'estre à nous-mesmes. Ainsi comme nous ne pouvons disposer de nous au prejudice de ce que nous devons à Dieu, nous ne le pouvons faire non plus au prejudice de ce que nous devons à l'Etat , parce que nous appartenons à tous les deux par une obligation naturelle & divine. Que de choses à dire & à redire sur ce raisonnement : nous sommes à Dieu avant que d'être à l'Etat, donc nous devons nous donner à Dieu , avant que de nous donner à l'Etat. Donc si nous faisons un Holocauste à Dieu de nôtre ame & de nôtre corps , que nous restera-il pour donner au monde? L'Etat peut-il*

justement se plaindre si étant creature de Dieu, s'il dépend de luy quant à son être, & quant à sa conservation, s'il a un empire absolu sur luy, il évoque pour son service l'ame & le corps de celuy qu'il y appelle? il le fait bien quand il luy plaist par une mort naturelle, pourquoy ne le fera-il pas par une mort civile? N'a-t'il pas d'autres moyens pour conserver l'Etat, quand il semble l'affoiblir par la soustraction de ceux qu'il tire de la Republique, pour les mener dans le desert? quelle injure luy fait-il? n'use-t'il pas de son droit?

Enfin quand nous ferions à l'Etat avant que d'être à nous-mêmes, quelle apparence y a-t'il que nous dépendions de l'Etat avant que nous dépendions de Dieu? & derechef, si l'homme étant à l'Etat avant que d'être à soy, peut & est obligé en ce moment de se donner à l'Etat, pourquoy ce mes-

me homme ne peut-il pas, & n'est-il pas obligé au moment qu'il se sent attiré à la vie Religieuse de se donner à Dieu ? il a sans doute cette habilité & cette propriété ainsi que nous avons dit, & comme plus expressement le dit encore un grand Theologien. *Nec ex lege naturali nec ex jure gentium, vel alia via probabili ostendi potest esse in Rege hujusmodi dominium super voluntates subditorum: aliunde vero homo est liber ad vovendum independenter ab alterius consensu.* Suarez tom. 2. de Religione l. 6. cap. 2. n. 5.

Je dis plus, ajoute le Reflexionnaire, Dieu ayant partagé entre l'Eglise & les Roys le droit, & la puissance absolue qu'il avoit seul naturellement sur l'homme, il n'est pas au pouvoir de l'homme de donner à l'une de ces deux puissances ce qui est à l'autre sans le consentement de celle à qui il appartient.

Voila un homme qui entend bien à faire les partages. De qui a-t'il appris que Dieu a distribué sa puissance de la sorte , la partageant entre l'Eglise & les Roys ? quoy il ignore que la grace est d'une plus noble élévation que la nature ? a-t'il donné le corps à l'Etat independemment de son service en quelque usage qu'il veuille le placer ? N'est-ce pas Dieu mesme qui agit , & d'une façon toute autre dans son Corps mystique qu'il n'agit dans le Politique ? je ne croyois pas que la reformation du Reflexionnaire passast jusques aux partages de Dieu.

Page
199.

Mais voicy qu'il s'explique plus ouvertement, mais aussi plus criminellement, quand il dit, *l'Eglise & l'Etat sont comme deux associés avec un droit si égal , que si l'Etat n'a aucun pouvoir sur l'ame il est vray aussi que l'Eglise n'a au-*

un pouvoir sur le corps. A entendre cét homme ne diriez vous pas qu'il fait presque parler l'Eglise à l'Etat, comme le Roy de Sodome à Abraham? *Da mihi animas, cetera tolle tibi Genes. 14.* Baillez-moy les ames & prenez les corps. Mais nous avons déjà montré que l'Eglise & l'Etat n'ont point été partagez également. La seconde proposition est encore fausse, à sçavoir que l'Etat n'a aucun pouvoir sur l'ame, puisque le terme d'*aucun* ôte la puissance directe & indirecte, & qu'il est constant que les Roys peuvent faire des Loix Politiques, pourveu qu'elles soient justes, dont l'infraction oblige les sujets en conscience, & sous peine de peché. Dautant que toute ame est soumise aux puissances selon S. Paul, & que selon S. Pierre il faut obeïr à ceux qui nous sont proposez, quoy que discoles: mais le pauvre Refor-

mateur ne se reflouviert pas de la pluspart de ce qu'il écrit.

Quant à la troisiéme proposition que l'Eglise n'a aucune puissance sur le Corps ; & sur lequel principe roule toute la seconde partie , sans doute que *ut jacet est heretica*. Elle est heretique , quoy donc l'Eglise ne peut pas ordonner des jeûnes pour les necessitez publiques ? Quoy ! sous ce jeûne ne sera compris qu'un jeûne general , lequel selon S. Augustin s'étend à la privation des desirs illicites ? Quoy ! dans le tribunal de nos crimes secrets quand l'Eglise le juge necessaire , elle ne pourra pas enjoindre le cilice , ordonner des macerations & retrancher de la bonne chere ? ces inflictions ne vont-elles qu'à l'ame ? ne descendent-elles pas sur le corps ? n'en sent-il pas le frisson & les douleurs ; je voudrois bien sçavoir si le corps du Reflexionnaire

n'atteint le point d'insensibilité, ou s'il croit que l'Eglise n'a pas pouvoir d'obliger les fidèles qui peuvent garder le Carême de l'an 1669. où nous sommes, & les autres si Dieu nous en fait la grace ?

Mais les Superieurs des Cloîtres ne sont-ils pas des bourreaux quand ils déchirent les épaules des Religieux qui ont fait des scandales publics ? les Evêques n'abusent-ils pas de leur autorité lorsqu'ils font hier les Prêtres Disciples & les font trembler sur la paille de leurs prisons, puisque l'Eglise n'a aucun pouvoir sur les corps ? Toutefois cela se fait à la veuë du Roy, au sceu des Parlemens, & à la connoissance de tous les peuples. Que s'il dit que c'est en vertu de la permission tacite que l'Eglise a de l'Etat, lors qu'il a souffert que les uns aient fait des vœux, & les autres pris les Ordres sacrez, c'est en vain re-

tourner à un principe qu'il n'a
 peu prouver & ne prouvera ja-
 mais, & dont nous avons montré
 l'infirmité, puis qu'on ne ſçauroit
 prouver ny par le droit naturel,
 ny par le droit des gens, ny par
 aucune raison ſeulement proba-
 ble que le Magiſtrat Politique ait
 cét empire ſur la volonté des
 hommes libres. Et ainſi cette pro-
 poſition, *l'Egliſe n'a aucun pou-
 voir ſur le corps*, merite une tres
 rigoureuſe cenſure.

E' C H A N T I L L O N

Page
 220.

L'*Egliſe ſeule ne peut pas vali-
 der l'aſte de la profeſſion d'un
 Religieux.* Cette propoſition eſt
 erronée & temeraire, puis que
 l'Egliſe ſeule peut recevoir les
 vœux ſolemnels, & que tous les
 jours ſur les difficultez qui naiſ-
 ſent au ſujet dont il s'agit, elle en
 renvoye le jugement aux Eves-
 ques

ques & aux ordinaires des lieux. *Ibid.*

L'Etat seul a le pouvoir d'empêcher cette profession, cette proposition est heretique dans les termes qu'elle est écrite, approche de l'heresie, puis qu'elle tend à ôter à l'Eglise le pouvoir qu'elle a de faire des Loix, lesquelles n'étant pas observées, les professions sont déclarées nulles.

E' C H A N T I L L O N.

Certes comme la charité a Page 201.
deux parties, & comme elle
comprend les devoirs envers Dieu,
& les devoirs envers le prochain,
sans doute que ceux qui demeurent
dans le commerce de la société
civile, pour servir tout à la fois à
Dieu & à l'Etat & pour executer
le precepte tout entier sont dans un
degré de perfection encore plus
grande que ceux qui se retirent du
monde pour n'executer que la moi-

M

tié du commandement Tout cela sent mal, je sçay qu'il y a des ames dans le monde qui ont plus de charité, & par consequent plus de perfection que d'autres qui sont dans les Cloîtres. Ce n'est pas là la question, c'est de sçavoir si l'état de ceux qui demeurent au siecle, & qui servent tout à la fois à Dieu & à l'Etat, sont, comme l'entend le Reflexionnaire, en une condition plus parfaite que les autres qui s'en retirent par les vœux.

Un meilleur Maître que luy le decide à son dés-avantage: car il est constant que Messieurs les Curez qui sont Pasteurs, sont dans une condition plus parfaite & plus grande que celle des Laïques qui sont leurs ouïailles: cependant S. Thomas dit que l'Etat des Religieux est plus parfait que celuy des Curez & des Archidiacres (ce que je dis sans blesser l'opinion

contraire) & ce qu'il prouve par ces termes, *Clerici qui Monachorum propositum appetunt (quia meliorem vitam sequi cupiunt) liberos eis ab Episcopis in Monasteriis oportet largiri ingressus. Decima nona quest. 1. ca. Clerici.* Il en donne la raison au mesme lieu, parce que dit-il, le Religieux s'oblige pour toute sa vie de tendre à la perfection, & que les Curez & les Archidiacres ne s'obligent pas pour le reste de leurs jours au soin des ames. *Religiosus totam vitam suam obligat ad perfectionis studium; Presbyter autem Curatus, vel Archidiaconus non obligat totam vitam suam ad curam animarum. S. Tho. 2. 2. q. 184. art. 8. in corp.*

Il suppose encore une chose tres-fausse que les Religieux ne servent pas tout à la fois à Dieu & à l'Etat. Croit-il que les services de l'ame pour la Republi-

268
que ne soient pas si nobles que
ceux qu'elle tire des corps ? si cela
est, il faut que le corps l'emporte
sur l'esprit, & les fonctions de la
nature sur celles de la grace. Cho-
se surprenante ! quoy qu'il seme
le poison presque en toutes les li-
gnes, qu'il écrit contre la vie Re-
ligieuse, néanmoins voyez qu'il
détruit ailleurs ce qu'il soutient
en cét échantillon, avec tant de
passion & avec si peu de verité.

Car apres avoir dit que comme
il est impossible que tout le mon-
de s'accorde pour se faire *Prêtres*
ou Religieux, il ajoute qu'il est
impossible aussi que la pensée de
détruire l'Ordre Ecclesiastique
tombe dans l'esprit du plus Chrê-
tien de tous nos Roys, & du fils aîné
de l'Eglise, quand il n'en visageroit
que l'intérêt temporel de son Etat.
Peut-il ignorer que cét Ordre est le
plus ferme appuy de sa Couronne ?
& que si ces soldats de la milice sa-

erée ne combattent pas à coups de main contre les ennemis de l'Etat comme les autres sujets, ce sont autant de Moyses sur la Montagne, & dans le desert qui deffont peut-être plus d'ennemis en levant les mains vers le Ciel que ne peuvent faire toutes les armées ensemble.

*- Qu'y a-t'il de mieux dit & de plus vray si vous en ôtez le peut-être ? mais de-là il faut aussi conclure que les Religieux servent tout à la fois à Dieu & à l'Etat, & par consequent que l'Echantillon que nous donnons en ce lieu de la belle doctrine du pretendu Reformateur & fausse & ridicule par luy-mesme. Pour moy j'ay creû qu'il y avoit en la page 136. du *hoc autem à semetipso non dixit*, & que la malice de son esprit avoit été suspenduë par la puissance de Dieu, pendant que le Saint Esprit menoit la main de cét Aveugle pour tracer des lignes qui doivent*

le couvrir de honte , à mesure qu'elle découvre ses contradictions évidentes.

E' C H A N T I L L O N .

Pag.
214.

Quant au precepte de quitter peres, enfans, marys & le reste, tant s'en faut que quand Dieu nous le propose, ce soit pour nous conseiller de les quitter afin de nous faire Religieux, qu'au contraire, il n'y a rien de plus opposé à l'esprit de Iesus-Christ & de son Eglise. Ne parlons plus de faussetez, d'erreurs & d'heresies, il faut y ajouter l'impiété. Hé bon Dieu où en sommes nous ? Il y a bien de la difference entre dire, que tout cet abandonnement conseillé par Iesus-Christ ne s'adresse qu'aux Religieux, & dire comme fait le difformateur, que les Religieux soient exclus de ce conseil, & qu'il ne s'étende pas jusques à

ceux qui ont assez de zele pour l'executer par les vœux ; je ne dispute pas du premier , mais je soutiens que quiconque nie le second est luy-même opposé à l'esprit de Iesus-Christ & de son Eglise.

Et d'autant que S. Thomas en cette matiere est perpetuellement cité par le Reflexionnaire , il doit avoir plus de peine à le desavoïer. La solemnité du vœu, dit-il, se considere comme une chose spirituelle, qui appartient à Dieu; c'est à dire selon une certaine benediction ou consecration spirituelle, laquelle se pratique en la profession de quelque règle , & qui est le second degré après les Ordres sacrez , ainsi que nous l'avons appris de l'institution des Apôtres. *Solemnitas voti attenditur secundum aliquid spirituale quod ad Deum pertineat, id est secundum aliquam benedictionem vel consecrationem, quæ ex institu-*

tionem Apostolorum adhibetur in professione certa Regula secundo gradu post sacri Ordini susceptionem. S. Th. 2. 2. q. 88, ar. 7. in corp. & un peu auparavant dans la mesme question article 4. en la réponse du troisiéme argument. Apostoli autem intelliguntur vovisse pertinentia ad perfectionis statum quando Christum relictis omnibus secuti sunt.

Tous les Theologiens parlent ainsi horsmis Calvin, ceux de Magdebourg & leurs semblables, & partant si la profession des Religieux nous est venuë de celle des Apôtres, comment est il possible qu'il n'y ait rien des plus opposé à l'Esprit de Iesus-Christ & de son Eglise, que cette sainte Institution ? Sera-t'il donc dit, que des Princes & des Reynes qui ont volontairement & en veuë de ces paroles quitté, leurs Couronnes pour se faire tondre, & pour por-

ter celle de Iesus-Christ dans les Cloîtres ne pouvoient rien faire *de plus opposé à l'Esprit de Iesus-Christ & de son Eglise?* Cependant l'Eglise a loüé ces saintes & genereuses actions, les a canonisées & proposées comme des exemples de vertu. Mais, hélas! le prétendu Reformateur a trouvé une autre Apocalypse, dont je m'assure que S. Iean desavoüera les visions.

Après tout que cét insigne faux-faire est le bien venu, quand pour confirmation d'une proposition si abominable, il met en jeu un Concile Provincial, quoy qu'il ne le nôme pas ainsi, & qu'il fait parler en ces termes. *Que ces personnes-là soient Anathemes qui osent abandonner leurs marys, leurs enfans, ou leurs peres sous pretexte de continence, & sous ombre de se deuouer au culte de Dieu.* Voicy comme il nous le donne en Latin. *S. quâ*
M v

mulier derelicto viro discedere voluerit soluto vinculo conjugali, nuptias contemnendo Anathema sit. Conc. Gangrense c. 14. & derechef si quis dereliquerit filios suos &c. sed sub occasione continentia negligendos putaverit anathema sit. c. 15. & de plus, si qui filij parentes suos deseruerint occasione divini cultus.

Mais ce n'est pas sans mystere que de ces trois passages il n'en a fait tout à la fois qu'une traduction en François, comme déjà il avoit fait ailleurs, afin de mieux cacher son venin.

Neantmoins pour mieux pénétrer dans le vray sens du Concile & dans le corrompu du Reflexionnaire, il faut observer que l'an de Nôtre Seigneur Iesus-Christ 324. sous le Pape Sylvestre premier, un certain Eveque d'Armenie appelé, Eustache de Sebaſte sous pretexte de porter les

ames à la perfection, condamnoit les nopces , & disoit qu'il n'y avoit point d'esperance de salut pour ceux qui se marioient. Les Evêques assemblez dans le Concile Provincial qu'ils nomment *Gangrense* foudroyent anatheme contre ceux qui sont d'un si execrable sentiment , & le premier chapitre de ce Concile en parle ainsi. *Si quis vituperat nuptias, & dormientem cum viro suo fidelem, & religiosam detestatur aut culpabilem affirmat velut quæ regnum Dei introire non possit, anathema sit.*

Parmy beaucoup d'autres erreurs il y avoit aussi des peres & des meres, lesquels pour se décharger des peines qu'il y a de nourrir & d'élever leurs enfans, les abandonnoient cruellement sous pretexte de garder la continence, ce qui causoit beaucoup

d'adulteres & d'autres malheurs ;
 & contre cét abus qui renverse la
 nature , ce Concile jette Anathe-
 me. *Si quis dereliquerit proprias
 filios suos , ut non eos aut atque eis
 secundum pietatem necessaria non
 præbuerit sed sub occasione conti-
 nentia negligendos putaverit, ana-
 thema sit cap. 15.* Il y avoit encore
 du desordre parmy les enfans,
 dont quelques-uns étoient si dé-
 naturez que de ne pas rendre les
 respects qu'ils devoient à leurs
 peres & à leurs meres: au contrai-
 re ils les méprisoient & les aban-
 donnoient dans la necessité , sous
 pretexte de se donner au culte de
 Dieu, croyant que cela étoit iuste;
 & le Concile derechef écrase ces
 viperes. *Si qui filij parentes , ma-
 ximè fideles deseruerint occasione
 Dei cultus hoc iustum judicantes
 esse, non debitum honorem parenti-
 bus redderent, ut hoc ipsum in ipsis
 non venerentur quod fideles sint,*

anathema sit cap. 16. De tout cela qu'a-t'il fait ?

Il a jetté en foule ces trois passages qui ont du jour quand on les separe l'un de l'autre , & n'en a fait, comme nous avons dit, qu'une version, afin qu'on ne peüst découvrir son artifice : car quant au premier qui ne voit que par là la défense n'est pas faite au mary de quitter sa femme , ny à la femme de laisser son mary pour faire des vœux dans les Cloistres du consentement mutuel l'un de l'autre, & après de mures considerations qui n'ont que la gloire de Dieu devant les yeux , & le desir de mieux vaquer à leur salut : Ne voit-on pas cela tous les iours ? l'Eglise & l'Etat ne l'approuvent-ils pas ? Dequoy estoit-il donc question dans ce Concile ? contre lesquels lance-t'il ses foudres ? contre ceux sans doute qui tenoient les nopces abominables &

comme des obstacles formels au salut : aussi nostre homme n'a eû garde de tourner le mot *de contemnendo nuptias*

Pour le second Chapitre qui parle de la deffense faite aux peres & aux meres de quitter leurs enfans , n'en voit-on pas le motif ? *Vt non alat eos , atque eis secundum pietatem non prabuerit eis necessaria.* Paroles que le Reflexionnaire a détachées & cachées sous les &c. du fameux Heretique du Plessis Mornay , & pourquoy ? Parce qu'elles indiquoient que ce n'estoit pas pour se lier plus étroitement à Dieu ; mais pour ôter de dessus leurs épaules un fardeau qui troubloit leurs joyes & empeschoit leurs plaisirs : Et sans sortir de France , n'avons-nous pas Sainte Batilde. Reyne Regente, laquelle inspirée de l'Epoux Celeste de passer à de secondes nopces plus nobles que

ses premieres , se jetta dans un Cloistre pour servir de pauvres filles, nonobstant les larmes de ses enfans & de tout le Royaume ? mais cette retraite ne fût pas moins utile à l'Etat qu'elle quita, qu'on la luy croyoit devoir estre fatale , Dieu recompensant par ses prieres ce qu'elle eût peu y faire faire par son Ministere: Quel rapport a donc le Canon de ce Concile avec une action si Divine ?

Et quant au troisiéme passage qui touche l'abandonnement que faisoient certains dénaturez enfans de leurs peres & de leurs meres les méprisant en veüe de leur Religion, a-t'il quelque conformité avec celuy des enfans qui ont toute la veneration possible pour leurs peres qui n'ont pas besoin de eux, & que tout ce qu'ils en font n'est que pour obeir à Dieu, & pour ne pas éteindre les mouvemens Celestes qui les tirent

du monde ? Mais la Religion qui n'a rien de Sauvage , n'ouvre-t'elle pas les portes aux enfans pour courir aux necessitez de leurs peres & meres ? Après cela , quelle impieté de dire que les paroles du fils de Dieu en S. Mathieu 19. & en S. Marc 70. qui conseillent de quitter pere, mere, enfans & tout le reste pour se faire Religieux, ont un sés opposé à l'esprit de Jesus-Christ & de son Eglise ? Je laisse plusieurs Peres & cent Auteurs là-dessus opposez au blasphême du Reflexionnaire , puis qu'il use de ce terme , & ne diray que ce mot de S. Bernard. *Hæc sunt* , glosant les paroles dont il s'agist : *Hæc sunt quæ Monachis Claustre replent, deserta Anachoretis, in declam. sub fin.* Ce sont ces Divines paroles qui peuplent les Cloistres de Moynes, & les deserts d'Anachorettes.

ECHANTILLON.

IL fait encore grand bruit sur le premier Concile d'Orleans; mais, dit-il, pour en venir à des textes plus formels: qui est-ce qui ne sçait pas aujourd'huy ce Canon du Concile d'Orleans? bien du monde, & beaucoup de ceux qui veulent passer pour sçavans: Voi-cy cōme le Reflexionnaire le rap-porte *touchant l'ordination des Clercs, nous jugeons de voir estre observé que nul Seculier ne pourra passer à l'Office de Clericature, si ce n'est par a permission du Roy ou par Ordonnance du Juge.* Pour voir s'il n'y a rien à redire sur cette version, il en faut mettre icy le Latin: *De Ordinationibus Clericorum id observandum decrevimus, ut nullus secularium ad Clericatus Officiū præsumat accedere nisi aut cum Regis iussione, aut cum judi-*

*cis voluntate Con. Aurel. r.
cap 6.*

Comme le pretendu Reformateur use de toutes les ruses dont se servent les ennemis de l'Eglise dans leurs écrits, la version qu'il donne de ce passage m'est un peu suspecte mettant le Verbe *decrevimus*, qui est un preterit au present, comme si le Concile jugeoit que la permission necessaire à demander au Souverain ou au Magistrat est un tribut naturellement attaché à la Loy; Tout ainsi que si le Prince avoit mis de nouveau cinq sols sur chaque voye de bois, & que le peuple disant qu'il n'est pas obligé de les payer, un Concile déclarast qu'il faut y satisfaire: Tout au contraire c'est un Decret que ce Concile Provincial fait en premiere instance pour obliger les aspirans à la Clericature de rendre ses respects à Clovis nouvellement converty

& à ses Ministres , dont plusieurs avec luy avoient passé du Paganisme à la Religion Catholique.

Ordonnance prudemment établie : car comme ce Prince après sa conversion avoit des soumissions incroyables à l'Eglise , ainsi qu'il paroist dans l'Epistre qu'il écrivit aux Peres assemblez en ce Concile ; & que de cette conversion miraculeuse ils esperoient de grands avantages pour la Religion , ils voulurent luy témoigner par un juste retour , que la Foy honoroit les Princes , respectoit leurs Couronnes , & qu'en toutes ses Loix elle n'avoit pour principal objet que la gloire de Dieu & le salut des Ames : Ainsi quand il plaira à l'Eglise de faire par un Concile universel , ce qui fût fait en ce Concile particulier , je tiendray cette Loy juste , & rebelles tous ceux qui n'y obeïront pas : Elle ne l'a fait jusques icy ,

qu'un chacun demeure dans ses droits.

Je dis de plus, que dans les Conciles du Pere Sirmond & des autres imprimez au Louvre, il y a un Verbe passif au lieu de l'actif, *ut nullus secularium ad Clericatus officium presumatur*, non pas *presumat accedere* & le reste : Ce qui n'est pas sans quelque raison ; car quoy que la diction *nullus* marque une proposition universelle, il est pourtant vray que le Canon qui precede celuy qui est cité par le Reflexionnaire, parle des Esclaves, lesquels par leur condition avoient un obstacle à la Clericature, & par ainsi n'étoient pas censez avoir une permission legitime s'ils n'avoient celle du Prince ou du Magistrat pour les rendre habilles de servir à un plus grand Maistre qui est Dieu : Après quoy ils demeu- roient affranchis, aussi que ceux

d'où ils estoient descendus, & demeuroient sous la puissance & sous la conduite des Evesques. *ita ut filij Clericorum, id est patrum, avorum & proavorum quos in supra dicto Ordine parentum observatione subiectos in Episcoporum potestate, & districtione consistam*, & le Reflexionnaire cache toutes ces choses.

ECHANTILLON.

Disons un mot de l'acceptation du vœu, laquelle dépend de la Republique, à faute de quoy la Profession est nulle selon son opinion, & c'est la troisième nullité. Or non seulement, dit-il, le vœu solennel est une donation faite à Dieu mais c'est un *Contrat Civil*: Quand je condamnerois cette doctrine, il ne pourra pas dire, quoy que j'aye peu d'esprit, que je n'en ay point

du tout, puis qu'il confesse luy-
 mesme *que des personnes d'esprit*
& de capacité ont voulu depuis peu
la faire passer pour un Paradoxe ;
 c'est avec fondement, & la censu-
 re est douce : car sans doute que
 le Reflexionnaire feroit mieux de
 faire des Commentaires sur les Pa-
 radoxes de Cicéron que sur la
 Somme de S. Thomas ; mais puis
 qu'il a esté si temeraire que de ne
 pas deférer au sentiment de ces
 grands hommes, je ne dois pas
 presumer que tout ce que pour-
 rois apporter là-dessus, peust rien
 gagner sur son esprit. Pour satis-
 faire au Lecteur je ne diray icy
 qu'un mot de son Maistre & du
 mien: *Votorum quoddam pertinet*
ad Religionem, ratione solius pro-
missionis Deo factæ, quæ est essentia
voti, quandoque etiam ratione rei
promissæ quæ est voti materia, S.
Th. 2. 2. q. 88. ar. 5. ad 1. par où
 vous voyez qu'il renvoye toute

l'essence du vœu, tant à raison du materiel que du formel à la *seule* promesse faite à Dieu, & ce peu de paroles satisfait à un grand discours que le Reflexionnaire enfile inutilement sur ce su et.

J'eusse pû encore y ajouter ce beau mot du mesme Docteur, que la disposition de la nature en matiere de vœux n'est point sujette aux Loix humaines : *Natura dispositio legibus humanis non subditur, ibid. art. 9. in corp.*

Je passe plus avant avec luy, & je soutiens que le Pape & l'Eglise ne peuvent pas empescher un homme de faire des vœux qui sont agreables à Dieu, la puissance que Dieu leur a donnée, n'étant pas pour détruire, mais pour edifier : En effet, comme l'Eglise & le Pape ne peuvent commander à qui que ce soit, de faire ce qui déplaist à Dieu, comme le péché, ils ne peuvent aussi défendre

de faire ce qui est agréable comme les vœux, & par là est ruinée l'opinion de quelques-uns qui disent avec le Reflexionnaire que dans le vœu la volonté du Supérieur est toujours présupposée, comme une condition qui porte à l'acceptation : Si donc le Pape & l'Eglise n'ont point d'empire sur l'Ame qui puisse empêcher ses engagements envers Dieu, quand bien même le partage qu'en a fait le Reflexionnaire subsisteroit, comment les Souverains pourroient-ils prétendre sur le corps, qui est la moindre partie de l'homme en ce qui pourroit empêcher une consécration à Dieu, qui demande les deux, je veux dire l'Ame & le Corps ? il faut icy mettre cette belle Doctrine dans ces propres termes.

Ad secundum dicendum, quod quidam dixerunt, quod ideo Prælati possunt in votis pro libito dispensare.

pensare, quia in quolibet voto in-
 cluditur conditionaliter voluntas
 Prelati Superioris sicut supra di-
 ctum est, quod in votis subditorum,
 puta servi, vel filij, intelligitur
 conditio si placuerit Patri vel Do-
 mino, vel si non renitantur: &
 sic subditus absque omni remorsu
 conscientie posset votum prater-
 mittere quandocunque sibi à Pre-
 lato diceretur. Sed predicta positio
 falso innititur; quia cum potestas
 Prelati spiritualis, qui non est Do-
 minus, sed dispensator in edifica-
 tionem sit data, & non in destru-
 ctionem, ut patet ad Cori th. c. 12.
 sicut Prelatus non potest imperare
 ea quæ secundum se Deo displicent,
 scilicet peccata: ita non potest prohi-
 bere ea quæ secundum se Deo pla-
 cent scilicet virtutis opera: Et ideo
 absolute potest homo ea vovere, S.
 Th 2. 2 q. 88 ar. 12. ad 1. Voilà
 parlé en Maître.

E' C H A N T I L L O N .

MAis parce que les paroles
 du fils de Dieu adressées à
 S. Pierre & à l'Eglise, *tout ce que*
vous lierez sur la terre sera lié dās
le Ciel, tout ce que vous delierez
sur la terre sera delié dans le Ciel,
 luy donnent de la peine, & que
 pour cela il les appelle *la plus*
grande objection, voyons com-
 ment il s'en tire; il prevoyoit
 bien, & avec justice, que si, com-
 me il a temerairement avancé, *l'E-*
glise seule ne peut pas valider l'acte
de la Profession d'un Religieux;
 pag. 259. *mais l'Etat seul a le pouvoir d'em-*
pescher cette Profession, on ne man-
 queroit pas d'avoir recours aux
 paroles que nous venons de citer,
 & de dire, quoy donc la terre don-
 nera la Loy au Ciel? Sera-t'il dit
 que le Ciel se soit dépouillé de
 son autorité lors qu'il en a fait

que participation à la terre ?
 ut donc que le plus fort cede
 plus foible : *Quoy dit-on, la* ^{Pag}
Civile sera capable de lier la ^{260.}
onté de l'homme en telle sorte
elle ne se puisse attacher à Dieu ?
la est, il n'y a plus de difference
re la puissance de l'Eglise & celle
Rois : Il ne s'enfuit pas ; mais
ifference fera, que la puissance
s Rois sera plus grande que
le de l'Eglise : comme dis-je il
oit veû, que cette objection
oit forte, il tâche d'y répon-
e, en disant qu'il y a de la diffé-
nce entre se mesler d'une chose
rectement, & ne s'en mesler
'indirectement, & qu'ainsi ce
est pas que les Rois puissent dire- ^{Pag}
ment se mesler de lier, ny de de- ^{266.}
er les consciences ; mais c'est qu'ils
t l'autorité de faire la Loy hu-
aine, à laquelle Dieu a donné le
oit d'obliger jusques dans le for-
terieur.

Mais cela n'est point satisfaire à l'objection ny directement ny indirectement ; car si les Princes seuls ont le pouvoir d'empescher les Professions solemnelles des Religieux , & les autres de prendre les Ordres Sacrez , dequoy sert de dire qu'ils ne s'en messent qu'indirectement ; puisque par cette seule puissance indirecte ils font tout ce qu'ils pourroient faire par la directe ? L'Eglise en auroit donc le démenty , si en une chose si Sacrée elle avoit fait une tentative par un Reglement bien concerté : Il faut regarder aux dangereuses conséquences , quand elles naissent naturellement de si malheureux principes.

Je sçay que les Souverains peuvent faire des Loix Civiles qui obligent leurs sujets dans le for interieur , nous l'avons dit cy-dessus , mais cela n'est vray que dans les Loix Politiques , qui re-

gardent directement le bien de l'Etat, & qui ne blessent point les Autels : mais qu'ils puissent faire des Loix en ce qui regarde la Religion comme les vœux solennels, en sorte que quand l'Eglise universelle en a fait une, le Magistrat Politique puisse en decerner un autre qui l'invalidé directement ou indirectement; soutenir cette Doctrine en France, c'est l'exposer avec ce qui nous reste encore d'Etats Catholiques au déplorable sort de l'Angleterre, puisque la Religion & la sagesse d'un Prince ne passent pas par héritage comme son sceptre en tous les successeurs: Ainsi nous n'ignorons pas ce qu'il rapporte de St Thomas, *lex humana obligat in foro conscientie*, que la Loy humaine oblige dans le fore intérieur, mais il ne devoit pas oublier ces paroles qui suivent, quand cette Loy n'excede pas

l'autorité du Législateur, *quando scilicet lex lata non excedit potestatem ferentis* : C'est en la première partie de la seconde de sa Somme, question nonante-six article quatrième, & non pas article septième : Mais comme le Reflexionnaire se donne la licence de couper & retrancher des passages, il peut prendre celle d'ajouter des articles aux questions, si toutefois on ne veut pas charger son Imprimeur de cette faute, mais non de ses autres malices.

Page
262

Tout ce qu'il dit ensuite là-dessus n'est qu'artifice pour couvrir son impiété, & mieux faire couler son poison dans l'esprit des fideles. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que je sois assez aveugle pour contester à l'Eglise le Privilege Sacré de lier & de delier dans le Ciel qui fait toute l'esperance de ses enfans*. O le bon enfant ! mais après avoir dit, à Dieu ne plaise que ie

fois assez aveugle pour contester à l'Eglise le Privilege Sacré de lier & de delier dans le Ciel, pourquoy n'ajoutez-vous pas ces autres paroles attachées aux précédentes par l'Ecriture Sainte & que vous aviez bien rapportées la premiere fois, & par lesquelles l'Eglise n'a pas le pouvoir de lier & de delier seulement dans le Ciel, mais encore le pouvoir *de lier & de delier sur la terre ? Quodcunque ligaveris super terram erit ligatum & in Cœlis.* Ne rougissez-vous point M. le Reformateur ? mais qu'en dites-vous Lecteur ?

Vous en jugerez mieux quand j'auray rapporté ce qu'il dit en la page suivante, où on ne peut voir un esprit plus embarrassé, plus lié & plus garotté que celui de notre homme, par ce passage ; *mais* p. 282.
263 *il y a bien de la difference, dit-il, entre le droit de lier & de delier dans le Ciel qui est donné à l'Eglise*

Et cét autre droit de lier & delier qu'on ne peut disputer aux Rois : Expliquez-vous un peu ? vous avez si bien dit, qu'il y a de la difference entre le droict de lier & de delier dans le Ciel, mais vous n'achevez-pas, quand vous continuez, & entre cét autre droict de lier & delier, & où ? Car comme dans le premier membre de vôtre proposition, vous avez mis dans le Ciel, le second membre demandoit que vous missiez dans la terre.

page
194.

Il n'avoit garde, il vouloit soutenir les partages: dans le partage, dit-il, que Dieu a fait de l'homme entre son Eglise & les Roys, qu'a-t'il donné aux Roys ? qu'a-t'il retenu pour son Eglise ? il a donné à l'Eglise la puissance sur ce qui étoit de plus noble dans l'homme, parce qu'elle est incomparablement la premiere, & la plus noble de ces deux puissances. Mais aussi a-t'il

voulu qu'elle fût contente de son
 partage : & après luy avoir laissé
 l'Empire des ames, il a donné au
 Magistrat Politique le droit de
 souveraineté sur les corps & sur
 tout ce qui concerne les biens, &
 les droits civils & temporels de
 leurs Etats. Je pensois qu'il n'y
 avoit que les Espagnols avec
 Mendoze, à dire par rodomonta-
 de, ce qui est pourtant un verita-
 ble blasphème, que Dieu étoit le
 tout-puissant au Ciel, mais que
 son Maître étoit le tout-puissant
 en terre. *Dios es poderoso en el*
Ciel, el-Rey en la terra, puisque je
 ne voy pas de jour à diviser l'au-
 thorité de Dieu, de celle de l'E-
 glise sur la terre en ce qui regarde
 les annexes du corps avec l'ame
 pour une consecration solemnel-
 le. La puissance d'un Monarque
 ne laisse pas d'avoir toute son
 étendue, puisque son sceptre ne
 relève de personne en la terre, &

que la vie & les biens de ses sujets font en sa disposition, quand la raison & la nécessité s'y accordent.

Mais je ne luy demande plus qu'un mot sur cette difficulté, qu'est-ce que l'Eglise fera de l'ame, quand pour de bonnes raisons elle commandera par ses Ministres à l'homme de veiller, de prier, de jeûner, de se foüetter, de faire l'aumône & de visiter les Hôpitaux, qui sont les œuvres satisfactaires, & que le corps luy dira je ne suis pas tombé en vôtre partage; cette partie est en la disposition du Magistrat Politique. Croit-il que l'ame en cette vie soit dégagée du corps comme son Ange Gardien? Ne dépend-elle pas des organes en ses operations? Mais quand l'Eglise lance ses foudres sur ceux qui violent ses Loix, quand elle les prive de la Communion des fidellés, & leur inter-

dit l'entrée de ses temples jusques
à ce que par la miséricorde de
Dieu ils soient revenus à resipis-
cence, si quelqu'un contre les des-
fences de son Evêque entroit
dans les Assemblées qui se font
dans l'Eglise, ne pourroit-il pas
répondre à ce Prelat selon les
beaux sentimens du reflexion-
naire : mon ame vous est soumise,
vous pouvez jeter des Reagraves
tant qu'il vous plaira, elle ne con-
tre dira point, mon corps n'est pas
de vôtre ressort, le Magistrat l'a
eu en son partage, ce lieu est au
Roy, j'y puis mettre le pied quand
il luy plaira, & à moy aussi, & si ce
rebelle est Ecclesiastique, il pourra
défier l'Evesque de le loger en ses
prisons, & dire, *Dieu veut que
vous vous contentiez de vostre par-
tage.* A vôtre avis cét homme est-
il juste en ses partages?

Poussons un peu plus avant, s'il
répond que le Prince ayant con-

senty à ce que l'un prist les Ordres
 sacrez, & que l'autre fist des vœux
 solennels, l'Eglise a main-levée,
 & le penitent ne peut plus faire
 les réponces alleguées, je luy de-
 mande encore si le Prince *a le*
droit de souveraineté sur les Corps,
 & qu'un homme touché de Dieu
 à Constantinople veuille pancher
 sa teste sous la main d'un Prêtre
 pour recevoir le Baptême, ne le
 pourra-t'il pas faire sans le con-
 sentement de la porte? mais sui-
 vant votre delectable Doctrine, le
 Grand Seigneur ne pourroit-il
 pas dire nous battant de vos ar-
 mes, votre Loy dit, rendez à Ce-
 sar ce qui appartient à Cesar, & à
 Dieu ce qui est dû à Dieu. Or
 selon vos maximes Dieu a partagé
 l'homme en deux, donnant l'ame
 à l'Eglise & les corps aux Souve-
 rains, & partant je ne veux pas
 que tu change de Religion dans
 mes Etats, ny que tu en sorte pour
 aller

aller en d'autres faire profession de la Catholique. Que vous êtes un miserable homme !

En ce cas là repliquera le Reflexionnaire. S. Pierre decide la question. *Obedire oportet Deo magis quam hominibus. Act. 5.* Qu'il vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hommes. Cela est bien, mais en ce cas là votre partage est donc mal fait, & derechef il y a donc des cas où nos corps ne dépendent point du Magistrat Politique.

Ce n'est pas de même, répondra peut-être le Reflexionnaire; il n'y a point de salut hors la Religion Catholique (mais le dites-vous de cœur) & l'on peut se sauver sans se faire Prêtre ny Moine. D'accord, mais ce n'est pas là la difficulté, c'est de sçavoir, si quand Dieu veut tirer un homme du commerce du monde pour le mener à un haut point de perfection, cet homme peut moins se dispen-

ser de prendre la permission du Magistrat Politique, que quand il veut passer du Paganisme à la Religion Catholique. Car la mesme voix de Dieu qui pousse pour le Baptisme, n'est-ce pas la même qui appelle à la solitude ! & la résistance que feroit le Magistrat politique à la premiere, ne se trouve-t-elle pas aussi en la seconde ?

J'en'aurois iamaïs fait si je voulois porter la censure sur tous ses principes, ses preuves, & ses conséquences absurdes. Quand il aura répondu à ce peu d'Echantillons que nous en donnons, nous verrons s'il arrive au point d'incorrigibilité. Ma consolation est que tout homme intelligent & désintéressé aura horreur de sa mauvaise foy en toutes ces choses, & ie ne trouve que deux voyes pour l'excuser, l'une qu'il a été trompé à la bonne foy sur les memoires de ceux qui n'en ont point, & l'autre

tre par la soumission de ses pensées, qu'il fait à l'Eglise à la fin de ce mal-heureux Ouvrage. Car il proteste que s'il luy étoit arrivé d'errer en ces matieres, son intention n'est point criminelle. *C'auroit été, dit-il, contre ma pensée que je soumetts avec toute sorte d'obeissance & de respect à la Doctrine & à l'autorité de l'Eglise.*

FIN.

Voila qui est bien, voila la fin; mais ce n'est pas la mienne; car comme il n'est point sincere, & qu'il ne donne que l'ame & ses pensées à l'Eglise, & que la petite masse de son Livre est corporelle, par là il le tire finement des mains du Pape, qui étoit toute son apprehension, & par une soumission équivoque, il tâche de se conserver dans la bonne opinion des Catholiques.

FAUTES A CORRIGER.

Page 17. ligne 18. nouisse lisez vouisse
 page 46 l. 6. augmente lisez argumente.
 p. 62. l. 1. sont lisez sont, p. 63. l. 19 voyez-
 vous, lisez croyez-vous, p. 64. l. 4 Reli-
 gionnaire, lisez reflectionnaire, p. 64. l. 10.
 Religieuses lisez Religieuses, p. 69 l. 6. re-
 culant, lisez reculant, p. 71. l. 12. de, lisez
 du p. 71. l. 8 parties, lisez partis, p. 72.
 l. 10. le, lisez les, p. 87. l. 2. pourtant lisez
 partant, p. 114. l. 19. & lisez si, p. 132. l.
 19. s'emportent, lisez l'emportent p. 187. l.
 21. peultence, lisez peinture, p. 192. l. 2.
 pouloit-il, lisez seulement pouloit, p. 192.
 l. 15. vitibus lisez iutibus, p. 195. l. 24. ne-
 cessario, lisez necessarie, p. 198. l. 9. deguisé,
 lisez divisé, p. 229. l. 21. on a oublié le mot
 de la qui precede celui de moitié. page.
 241. l. 29. crede, lisez redde, p. 245. l. 10.
 apres le mot de pas il faut adiouster si, p. 250.
 l. 2. dele que, page 254. l. 17 expose.
 lisez opposé, p. 257. l. 2. erronees, lisez
 erreurs, page 265. l. 4. delendum est he-
 retique, p. 270. l. 2. qu'elle decouvre, lisez
 qu'elles decouvrent, p. 276. l. 1. proprias,
 lisez propios, p. 276. l. 8. aut, lisez alar
 p. 279. l. 10. oitez faire p. 284. l. 25. aussi
 lisez ainsi.





11-

11-

